

1

PORTRAITS
ET
CARACTÈRES
DE
PERSONNAGES DISTINGUÉS
DE LA FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE,
SUIVIS
DE PIÈCES SUR L'HISTOIRE ET LA POLITIQUE,
PAR M. SENAC DE MEILHAN;
Précédés d'une Notice sur sa Personne et ses Ouvrages,
PAR M. DE LEVIS.

PARIS,
J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
Rue du Pont de Lodi, n° 3, près le Pont-Neuf.

1813.

*Les formalités ayant été remplies, conformément au décret
du 5 février 1810, tout contrefacteur ou débiteur du présent ouvrage
contrefait sera poursuivi selon la rigueur des lois.*

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI AU DÉPÔT DE MA LIBRAIRIE,
Palais-Royal, galeries de bois, nos 265 et 266.

PORTRAITS
ET
CARACTÈRES

DE
PERSONNAGES DISTINGUÉS

DE LA FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE,

SUIVIS

DE PIÈCES SUR L'HISTOIRE ET LA POLITIQUE,

PAR M. SENAC DE MEILHAN ;

Précédés d'une Notice sur sa Personne et ses Ouvrages,

PAR M. DE LEVIS.

PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

Rue du Pont de Lodi, n^o 3, près le Pont-Neuf.

1 8 1 3

.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

L'OUVRAGE que nous publions se compose des portraits de plusieurs personnages célèbres, de caractères, et d'un grand nombre de morceaux détachés sur l'histoire, la politique et la littérature ; il est terminé par quelques oeuvres badines. Toutes ces pièces sont tirées des manuscrits de M. de Meilhan, qui étoient en la possession de M. l'abbé Kinzieger de Vienne, d'où ils ont été rapportés, en 1809, à Paris.

M. de Meilhan passoit, avant la révolution, pour un des hommes les plus spirituels de France ; ses ouvrages y jouissoient d'une estime méritée. Il remplissoit une place importante dans l'administration, et fut même désigné deux fois pour diriger les finances du royaume. Il avoit passé toute sa jeunesse à la cour, où la place de son père, M. Senac, premier médecin de Louis xv, lui a voit donné accès, et il avoit été depuis dans l'intimité du duc de Choiseul. Toutes ces considérations donnent du prix aux écrits que nous présentons au public, qui paroît de plus en plus avide de documens authentiques sur les événements et les hommes marquans du dix-huitième siècle. Nous avons cru ajouter beaucoup à l'intérêt que présente ce Recueil, en le faisant précéder d'une Notice détaillée sur la personne et les principaux ouvrages de M. de Meilhan ; devenus aujourd'hui assez rares ; travail dont M. de Lévis a bien voulu se charger. Qui pouvoit mieux apprécier des considérations sur l'esprit, les mœurs, la politique, que

l'auteur distingué des *Maximes et Réflexions*, celui qui vient, dans des portraits habilement tracés, de montrer autant d'impartialité que de talents ?

On remarquera sans doute des omissions choquantes dans divers articles de M. de Meilhan, et notamment dans ceux qui ont rapport à l'héroïsme et aux hommes qui ont mérité le nom de grand ; ces omissions s'expliquent par la date de cette partie de l'ouvrage qui a été écrite quelques années avant la révolution.

NOTICE

SUR M. DE MEILHAN.

M SENAC DE MEILHAN, intendant du Hainaut, à l'époque de la révolution, et auteur de plusieurs ouvrages. estimés, étoit fils de M. Senac, premier médecin du roi Louis xv, homme très-habile dans son art, et qui a laissé plusieurs bons Traités, dont le plus remarquable est une Description des maladies du cœur. Avant de paroître à la cour, M. Senac avoit été médecin du maréchal de Saxe ; il le guérit d'une maladie dangereuse pendant la guerre de 1745 ; et comme l'Europe avoit alors les yeux fixés sur ce grand général, et que la France avoit placé en lui tout son espoir, cette cure ne pouvoit manquer de donner beaucoup de célébrité au médecin assez heureux pour le sauver. Le Maréchal, obligé de reprendre le commandement avant d'être rétabli, emmena.

Senac à l'armée ; et lui trouvant autant d'agrément dans l'esprit que d'habileté dans son art, il s'en séparoit le moins qu'il pouvoit. On raconte, à ce sujet, qu'étant allé visiter les travaux du siège de Tournay, il se fit conduire en carrosse, avec lui, jusqu'à la queue de la tranchée, et lui dit, en descendant, de l'attendre, qu'il ne seroit pas long-temps. Le médecin, qui

avoit la vue longue, s'aperçut qu'il étoit à portée d'une batterie ennemie dont les canonniers se dispoient à tirer ; il en fit l'observation au Maréchal, qui lui répondit : « Eh bien, levez » les glaces ». Ce mot s'est conservé : on aime les plaisanteries des grands hommes ; on leur trouve une grâce particulière, parce qu'on leur sait gré de descendre à notre niveau ; surtout une saillie dans le danger, est la preuve d'une force d'âme qui produit toujours sur nous une impression agréable, comme tout ce qui relève la nature humaine dans notre opinion.

Senac soigna le maréchal de Saxe dans sa dernière maladie ? et c'est à lui qu'il dit en mourant : « J'ai fait un beau rêve ». Jamais en effet, depuis Alexandre, le plaisir et la gloire n'en produisirent de plus brillant.

Pendant long-temps Senac jouit, à Versailles, de la considération que lui donnoient sa place de premier médecin, et son crédit personnel auprès du roi, qui lui accordoit une estime particulière. Il fit entrer de bonne heure son fils, qui fait le sujet de cette Notice, dans la carrière administrative : c'étoit la marche ordinaire des familles qu'un subit accroissement de richesses ou la faveur du prince faisoit sortir de la bourgeoisie. On étudioit en droit, on étoit reçu dans une cour souveraine, et au bout de quelques années on achetoit une charge de maître des requêtes qui coûtoit cent mille francs. Les intendants de province se prenoient dans ce corps ; et lorsqu'ils montroient du talent pour l'administration, ils devenoient bientôt conseillers – d'état, et même ministres ; car, depuis plusieurs siècles, les rois, laissant à la noblesse les emplois militaires et les grandes charges de la cour, ne confioient guère qu'à des magistrats les différents département ., même ceux de la guerre et de la marine Louis xiv en avoit fait un principe de gouvernement ; et lorsque, sous ses successeurs, on s'en est écarté, la légèreté du maréchal de Belle-Isle, les ordonnances désastreuses du comte de Saint – Germain, l'ignorance présomptueuse du banquier génevois, bien plus funeste encore que celle du financier écossois, ont dû le faire vivement regretter,

M. Senac de *Meilhan* (c'est sous ce dernier nom qu'il est plus connu) se fit remarquer, dès son entrée dans le monde, par un esprit brillant et par son goût pour les plaisirs ; mais comme de toutes ses passions, l'ambition fut toujours la plus forte, il ne négligea jamais l'occasion d'acquérir des

connoissances utiles, et de cultiver la société des personnes qui pouvoient lui procurer de l'avancement. Ainsi, dans sa jeunesse, il passa de la société ou plutôt de la cour de madame de Pompadour à celle de M. de Choiseul et de madame la duchesse de Grammont sa soeur. Les anecdotes qu'il raconte prouvent qu'il fut assez avant dans leur confiance. Ce fut autant par leur crédit que par celui de son père, qu'il devint successivement intendant d'Aunis, de Provence et du Hainaut. Il montra, dans ces différentes provinces, du talent et de la capacité.

Dans le grand monde, où il étoit fort répandu, on aimoit mieux l'entendre dans un cercle que de l'admettre dans l'intimité. Son commerce passoit pour être peu sûr, et d'ailleurs la tournure satirique de son esprit lui attiroit beaucoup d'ennemis, tandis que ses prétentions en tout genre lui donnoient peu de partisans : il cherchoit plus à briller qu'à plaire ; mais les succès d'un amour-propre aussi exalté coûtent cher, ils sont tous jours acquis aux dépens de la bienveillance générale, qui ne s'accorde qu'à la bonhomie. Ce qui prouve l'étendue et la finesse de son esprit, c'est qu'avec une vanité ridicule il ait pu faire des observations si justes et si délicates sur le cœur humain, et qu'il soit devenu si savant dans l'art difficile de connoître les hommes. Sa figure, quoique expressive, étoit désagréable, il étoit même complètement laid, ce qui ne l'empêchoit pas d'ambitionner la réputation d'homme à bonnes fortunes, et de se vanter de ses succès auprès de quelques femmes perdues. Au reste, son ambition s'étendoit à tout ; il vouloit passer à la fois pour un écrivain supérieur, pour l'être le plus séduisant et pour un excellent administrateur, capable de diriger les finances d'un grand empire. Cette dernière prétention, surtout depuis son ouvrage sur le luxe et les richesses, qui contient véritablement des idées neuves et lumineuses, paroissoit assez fondée, et l'opinion publique le désigna deux fois pour la place de contrôleur général ; mais il n'avoit d'autre appui à la cour que M. d'Angivilliers ; celui-ci avoit hérité de la confiance que le roi avoit eue en M. de Vergennes, son ami. Cette influence, assez grande quoique peu connue, ne balançoit pourtant point l'ascendant de la reine, qui, à l'instigation de l'abbé de Vermont, son conseil secret, portoit au ministère l'archevêque de Sens. D'un autre côté, M. de Meilhan s'étoit fait

un ennemi redoutable dans la personne de M. Necker, dont il avoit réfuté une opinion ; et, ce qui étoit le plus fâcheux pour lui (car l'orgueil ne pardonne jamais ces sortes d'offenses), il avoit eu complètement raison. Malgré tous ces obstacles, telle étoit la rareté des gens à talents, qu'il pouvoit espérer d'arriver tôt ou tard au ministère, objet de tous ses vœux. Mais la révolution, à laquelle il ne voulut point prendre part, mit un terme à sa carrière politique. De bonne heure, il passa dans le nord de l'Allemagne, et de là en Russie, où l'impératrice Catherine, qui avoit lu avec plaisir ses ouvrages, l'invita à se rendre. Elle vouloit lui faire écrire les annales de son empire et sa propre histoire. Dans ce dessein, elle l'accueillit avec une grande bonté, et s'empressa de l'admettre dans sa société intime ; mais elle ne fut pas, à beaucoup près, aussi contente de l'homme que de l'auteur. Elle trouva que tout son esprit ne rachetoit point de graves inconvénients : une plaisanterie de mauvais goût, quelquefois peu de souplesse, et Souvent trop peu de retenue ; enfin une teinte de pédanterie mal déguisée sous une légèreté d'emprunt. Cela n'étoit pas étonnant. M. de Senac avoit, toute sa vie, fréquenté le grand monde, mais il n'en étoit pas moins homme de robe. Comme tel, il n'avoit pas, il ne pouvoit pas avoir l'habitude du commerce des princes ; l'étiquette de la cour de France s'y opposoit. Les magistrats ne voyoient jamais la famille royale autrement qu'en cérémonie ; ils ne mangeoient point avec elle ; ils n'alloient ni aux chasses, ni aux petits voyages, seules occasions qui pouvoient faire naître la familiarité. Il paroît que leur exclusion de la cour remonte au temps de Catherine de Médicis. On fit alors un règlement pour interdire aux conseillers du parlement de venir au Louvre. Les motifs en sont remarquables, « parce » qu'ils faisaient les magistrats au milieu des » courtisans, et qu'ils revenoient faire les » courtisans parmi les magistrats ». J'ignore qui rédigea ce règlement, mais c'étoit à coup sûr un homme qui avoit de la sagesse et du goût ; du moins exprima-t-il une vérité utile d'une manière piquante ; car la gravité des fonctions qu'exercent les gens de robe doit leur inspirer une circonspection et une retenue qui ne sauroient s'accorder avec la légèreté que le monde exige : en vain même cherchent-ils à l'acquérir, ils ne font que perdre la considération due à leur état, et ne gagnent que des ridicules. D'ailleurs il

est certain que, pour réussir auprès des princes, il faut le concours indispensable de plusieurs choses qui se trouvent rarement ensemble : de la gaîté, de la réserve, un tact sûr, et l'habitude des cours ; il faut encore de la facilité sans bassesse, ne pas repousser les avances souvent indiscrètes de ces grands personnages, et cependant ne pas oublier leur rang alors même qu'ils l'oublient, car la mémoire leur revient bien vite ; enfin, ne jamais dépasser, dans les plaisanteries, les bornes d'une raillerie délicate qui effleure sans blesser. Tout cela ne se devine point, et ne s'acquiert que par l'usage.

L'impératrice de Russie, qui joignoit les agréments de l'esprit à la force de caractère, savoit apprécier tous les charmes de la société, dont l'aisance et la mesure sont les bases nécessaires. Elle avoit reçu à sa cour des hommes aimables de tous les pays : le prince de Ligne, les comtes de Ségur, de Cobentzel, de Steding. Ce n'étoient pas de tels courtisans qu'elle pouvoit avoir besoin de réprimer, comme il arriva un jour au Grand Frédéric, qui, dans un souper où ses généraux commençoient à s'émanciper, leur dit : « Taisons-nous, messieurs, le roi pour » roit nous entendre ». La réprimande est assurément aussi douce qu'ingénieuse, mais il vaut encore mieux n'en avoir pas besoin. Elle cessa donc d'admettre dans son intimité M. de Meilhan ; mais elle lui conserva son traitement de six mille roubles. Dans le commencement du règne de son successeur, dont il redoutoit les caprices, M. de Meilhan partit pour Vienne ; il y est mort en 1803. Il étoit né à Paris en 1736.

Il a laissé plusieurs ouvrages estimés, dont voici la liste : I^o. Les Mémoires de la princesse palatine Anne de Gonzague. *Paris, in-8^o, 1786.* 20. Considérations sur le Luxe et les Richesses, *in-8^o, 1786.* 3^o. Considérations sur l'Esprit et les Mœurs. *Londres (Paris), 1787, in-8^o.* 4^o. Traduction des Annales de Tacite, *in-8^o, 1790.* 5^o. Des Principes et des Causes de la Révolution françoise. *Saint-Pétersbourg, 1792, in-8^o.* 6^o. Du Gouvernement, des Mœurs et des Conditions en France avant la Révolution. *Hambourg, in-8^o, 1795.* 70. L'Émigré, roman historique, 4 vol. *in-8^o.*

On a encore réimprimé à Hambourg, en 1795, les Considérations sur l'Esprit et les Mœurs, en 2 volumes *in-12*, sous le titre d'*Œuvres philosophiques et littéraires*.

EXAMEN

DES PRINCIPAUX OUVRAGES

DE M. DE MEILHAN.

M . DE MEILHAN avoit composé plusieurs ouvrages et différoit de les publier, de peur qu'un mauvais succès ne lui fit tort dans la poursuite des grandes places que, dans son ambition, il convoitoit depuis long-temps. Pour parer à cet inconvénient, et pour mettre son amour-propre à couvert, il imagina un singulier expédient : il étudia avec beaucoup de soins le style et la manière des meilleurs auteurs du temps de la Fronde, puis il écrivit des Mémoires qu'il attribua à l'une des personnes les plus distinguées, à cette époque, par son rang et son esprit. Le calcul étoit juste. Si le livre étoit trouvé insipide ou médiocre, l'incognito sauvoit l'auteur ; s'il réussissoit au contraire, l'on ne pouvoit refuser une véritable estime à celui que l'on auroit pris pour une femme supérieure, Anne de Gonzague, princesse palatine, dont Bossuet et le cardinal de Retz avoient parlé dans les termes les plus avantageux. Ces Mémoires furent très-bien reçus du public, et l'on ne se douta point de la supercherie. Il faut convenir que le style porte assez bien

l’empreinte du temps où l’on suppose qu’ils furent écrits ; ce qu’on peut leur reprocher, c’est de manquer de cette grâce, de cet abandon qui distinguent particulièrement les ouvrages des femmes ; mais comme celle-ci étoit moins célèbre par les agréments de l’esprit que par sa capacité et ses talents politiques, on devoit attendre plutôt d’elle des réflexions justes et piquantes que de la délicatesse et de la légèreté. Ces qualités sont, de toutes, les plus difficiles à saisir. Aussi, jamais imitateur ne s’avisera de contrefaire les lettres de madame de Sévigné, qui ne sont pas moins inimitables que les fables de La Fontaine ; au lieu qu’avec du talent et de la patience, on peut copier assez juste un auteur concis et sentencieux.

La préface de M. de Meilhan annonçoit que la découverte de ce manuscrit précieux avoit été faite dans un monastère de religieuses, qu’il le tenoit de l’abbesse, mais qu’elle lui avoit fait promettre le secret, même après sa mort. Tout ce mystère, et quelques autres circonstances invraisemblables, commencèrent à inspirer des doutes sur l’authenticité des Mémoires, lorsque madame de *** jugea à propos de déclarer qu’elle avoit anciennement lu ce même manuscrit à l’abbaye du Val-de-Grâce. Une assertion aussi positive imposa silence aux critiques ; mais M. de Meilhan, pressé de jouir de son succès, n’ayant pas tardé à divulguer l’affaire, l’on rit aux dépens de madame de ***, et de long-temps ses amis n’osèrent prononcer devant elle le nom du Val-de-Grâce.

Maintenant, si l’on considère les Mémoires de Gonzague en eux-mêmes, on trouvera qu’ils sont semés de réflexions judicieuses qui annoncent de la profondeur et réveillent l’attention. Le style en. est coulant et correct, quoique les métaphores ne soient pas toujours bien choisies ou exactement exprimées. Ainsi, lorsque dans le parallèle que l’auteur établit entre Richelieu et Mazarin, il dit que si ce dernier eût été abandonné par la reine, le ridicule eût *inondé* la plupart de ses actions, cette figure est d’autant plus mauvaise que l’on dit communément *les traits du ridicule*. Un tort bien plus grand, puisqu’il porte sur les jugements, c’est de prétendre que le cardinal de Mazarin avoit un esprit fin, mais sans étendue : il aura cru apparemment que l’adresse excluait les grandes vues. Mais cet habile ministre n’a jamais montré de petitesse. Si son accent et ses manières prêtèrent souvent au

ridicule, le cardinal de Richelieu, malgré tout son génie, n'y prêtoit pas moins lorsqu'il alloit voir les dames avec un chapeau à panaches et en habit de cavalier, et qu'il faisoit représenter ses détestables tragédies, dans l'espoir de l'emporter sur le grand Corneille, dont il étoit sérieusement jaloux.

Ce qu'il y a de plus saillant dans le petit livre de M. de Meilhan, ce sont les portraits ; ils sont nécessairement formés de traits pris dans les Mémoires du temps : mais il y a beaucoup d'art dans l'assemblage de cette espèce de mosaïque, et le peintre a su leur donner un air de vérité et de naturel. Un des plus agréables est celui de madame de Chevreuse, dont je ne citerai que la fin : « Madame de Chevreuse voyoit à tel point l'amour et la galanterie, dans toutes les affaires, comme le premier ressort, qu'elle me disoit un jour, en regardant passer le général des capucins : Je parie que s'il nous racontoit sa vie, on trouveroit que l'amour et les femmes, de près ou de loin, ont contribué à son élévation ». Les portraits du Grand Condé, du cardinal de Retz, de MONSIEUR, frère de Louis XIII, sont habilement tracés, et conformes aux idées que nous en donnent les meilleurs historiens. Celui de M. de Turenne est ainsi terminé : « C'est le seul homme qui, depuis dix siècles peut-être, ait réuni, à un degré suprême, le respect que commande la vertu et l'admiration qu'excitent les talents. J'ai vu des gens d'esprit, des hommes puissants et capables, avoir des créatures et des partisans, mais il faut l'opinion de la vertu pour exciter l'enthousiasme public ». Cet hommage rendu à un grand homme est aussi juste que noblement exprimé. Je citerai en core, avec éloge, une observation que fait M. de Meilhan en parlant de la reine, au moment où elle fut forcée par le parlement et le peuple de sortir de Paris : « M. le Prince, plein de mépris pour une armée de bourgeois et pour ses chefs, lui inspiroit, par ses railleries, une présomption à laquelle elle avoit naturellement beaucoup de pente comme tous les princes. L'intervalle qui les sépare des autres hommes, qu'ils sont habitués à ne voir que dans une attitude de soumission, ne leur permet guère de connoître avec précision l'époque où l'obéissance peut se changer en opposition, la soumission en audace ». Enfin, les discours que l'on fait tenir au cardinal de Retz, et les conseils que M. de

Senneterre donne à la régente, ont beaucoup de vraisemblance, et rappellent la manière des grands historiens de l'antiquité, qui avoient la coutume de mettre ainsi en scène leurs principaux personnages.

M. de Meilhan, pour donner un air d'authenticité à son ouvrage, a supposé, dans une vingtaine d'endroits, des lacunes, et des feuillets entiers déchirés et perdus. Cela avoit, en outre, l'avantage de se débarrasser sans frais des transitions et des morceaux les plus difficiles à traiter ; mais des fragments décousus et mutilés perdent de leur intérêt.

A tout prendre, ce livre est une espèce de jeu d'esprit plus curieux qu'utile, et que l'on ne relit guère. Tel qu'il est cependant, il a parfaitement rempli le but de l'auteur, qui, avant de débiter tout de bon dans la carrière des lettres, vouloit donner une idée avantageuse de sa manière d'écrire. Dès l'année suivante, 1786, il publia deux ouvrages d'un genre absolument différent. Dans le premier, il cherchoit à montrer des grandes connoissances en administration et en finances, afin de paroître digne de la place de contrôleur général, objet de son ambition ; par le second, il espéroit acquérir la réputation d'un esprit supérieur, l'égal de La. Bruyère et de Duclos ; ce qui, outre les jouissances de l'amour-propre auxquelles il étoit très-sensible, eût été, à cette époque, un excellent moyen de parvenir aux premières dignités de l'État.

Le premier de ces livres : *Considérations sur le luxe et les richesses*, n'est point rempli, comme le sont les anciens traités sur ces matières abstraites, de calculs arides et de discussions méthodiques ; en revanche, on y trouve des aperçus brillants, d'ingénieux raisonnements, des faits curieux. L'éclat extraordinaire que Montesquieu a voit su répandre sur des sujets qui en paroissent si peu susceptibles, avoit séduit et égaré la foule des imitateurs. Ils prétendoient écrire d'une manière amusante sur l'économie politique, parce que l'immortel auteur de l'Esprit des Lois avoit su captiver l'attention en parlant de codes et de digestes, recueils poudreux dont le nom seul excitoit l'idée de J'ennui, et dont il avoit, par la force de son génie, fait jaillir des traits de lumière, comme le physicien rend lumineux le tube obscur qu'il électrise. Mais, si Montesquieu lui-même avoit été quelquefois superficiel, ceux qui le suivirent le furent encore

davantage, outrant, comme il arrive presque toujours, ses défauts, sans s'élever aussi haut que lui. Ainsi, on lui avoit reproché l'excessive brièveté de quelques-uns de ses chapitres ; celui de M. de Meilhan, sur le Commerce des anciens, sujet si fécond et encore si neuf, n'a pas deux pages, et ce n'est pas le plus court de l'ouvrage. Cependant, il est juste de dire, que ce n'est pas seulement par les défauts, que l'auteur des *Considérations sur le luxé* ressemble à son modèle, il a encore de commun avec lui une élégance soutenue, une extrême clarté, et des rapprochemens justes et inattendus.

M. de Meilhan, se conformant encore au goût de son siècle, avoit voulu prendre les choses trop haut. Il prétend expliquer l'origine des sociétés, question ardue que le Contrat social, malgré toute la magie du style de Jean-Jacques Rousseau, n'a fait qu'embrouiller. Un nuage, quelque brillant qu'il soit, n'est en lui-même qu'un brouillard : il peut réfléchir la lumière, mais il ne la produit pas. Dans les sciences exactes, l'on ne sauroit trop bien fixer le point de départ, parce que les conséquences sont les échelons de la vérité ; mais lorsqu'il s'agit de l'homme, de cet étonnant assemblage de parties hétérogènes, les méthodes mathématiques n'ont plus de prise. Les conjectures égarent, et la connoissance des faits avérés doit précéder tous les raisonnemens. Sans cette sage retenue, on tombe dans le vague, et l'on ne présente qu'un système incomplet au lieu de ces principes fondamentaux que l'on comptoit établir. L'introduction du livre de M. de Meilhan offre un exemple d'une semblable méprise. Il y soutient, que toute société est fondée sur deux bases, *le besoin de subsistances et l'amour-propre*. Voilà certainement de grands mobiles, mais ils ne comprennent pas toutes les causes qui excitent les hommes à se réunir ou plutôt à demeurer en société. Il eût été plus raisonnable, ce me semble, d'attribuer à l'espérance et à la crainte l'origine et le lien de toutes les réunions ; car l'espérance renferme les desirs des plaisirs physiques et des jouissances morales, comme la crainte des maux comprend à la fois la faim, les douleurs et les privations de tout genre. Si l'on objectoit que les animaux sont sensibles, comme nous, à la crainte et à l'espérance, et que cependant ils ne forment point de société, je suis prêt à ajouter *la prévoyance* aux autres causes de réunion, et je ferois remarquer, à l'appui de mon opinion,

que tous les animaux qui vivent en société sont éminemment prévoyants. Voyez la fourmi, le castor et l'abeille. Au reste, je suis loin d'attacher une grande importance à de pareilles questions ; je ne vois même, en elles, qu'un simple jeu d'esprit, agréable quand il ne dégénère point en querelle, mais sans utilité et sans but. La société est formée, Dieu seul sait comment ; c'est à nous à en tirer le meilleur parti possible, c'est-à-dire, à faire ce qui nous est individuellement le plus avantageux, sans nuire à l'intérêt général.

La solution de ce problème également important pour le bonheur et la vertu, est pour tout être raisonnable, la grande affaire de la vie. Jamais il ne doit la perdre de vue dans l'examen des questions qui intéressent l'ordre social ; une des plus difficiles est celle du luxe et de ses effets. Comme elle est compliquée et que le mot lui-même présente une idée un peu vague, M. de Meilhan a très-bien fait de chercher à le définir, car, avant tout, il faut s'entendre. C'est, suivant lui, *l'emploi stérile des hommes et des matières*. Cette définition est ingénieuse quoiqu'elle soit incomplète. Il la fait suivre d'une distinction très-juste entre le luxe et le faste, que les auteurs confondent souvent. Il observe d'abord avec raison, que le faste n'est point, ainsi que Voltaire le prétend, *l'étalage des dépenses que le luxe coûte*. Puis il ajoute : « C'est dans les maisons des grands, dans leur extérieur, qu'on voyoit autrefois régner le faste, qu'on en trouve encore des vestiges. Le luxe est plus particulièrement l'attribut des riches, de quelque ordre qu'ils soient ; l'un indique l'amour des grandeurs, l'élévation de l'âme ; l'autre, le goût de la mollesse et l'empire de la volupté. On dit le faste de Richelieu, et le luxe de Fouquet ». L'on ne sauroit contester la justesse de ces remarques ; et les conséquences que l'auteur en tire leur donnent un caractère d'utilité. « Le faste, continue-t-il, convient aux monarchies, parce qu'il faut sans cesse avertir de la supériorité de certains États : par la même raison, il ne faut pas que le faste de certaines classes soit usurpé par d'autres ». Voilà. une de ces vérités salutaires qui présentent à l'esprit un enchaînement de conséquences immédiatement applicables à la prospérité des nations : elle explique la nécessité de la splendeur du trône, de la richesse des nobles, tandis qu'elle montre l'utilité des lois somptuaires dans les républiques, moins pour ménager la fortune des citoyens, que pour

entretenir l'égalité des rangs. De ce seul principe dérivent les lois sur les substitutions, l'inégalité des partages, et tant d'autres institutions qu'il n'est pas besoin d'énoncer, non plus que la direction particulière qu'il faut que le monarque, ou les chefs de l'État, impriment aux mœurs et à l'opinion. Tous ces développements s'aperçoivent dans l'éloignement, d'autant plus distinctement que la vue est plus étendue. Ainsi, les objets se répètent un plus grand nombre de fois dans des glaces opposées, en raison de la force de vue qu'a chaque spectateur. Dans cette occasion, l'expérience vient à l'appui du raisonnement. La monarchie françoise étoit forte sous Louis xiv, qui la soutenoit par une grande représentation ; elle fut avilie sous Louis XVI, qui haïssoit le faste, et qui n'a voit rien d'imposant.

Si l'on confond quelquefois le luxe avec le faste, les écrivains qui traitent ces questions difficiles confondent encore plus souvent les richesses et le luxe : c'est ce qui est arrivé à M. Necker, dans son livre sur l'Administration des Finances, comme le prouve M. de Meilhan. Sans entrer avec lui dans des détails qui seroient déplacés ici, je me contenterai de faire remarquer la forme piquante qu'il emploie, et dont les membres du parlement d'Angleterre lui ont fourni le modèle : on sait qu'ils proposent parfois des amendements qui détruisent absolument la motion principale. M. Necker avoit dit, fort inconsidérément : « Deux grands obstacles à l'accroissement excessif du luxe, sont l'inconstance du goût et l'empire de la mode ». Substituez, répond notre auteur, à ces mots *deux grands obstacles*, ceux-ci, *causes fécondes* du luxe, en laissant subsister le reste de la phrase, et la proposition sera parfaitement juste ; « car, ajoute-t-il, l'inconstance du goût est un caractère essentiel du luxe, qui se plaît dans ce qui est nouveau, rare, singulier. Cette circonstance détermine l'emploi de l'argent vers des objets peu durables, multiplie les dépenses, occupe un grand nombre d'ouvriers à des ouvrages de superfluité ; or, dès qu'il y a plus grande dépense en ouvrages frivoles, et plus d'ouvriers qui sont détournés des travaux utiles et productifs, je demande s'il n'y a point essentiellement du luxe : *l'inconstance du goût et l'empire de la mode* en sont donc les principes, loin d'en être les remèdes ». Il est bon d'ajouter, en l'honneur de M. de Meilhan, qu'il termine cette discussion par une longue

et belle citation du Télémaque ; mais peut-être prouve-t-elle plus qu'il ne voudroit. car Fénelon se montre bien supérieur aux deux écrivains modernes, autant pour le style que pour la sagesse des pensées.

Le vingtième chapitre du Traité sur le Luxe, contient des recherches sur les richesses des particuliers en France, depuis environ quatre siècles : on y trouve des détails intéressants et peu connus sur les grandes fortunes du connétable Clisson, du négociant Jacques Cœur, du maréchal d'Ancre, du surintendant Fouquet, du cardinal Mazarin ; il faut les lire dans l'ouvrage. Je m'attendois à y trouver une anecdote sur la maréchale d'Ancre, Eléonore Galigai, qui prouve bien l'ignorance de ces temps de confusion. On sait tout l'ascendant que cette femme avoit pris sur la reine Marie de Médicis, et le parti qu'elle en tira, puisqu'il fut prouvé au parlement qu'elle avoit reçu plus de quinze millions. Un jour, ayant entendu dire que les quatre grosses fermes rapportoient beaucoup, elle imagina de les demander à sa maîtresse, croyant que c'étoient des terres affermées ; et la reine qui n'en savoit pas davantage, les lui accorda. Au reste, les prodigalités des princes, à cette époque, passent toute croyance, ainsi que l'avidité des courtisans. On trouve dans les Mémoires du temps, que la duchesse de Valentinois, le maréchal de Saint-André et plusieurs autres, payoient à Paris et dans les provinces des médecins pour être instruits, à l'avance, de la mort prochaine de ceux qui possédoient des emplois et des charges lucratives, et même ils étoient soupçonnés d'acheter d'eux des services plus essentiels. Quand on pense à ces manœuvres si basses et si criminelles, à ces horribles déprédations, on trouve que les maîtresses et les favoris des temps modernes, qui ont excité tant de clameurs, étoient honnêtes et désintéressés, en comparaison de ceux qui, autrefois, remplirent les mêmes postes.

M. de Meilhan, dans la vue de jeter une plus grande variété dans son livre, a suivi l'exemple que Fontenelle avoit donné dans ses dialogues, qu'il avoit lui-même imités de Lucien. Il introduit dans un long chapitre, Semblançay, surintendant des finances de François I^{er}., discourant avec l'abbé Terray, contrôleur sous Louis XV. Ce dialogue est spirituel et instructif ; il tend à prouver que François, avec seize millions de revenu qui en feroient aujourd'hui soixante-quatre, étoit réellement plus riche que

Louis xv, qui en avoit trois cent soixante-six, c'est-à-dire, qu'il disposoit d'un plus grand nombre d'hommes avec le numéraire qu'il possédoit ; et cette manière d'évaluer la véritable richesse est en effet la seule raisonnable.

Je ne pousserai pas plus loin l'analyse du livre de M. de Meilhan, sur le Luxe ; tant d'objets importants y sont successivement passés en revue, que leur simple énumération entraîneroit trop de longueurs. Voici les principaux : La vénalité des charges, l'intérêt de l'argent considéré dans ses rapports avec la liberté, les colonies, la rivalité de la France et de l'Angleterre, les emprunts, le crédit, le commerce des bleds, sont les titres d'autant de chapitres qui contiennent tous quelques observations intéressantes, mais où l'auteur ne fait qu'effleurer ces grandes questions. Cherchant toujours à éblouir par des choses piquantes et inattendues, il oublie trop aisément que le but de son ouvrage, ce que le lecteur attend de lui, est la connoissance des effets de la richesse et du luxe sur la prospérité des nations. Il y trouve, à la vérité, des vues saines, des notions justes, des faits curieux : mais il est plutôt amusé qu'instruit, parce que le livre manque de méthode, les idées d'enchaînement, et que l'on ne sauroit tirer un corps de doctrine de matériaux ainsi épars et incomplets. Cependant, si M. de Meilhan a sacrifié des avantages solides au goût d'un siècle superficiel et frivole, il a su éviter des fautes bien communes à cette époque : je parle de ces déclamations, en style boursoufflé, qu'une fausse sensibilité débitoit alors avec emphase sur le malheur et l'oppression des peuples. Pour lui, il va droit au fait, et montre, dans les profits énormes des financiers, la cause de l'inégalité excessive des fortunes, de leur concentration dans la capitale, et de la misère des classes inférieures. Ses calculs et ses raisonnements, appuyés sur des faits, valent mieux que toutes ces diatribes inspirées à d'orgueilleux écrivains plutôt par l'envie et l'amour-propre mortifié, que par le sentiment de la justice et de l'humanité. Il brave encore plus directement l'opinion du jour, dans son chapitre sur les biens des religieux. Il ne craint point de défendre, par des raisons tirées de l'intérêt public, ces grands établissements que les philosophes attaquoient avec tant de succès par les armes du ridicule, et dont les capitalistes et les agioteurs

convoitoient les richesses qu'ils finirent par dévorer. Il démontre que leurs baux longs et modérés encourageoient l'agriculture, que le pauvre trou voit en tout temps, dans les grands monastères, des travaux et de l'occupation, et, dans les moments de disette, des ressources bien autrement assurées que chez les propriétaires séculiers.

Le principal mérite de M. de Meilhan, c'est qu'il fonde tous ses raisonnements sur des faits avérés et des connoissances positives, et qu'en administrateur éclairé et instruit, il laisse aux hommes de cabinet les suppositions vagues et les conjectures hasardées. Aussi, quoique son livre laisse beaucoup à désirer, on le lit cependant avec plaisir et avec fruit. S'il m'est permis d'ajouter à ses réflexions, les miennes, sur un sujet d'un intérêt si général, je dirai que, dans un moment où l'industrie fait de si grands et de si rapides progrès, les gouvernements doivent soigneusement s'appliquer à distinguer les effets du luxe de ceux que produit la marche accélérée de la civilisation. Ils ne sauroient trop encourager ces ingénieuses inventions qui, économisant le temps et le travail dans les procédés des arts, mettent à la portée des moindres citoyens des jouissances jadis réservées à l'opulence, et tendent ainsi à établir, entre tous les hommes, une égalité désirable et juste pour la plupart des commodités de la vie ; tandis que l'autorité doit, au contraire, réprimer de tout son pouvoir, et encore mieux, de tout son exemple, ce luxe stérile qui consomme sans, reproduire, et qui emploie le travail d'une infinité de bras pour satisfaire le caprice et la vanité de quelques individus. J'ajouterai, pour dernière considération, et comme intéressant particulièrement la morale, que si le luxe amollit les riches et les prive de leur énergie, ce n'est pas encore là le plus grand tort qu'on puisse lui reprocher ; le plus funeste de ses résultats, c'est qu'il met en jeu l'amour-propre de toutes les classes ; qu'en leur présentant des objets continuels de tentations, il les entraîne à des dépenses excessives pour leurs revenus, qui amènent nécessairement des dettes et des mauvaises affaires. Or, la vertu s'accommode très-bien de la pauvreté, lorsque les mœurs sont simples ; mais la *mal-aisance* est un écueil sur lequel la délicatesse finit presque toujours par échouer.

M. de Meilhan ambitionnant, comme nous l'avons dit, des succès dans tous les genres, publia des *Considérations sur l'Esprit et les Mœurs*, bientôt après son livre sur le Luxe. Dans ce nouvel ouvrage, on trouva plus d'esprit que de goût, plus de talent que de profondeur. Cependant ses observations sont en général justes et bien exprimées, et il montre une grande connoissance du cœur humain, de ses faiblesses et de ses passions ; mais on reconnaît bien vite qu'il est dépourvu de ce sentiment qui seul constitue le moraliste, de ce penchant décidé pour la vertu, qui joint à des principes inflexibles les formes les plus souples pour tâcher de l'inspirer, et qui ne cherche à rendre le vice ridicule que pour en corriger. C'est peine perdue, dira-t-on, tous ces avis ne corrigent personne. Le monde en est-il meilleur depuis qu'il y a tant de maximes, tant d'éloquents traités sur les devoirs ? Je pourrois répondre, avec La Bruyère, que : « Sans les censeurs et les critiques, le monde seroit bien plus vicieux ». Mais, à ne considérer même ces écrits que sous le rapport du mérite littéraire, il est certain qu'ils paroissent incomplets, lorsque les observations, quelques ingénieuses qu'elles soient, demeurent stériles, et qu'elles n'amènent aucunes conséquences. M. de Meilhan donne volontiers des conseils quand il traite de la politique ; mais en morale, il ne donne jamais de préceptes ; c'est que chez lui tout part de la tête, rien du cœur.

Sa description de l'esprit est remarquable : « L'esprit est la connoissance des causes, des rapports et des effets. L'esprit de profondeur remonte aux causes, celui d'étendue embrasse les rapports, celui de finesse consiste à juger promptement des effets ». Il ajoute, avec raison, que ce dernier genre paroît appartenir spécialement aux femmes. Cette définition, ou plutôt cette description, dénote une grande sagacité. Il n'en est pas de même du jugement qu'il porte sur J.J. Rousseau : « Cet écrivain, dit-il, qui parle si, *rarement* à l'âme et à l'esprit ». Pour moi, je n'en connois point qui émeuve davantage et qui donne plus à penser ; et pourtant je ne crois pas que ses sentiments et ses opinions soient toujours justes, Dieu m'en garde ! M. de Meilhan me paroît beaucoup plus judicieux, lorsqu'il met Duclos fort au-dessous de Montagne et de La Bruyère, auxquels on l'égalait de son temps, « Il connoît l'homme, dit-il, mais c'est celui de Paris, d'un certain monde,

du moment où il écrit ». Passant à des considérations générales, il se plaint de l'extrême facilité que l'on a aujourd'hui de faire des livres médiocres, grâce aux progrès des lumières, ou plutôt à la manière dont elles sont généralement répandues. « Il semble, dit-il, que tout le monde, en fait d'esprit, ait le nécessaire, mais il y a peu de grandes fortunes ». Ce progrès rapide et indéfini des lumières, des arts et des sciences, avoit enflammé l'imagination active de notre auteur, et lui avoit fait rêver un système de perfectibilité et de perfection, renouvelé depuis par un philosophe dont la fin a été déplorable, et adopté par une dame célèbre. Je veux entrer dans quelques détails sur les conséquences qu'il en tire, tant elles sont singulières et inattendues. En effet, au lieu de nous offrir le tableau brillant de ces êtres perfectionnés, se rapprochant par leurs connoissances et leur sagesse de ces substances intermédiaires que toutes les religions placent entre l'homme et la Divinité, et jouissant avec délices de la plénitude de leurs facultés, voici l'insipide Élysée qu'il nous décrit : « Lorsque tout sera connu, lorsque les symptômes, la pantomime des passions seront parfaitement indiqués, leur accent noté, leur geste dessiné, l'homme ainsi exposé aux yeux de tous sera comme une pendule à jour dont on voit tous les ressorts, dont l'œil suit tous les mouvements.... Dans ce temps de lumières et de dégoût, les conversations seront fort languissantes, toutes les pensées étant réduites en proverbes et en sentences. Les vers nouveaux ne seront plus que des centons ou des hémistiches pris dans des ouvrages connus.... Enfin, dans cet état de langueur où l'homme doit être entraîné par le cours des choses, il n'aura peut-être d'autres ressources, dans dix ou douze générations, que celle d'un déluge universel qui replonge tout dans l'ignorance » ! La belle fin ! Pour moi, je ne vois rien, dans cette hypothèse, de moins nécessaire qu'un déluge ; il n'y auroit qu'à laisser faire ces honnêtes gens si parfaits, ils seroient bientôt tous morts d'ennui. Mais quittons le pays des chimères. M. de Meilhan a bien observé le manège des cours ; voici ce qu'il dit de leurs habitants : « Les gens de la cour n'ont pas plus d'esprit que les autres, mais ce sont ceux qui savent le mieux s'en passer. Ils sont habitués dès leur enfance, à voir les objets d'une certaine hauteur, à mesurer les différents degrés de la société, à classer les hommes. Les égards, les ménagements

pour les personnes, forment une partie de leur éducation, et les entretiennent dans cet usage. Ils ont une certaine facilité d'expressions, de tournures multipliées pour rendre les mêmes choses, qui en impose. De là vient que leur société est plus agréable que celle d'un homme de la ville qui auroit un peu plus d'esprit, mais qui voit à travers les préjugés de son état, et qui s'exprime avec moins de délicatesse ».

Veut-on un exemple de justesse, d'élégance et de précision ? « L'amour-propre est flatté des hommages, l'orgueil s'en passe, la vanité les publie ». S'il y avoit, dans le livre de M. de Meilhan, beaucoup de choses de cette force, je n'hésiterois pas à placer l'auteur au rang de nos premiers écrivains ; mais elles y sont assez rares, et déparées par des traits de mauvais goût. S'il faut en donner la preuve, je citerai cette pensée sur la politesse : « Plusieurs personnes sentent mauvais : obligées de vivre ensemble, elles conviennent de porter des odeurs fortes ; voilà en partie la politesse ». Quelle image ! le livre est prêt à tomber des mains.

Les idées de M. de Meilhan sur le bonheur sont singulières, et me semblent peu justes. Croiroit-on qu'il va choisir, pour modèles d'hommes heureux, des personnages dont la longue vie fut toujours troublée par les orages de la vanité et de l'ambition, Voltaire et le duc d'Épernon ? De tels jugements décèlent le caractère d'un auteur ; en lui voyant priser autant des jouissances si chèrement achetées, on reconnoît combien il étoit lui-même vain et ambitieux. Il ravale aussi bien inconsidérément le bonheur des classes inférieures de la société : leurs plaisirs, pour être simples et grossiers, n'en sont pas moins vifs ; ils entraînent moins de regrets et de remords ; et parce que leurs peines ont presque toutes pour origine des besoins non satisfaits, il ne s'ensuit pas qu'elles soient plus cuisantes que les nôtres. J'oserai même dire que, lorsqu'il s'agit de l'évaluation si difficile du bonheur de chacun, il faudroit toujours faire comme les banquiers (qui n'ont pas d'autre moyen de simplifier les opérations compliquées), établir un compte balancé de plaisirs et de peines : les résultats pourroient être comparés, et l'on seroit peut-être étonné du peu de différence qu'ils offrir oient.

M. de Meilhan, cherchant à varier les formes de son style, joint à ses réflexions des *caractères* dont il ne seroit pas impossible de retrouver les clefs. D'autres fois il choisit la forme du dialogue. Celui où il introduit un ministre disgracié et un médecin est peut-être un peu long, mais il est spirituel, et finit par un trait imprévu. Après avoir questionné le malade, avoir reconnu les symptômes physiques et moraux de la maladie, le docteur conseille sérieusement à l'ancien ministre de chercher à se faire exiler. Les raisons qu'il donne sont spécieuses, plaisantes, et font mieux connoître, que de longs raisonnements, le véritable caractère de l'ambitieux. Je suis loin d'approuver également le dialogue entre une femme de quarante ans et un médecin ; il est insipide et d'assez mauvais goût, ainsi que la plupart des articles sur l'amour et la galanterie. Ils pèchent même plutôt par ce défaut que par une excessive licence ; mais l'indulgence que l'on a pour ce qui est revêtu de formes élégantes et gracieuses est telle, qu'il n'est presque rien qu'elles ne fassent excuser. Voltaire n'a que trop prouvé cette vérité. D'ailleurs, ce talent de faire supporter des choses que la décence réprouve est donné à bien peu de personnes, et il est totalement refusé aux gens de robe. Leur gaîté, dans de telles occasions, devient lourde, leur plaisanterie gauche et empesée ; enfin, leurs peintures lascives n'inspirent que le dégoût. Il faut bien que cette règle soit générale, puisque Montesquieu lui-même n'a pu se garantir du défaut commun aux hommes de sa profession. Dans les *Lettres persanes*, ingénieux badinage où il met tant d'art à cacher sa profondeur, et où la frivolité s'étonne de lire avec intérêt les réflexions les plus sérieuses, la partie la plus foible, ou, pour mieux dire, la seule foible, est celle où il entre dans des détails fort indécents sur les sérails. Ses plaisanteries manquent alors de goût : rien de gracieux ne rachète la licence de ses tableaux ; bien plus, cet écrivain si fécond se répète jusqu'à la satiété. Ce qui choque dans M. de Meilhan, lorsqu'il parle des femmes, ce n'est pas tant le cynisme qu'une certaine fatuité de mauvais ton, que tout l'esprit du monde ne sauroit racheter. C'est véritablement dommage, car il a des observations d'une grande finesse, et heureusement exprimées. J'en citerai quelques-unes :

« La femme est bien moins personnelle que l'homme : elle parle moins d'elle que de son amant : l'homme parle plus de lui que de son amour, et plus de son amour que de sa maîtresse ».

« Les femmes ne remontent que rarement aux causes, mais elles devinent les effets d'une manière prophétique. Leur conception fine et délicate leur fait apercevoir une foule de circonstances qui déterminent ou empêchent le succès ».

« La femme, chez les sauvages, est une bête de somme ; dans l'Orient, un meuble ; et chez les Européens, un enfant gâté ».

Les réflexions morales sont très-rares dans ce livre : on aimerait à en trouver beaucoup comme celle que l'on va lire : « La justice épargne bien de la peine à l'esprit ». En voici une autre, que l'on croirait tirée de La Rochefoucault : « On veut rendre les gens heureux ; mais on ne veut pas qu'ils le deviennent ».

Je terminerai ici l'analyse des principaux ouvrages de M. de Meilhan, imprimés en France. J'ajouterai que parmi ceux publiés en pays étranger, dont j'ai donné la liste, il en est plusieurs qui ont du mérite et de l'intérêt. C'est ce qui m'a été assuré par M. P**, littérateur très-distingué, et dont le suffrage doit être du plus grand poids.

ŒUVRES
DE
M. DE MEILHAN.

PORTRAITS.

M. DE MEILHAN,

PEINT PAR LUI-MEME.

MON esprit est un terrain très-inégal. Il est, de plusieurs côtés, borné à un point qu'on n'imagineroit pas. Il est dans d'autres parties très-étendu. Je supplée, pour les objets qui m'intéressent, certaines incapacités par un discernement rare des diverses qualités des hommes, joint à la conscience bien exacte de ce qui me manque. Ce qui distingue mon esprit, c'est son

premier élan, c'est la facilité d'atteindre sans effort. Je devine ou n'entends jamais ; je compose et ne peux corriger. Je fais un mémoire, un calcul, une combinaison, comme un poète fait des vers, et, comme lui, je paroissais inapte, si je ne suis pas en verve. La connaissance de l'homme et de sa moralité me donne sur les gens d'affaires une grande supériorité, parce qu'elle me fait joindre l'esprit philosophique au matériel des affaires. C'est un vernis qui colore et donne de l'intérêt.

Ma conversation est très-variée, parce que rien ne remplit en général mon esprit, et ne me porte à m'appesantir sur les objets. Ils me sont indifférents, et j'ai supérieurement le don de l'intérêt du moment, sans fausseté et sans efforts. Ce que j'écris, ce que je dis n'est jamais pour moi ni une vérité intime, ni un motif d'amour-propre. Je me crois toujours supérieur à ce que l'on connaît de moi, et prêt à l'abandonner, je ne tiens au fond, à aucune opinion, à aucun système, et lorsque je prends la plume, il m'est égal de suivre une direction ou une autre. Ce n'est point amour-propre ou ostentation de mes forces : c'est indifférence ; c'est que rien n'a jamais fait effet sur moi comme vrai, mais comme bien trouvé.

Je suis vivement paresseux, ce qui me donne deux inconvénients, celui de la paresse et celui de l'ardeur. Je laisse perdre le temps, et ensuite je veux tout forcer : voilà la clef de ma conduite. Je ne puis rien faire sans un motif pressant, sans être commandé par une grande nécessité, par un grand intérêt ; mais alors ma vivacité, ma facilité me servent et redoublent ma paresse par la confiance en moi. Je suis hardi jusqu'à la témérité, soutenu par l'opinion, l'éclat, la grandeur d'un objet ; pusillanime pour les malheurs obscurs, ou ridicules. Je méprise les hommes en théorie par de là ce qu'on peut imaginer ; et je cède à chaque instant à un sentiment de bienveillance et d'indulgence qui embrasse les plus petits intérêts. Rien à mes yeux, de ce qui occupe, n'est petit, n'est vil, n'est grand.

Mon amour-propre est extrême ; mais dans les petits objets, dans la société, il n'est que sur la défensive, il ne demande qu'à n'être pas blessé, sans désir d'être flatté ; dans les grands, il ne me porteroit qu'à la gloire la plus éclatante ; mais le dégoût suivroit de près, et le m'épris de mon siècle ne me permettroit pas de mettre long-temps du prix à son approbation. Je

serois flatté de m'élever ; mais descendre avec éclat, volontairement ; mais afficher le mépris, le répandre sur un siècle corrompu, me seroit encore plus sensible.

Mon amour – propre s'irrite quelquefois dans le tourbillon du monde : il se tait dans la solitude. Ce que je ne vois pas est nul pour moi ; je désire, ou, pour mieux dire, je songe à cent mille écus de rente, et je puis vivre heureux avec dix mille francs de revenu, sans regrets, sans désirs ; être ministre, ou vivre avec une femme-de-chambre, avoir tout le luxe possible, ou me contenter de la chère du cabaret.

Je ne sais si j'ai éprouvé de l'amour. J'ai été rempli, j'ai été prêt à tout sacrifier ; mais je ne crois pas avoir éprouvé réellement l'amour passionné. La faculté d'être vivement intéressé un moment, et l'ardeur des sens, ont pu m'induire en erreur. En amitié, je suis vivement, profondément affecté ; mais je n'arrive à l'amitié que par les agrémens de la personne. Je préfère les femmes : elles réveillent l'idée de l'amour. Les défauts des personnes que j'aime me touchent peu dès qu'ils ne sont pas contre moi. Je partage leurs goûts quelque étrangers qu'ils me soient. Je me confonds, je me transforme ; mais aussi je souffre impatiemment qu'on ne me rende pas quelquefois la pareille. Ma fidélité est superstitieuse en amitié, et l'abandon de mes intérêts n'a point de bornes. J'ai peu d'illusion sur mes amis, et la connoissance des imperfections ne fait rien à mon sentiment. Celle de leur peu d'agrémens pourroit être plus fâcheuse. Je m'attache par l'esprit ou par la bonté. A force d'être difficile en esprit, je suis très-indulgent, parce que je trouve que les petits degrés qu'on accorde, ne valent pas la peine d'être comptés. Je pourrais donc être l'ami de telle personne qui passe pour être médiocre, parce que telle autre qu'on exalte ne m'en paroît pas fort distante.

Comme mes sens jouent un grand rôle dans tout, je suis très-sensible aux manières, et je ne pourrais être l'ami d'une personne gauche et grossière, quelque estimable qu'elle soit. Par la même raison, je ne puis me défendre d'un intérêt vif pour tout ce qui est jeune, joli, aimable. Je n'aime point à me montrer à mes amis sous un côté défavorable ; je souffre de les voir malheureux de mon malheur, et je suis convaincu que les sentimens diminuent par la perte des avantages. Les femmes les plus sages ont de

l'aversion pour les impuissants ; on méprise les vieillards : il faut donc cacher ses plaies, dissimuler les grandes impuissances de la vie : la pauvreté, les infirmités, les malheurs, les mauvais succès. On commence par être sensible, par être ému, attendri du malheur de son ami ; bientôt on passe à la compassion, qui a quelque chose d'humiliant ; ensuite à des conseils de domination, ensuite au dédain. Il ne faut confier que les malheurs éclatants qui flattent l'amour-propre de ceux qui les partagent et s'y associent.

Stultè nudavit animi conscientiam.

LA DUCHESSE DE CHAULNES,

depuis M AD. DE GIAC.

JE veux essayer de peindre une personne rare par son esprit ; que la fortune avoit placée dans un rang éminent, qu'une foiblesse en a fait descendre, qui a fini dans l'obscurité, abandonnée du monde, et malheureuse par le sentiment qui lui avoit fait sacrifier son état. Madame de Giac n'a jamais été belle ; mais elle avoit de la physionomie. Ses yeux étoient brillants, expressifs, et donnoient l'idée d'un aigle qui s'élève et plane dans les airs. Son teint avoit de la blancheur, mais rien d'animé ; il offroit un blanc de lait ou de cire. Son maintien avoit de la gêne et de l'embarras jusqu'à ce qu'elle eût donné l'essor à son esprit. Elle n'avoit jamais de grâces, elles sont le résultat d'un certain accord ; et tous ses gestes et ses mouvements participoient à l'effervescence de sa tête.

Elle avoit, à un degré supérieur, le don de la pensée. La plus vive conception, la sagacité la plus pénétrante, et la plus brillante imagination étoient les qualités qui dominoient dans son esprit. La pensée semblait être son essence ; on auroit dit qu'elle étoit uniquement destinée à l'exercice des facultés intellectuelles. Je n'entreprendrai pas d'assigner ce qui appartient à son caractère, de peindre son âme et son cœur. Ces divisions d'un être pensant et sensible n'existoient pas dans elle : un seul principe déterminoit tout ; son esprit seul constituoit son âme, son cœur, son caractère et ses sens. Tout étoit soumis chez elle à l'influence de la pensée. Si son imagination lui peignoit les charmes de l'amour, elle s'en pénétoit : son esprit lui créoit un cœur et des sens, et savoit à l'instant orner un objet des plus brillantes qualités. Le même esprit actif, inquiet, curieux de connoître, d'approfondir, détruisoit son propre ouvrage ; l'enchantement disparoissoit, et elle devenait inconstante. Comme son esprit n'avoit point vieilli, elle étoit à soixante ans susceptible de toutes les erreurs de la jeunesse. Son imagination lui auroit donné des sens et un cœur factices, comme à vingt

ans. Son esprit, car il composoit tout son être, et c'est à lui qu'il faut toujours en revenir, avoit le plus rapide élan. Le premier jet de sa pensée étoit semblable à une flèche vivement décochée qui atteint promptement le but le plus éloigné. Madame de Giac ne suivoit rien, étoit incapable de réflexion. Il n'y avoit jamais pour ses pensées, ni veille, ni lendemain : elle voyoit les objets tantôt sous une face et tantôt sous une autre. Sa vie a été une longue jeunesse que n'a jamais éclairée l'expérience. Son esprit sembloit le char du soleil abandonné à Phaëton. Une imagination brillante lui faisoit peindre tous les objets, trouver des rapports entre les plus distants, et lui composoit un dictionnaire particulier. Elle faisoit de la langue un usage qui donnoit à tout ce qu'elle disoit un caractère expressif et pittoresque. Elle écrivoit mal, et c'étoit un effet du caractère de son esprit, dont la vivacité se refroidissoit par la plus légère attention. Sa pénétration vive lui tenoit lieu de savoir, parce qu'elle lui faisoit promptement atteindre à ce qui exerce toute l'attention des autres. Elle parcouroit un livre plutôt qu'elle ne le lisoit, devinoit plutôt qu'elle n'apprenoit. Rien n'étoit étranger pour elle, tant sa conception pour tous les objets étoit vive. Les idées les plus abstraites entroient aussi facilement dans son esprit que les plus simples notions. Sa conversation étoit animée, semée de traits brillants, de définitions justes, de comparaisons ingénieuses. Il falloit plutôt l'entendre que s'entretenir avec elle. Elle n'avoit jamais le désir de briller. La prétention est au-dessous de celui qui possède pleinement et sans effort. Elle dépensoit son esprit, comme les prodiges leur argent, pour le plaisir de dépenser, et jamais pour paroître. Elle devoit passer pour méchante, parce qu'elle blessait souvent l'amour-propre des autres ; mais ce n'étoit que relativement à l'esprit ; c'étoit par le besoin et l'habitude de comparer et de juger, plus que par un sentiment de malveillance. Elle ne se répétoit jamais, ne citoit jamais ce qu'elle avoit dit. Sa conversation avoit le défaut de revenir trop souvent sur les mêmes objets ; elle dissertoit sans cesse sur l'esprit : c'étoit son domaine. L'esprit étoit tout pour elle, et elle n'auroit pu s'empêcher de dire le défaut de l'esprit de l'homme qui lui auroit sauvé la vie.

DUCLOS,

HOMME DE LETTRES.

DUCLOS, né en Bretagne, vint assez jeune à Paris ; il se procura un accès auprès du maréchal de Brancas, commandant en Bretagne. Le comte de Forcalquier étoit son fils ; il étoit homme d'esprit, et sa maison étoit le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de distingué dans la littérature, et des personnes les plus aimables. Duclos ne tarda pas à faire sensation dans cette société ; il avoit beaucoup d'esprit, et le genre d'esprit le plus propre à obtenir des succès dans le monde. Sa conversation étoit semée de traits rapides, brillants, et quelquefois ces traits annonçoient un observateur profond. Il connut le monde dans cette société qui rassembloit ce que les divers États ont de plus distingué. Les *Considérations sur les Mœurs* furent le produit des réflexions que ses liaisons le mirent à portée de faire ; et cet ouvrage, qui réunit des observations fines à une grande précision dans l'expression, lui valut une réputation fort supérieure à son mérite réel. Duclos ne s'élève pas au-dessus du cercle de la société de son temps, et ne remonte pas aux premiers principes des actions des hommes et de la morale. Il fut mis cependant au rang des plus grands philosophes et des premiers écrivains. Cet ouvrage, dont on ne sentira pas le mérite dans un autre siècle, eut le succès des vaudevilles qui se chantent partout pendant le temps que leur objet intéresse, et l'auteur fut compté au rang des Voltaire, des Fontenelle, des Montesquieu. Ses écrits ne sont pas du premier ordre : mais il avoit dans la conversation une supériorité marquée. D'Alembert a dit de lui, en style géométrique, que : Dans un temps donné, personne n'avoit plus d'esprit ; et cela est axactement vrai. Je suis fondé à croire que Duclos mettoit quelquefois à profit sa brusquerie pour louer avec d'autant plus de succès, que l'éloge avoit l'air de lui être arraché par une irrésistible vérité. L'imprudence de ses propos contre les gens. en place, excita contre lui

l'animadversion du Gouvernement, et on lui donna le conseil de voyager, pour le soustraire à l'exil ou à la Bastille. Il parcourut l'Italie, et son voyage a été imprimé. Il baisa la main du pape, et lui dit avec son ton brusquement flatteur : « Saint-Père, c'est ainsi que les Français en usent avec ce qu'ils aiment et respectent le plus : avec les jolies femmes ». Comme il avoit débuté dans le monde à une époque où le bel-esprit dominoit et rapprochoit les premières classes, il avoit eu du succès auprès de quelques femmes séduites par sa conversation, et entraînées par la vanité qui leur faisoit mettre du prix à la conquête d'un homme d'esprit. Duclos aimoit le vin, et rarement sortoit de table sans être échauffé. Alors sa conversation n'en étoit que plus brillante ; mais aussi il se permettoit les propos les plus imprudens contre les ministres et les gens en place. Je l'entendis un jour dire après dîné, en parlant du Lieutenant de police : « Je tirerai ce drôle-là de la fange pour le pendre dans l'histoire ». Duclos, nommé historiographe de France, n'avoit ni le style, ni l'instruction nécessaires pour tracer un grand tableau. Son style a de l'affectation, et l'antithèse est la figure qui domine dans ses écrits. Il avoit un grand fonds d'anecdotes ; et, dans les derniers temps de sa vie, il avoit fait le mauvais marché d'abandonner son esprit pour sa mémoire. Duclos avoit de la probité, et joignoit le désintéressement à une sorte d'avarice, qui étoit en lui l'effet de l'habitude de peu dépenser, et de la nécessité où il avoit été d'économiser. Il est mort fort riche pour un homme de lettres, qui n'avoit jamais eu de fortune que celle que ses talens littéraires avoient pu lui procurer. Il n'a jamais vécu chez lui ; et comme son bien étoit en argent comptant, la crainte d'être volé lui faisoit prendre des précautions pour qu'on ne sût pas qu'il avoit chez lui de grosses sommes. C'est par cette raison que peu de temps avant de mourir, il emprunta vingt-cinq louis à un de ses amis. Il dînoit tous les jours en ville, et cherchoit toujours à se faire ramener. Ce besoin qu'il s'étoit fait des autres le forçoit, malgré sa brusquerie, à des complaisances et à des ménagements. Il louoit souvent l'esprit de ceux qui lui étoient utiles ; et voyant un jour que j'étois surpris de l'entendre parler avec éloge de l'esprit d'un homme qui n'avoit rien de remarquable : « Que voulez-vous, me dit-il, c'est un homme fort obligeant

pour moi. Je suis reconnoissant, et fais ce que je puis en lui accordant un brevet d'homme d'esprit ».

MADAME DE CHATEAUROUX.

LA duchesse de Châteauroux étoit de la maison de Mailly, dont il semble que le sang ait eu des attraits pour Louis xv qui eut trois maîtresses de ce nom. Madame de Châteauroux étoit belle et de la plus intéressante figure. Elle avoit de l'élévation dans l'âme, et supérieure à tout vil intérêt son ambition étoit du genre le plus noble. Aimant passionnément la personne du roi, elle s'occupoit constamment de sa gloire. Comme une autre Agnès Sorel, elle lui inspira le désir de se mettre à la tête de ses troupes. Elle faisoit tous ses efforts auprès de lui pour l'engager à prendre connoissance des affaires de son royaume, pour le déterminer à secouer le joug de ses ministres et à avoir des volontés. Les dévots, profitant d'une maladie du roi à Metz, s'emparèrent de sa personne, et forcèrent ce prince religieux et timoré à renvoyer ignominieusement une femme qu'il adoroit. Abandonnée de tous ses amis de cour, poursuivie par le peuple toujours prêt à s'armer contre les maîtresses et les favoris, elle eut beaucoup de peine à se soustraire à ses fureurs. Arrivée à Paris, alarmée de l'état du roi qu'on croyoit toucher à sa dernière heure, désespérée des outrages qu'elle avoit éprouvés, elle attendit quelque temps dans un trouble inexprimable, les nouvelles que les courriers apportoitent. Enfin, une crise salutaire rappela le roi à la vie, et peu de temps après il vint à Paris jouir de la tendresse et de la joie dont son peuple étoit enivré. Lorsque les terreurs religieuses eurent fait place à l'amour dans l'âme de Louis xv, il envoya le comte de Maurepas son ministre, ennemi déclaré de madame de Châteauroux, lui témoigner ses regrets du passé et l'engager à revenir faire son bonheur et l'ornement de sa cour. Mais, au moment d'une si heureuse révolution, la duchesse de Châteauroux fut enlevée à son amant par une mort soudaine. Ce fut peut-être un malheur pour la France que cet événement, et la perte d'une femme dont toute l'ambition étoit de donner du ressort au roi, de le garantir des pièges de l'intrigue, enfin, de lui inspirer les plus nobles sentiments.

MADAME DE POMPADOUR.

NÉE de parents obscurs, son père avoit malversé dans un emploi subalterne. Mad. Poisson, sa mère, femme sans principes, s'occupa, dès que l'âge eut développé les charmes de sa fille, des moyens de la produire et de la faire connoître du roi. M. Le Normand d'Etiolles, financier d'une naissance honnête, fut frappé de sa beauté. Fermant les yeux sur la mauvaise réputation du père et de la mère, et le défaut de fortune de la fille, il se détermina à l'épouser, et se flatta que l'espérance la lui attacherait.

Madame d'Etiolles s'empressa de chercher les moyens de se faire connoître du roi. Elle y parvint, et ses charmes firent sur lui l'impression qu'elle avoit droit d'en attendre. Elle le vit plusieurs fois secrètement, soit à Paris, soit à Versailles, et la possession, loin d'éteindre les désirs du monarque, ne fit que les irriter davantage. Après plusieurs entrevues, madame d'Etiolles, qui désiroit avoir l'éclat et le rang de *maîtresse reconnue*, vint à bout de forcer le roi timide et irrésolu à la laisser s'établir dans un appartement contigu au sien. Dans les premiers temps, elle se mêloit particulièrement de ce qui concernoit la finance. Elle en introduisit l'esprit à la cour, et fit naître le désir aux femmes et aux courtisans de participer aux bénéfices des financiers au moyen de pensions sur leurs places, qu'on appeloit des *croupes*¹. L'esprit d'avidité et d'un sordide intérêt se joignit dès lors à l'ambition des courtisans, plus épris autrefois de l'éclat et des titres. C'est ainsi que tout se tient dans l'ordre moral, et que la circonstance si indifférente de la naissance d'une maîtresse peut avoir une grande influence sur les mœurs de la cour. Madame d'Etiolles, ♦ créée marquise de Pompadour, étendit bientôt son pouvoir, nomma et destitua les ministres et les généraux. Mais ce qui est peu connu et qui n'a jamais fait de sensation, c'est l'infidélité de la marquise à son royal amant. On n'en pourra douter en lisant des lettres très-connues de la duchesse de Lauragais au duc de Richelieu. Tous deux étoient parfaitement instruits de ce qui se

passoit à la cour, et la duchesse reproche au duc de n'avoir pas, comme plusieurs autres qui l'avoient fait avec succès, cherché à plaire à la marquise. La duchesse de Lauraguais dispense, pour un aussi grand intérêt, son amant de la fidélité qu'elle avoit droit d'en attendre. Madame de Pompadour, vers le milieu de son règne, sentant qu'elle ne pouvoit fixer l'humeur volage du roi, se borna à être son amie et son conseil. Elle fit plus : elle osa aspirer à être admise, par la reine, au nombre des dames du palais, et cette princesse eut la foiblesse de consentir à cette scandaleuse élévation. Depuis ce temps, le roi se livra entièrement à des goûts passagers et obscurs, et la marquise continua à gouverner. Mais soit que le duc de Choiseul, dont elle étoit éprise et enthousiasmée, eût fini par avoir moins d'égards pour elle, soit que le roi fût dégoûté, par le mauvais succès, des conseils et des choix de la marquise, elle vit, dans les derniers temps de sa vie, diminuer son crédit, et il est probable que la mélancolie abrégea ses jours.

La marquise de Pompadour étoit belle, mais sa figure étoit inanimée. Elle avoit peu d'esprit, et n'avoit jamais pu perdre à la cour le ton et les manières des sociétés de finance. Le portrait que Voltaire a fait d'elle dans la Pucelle, est parfaitement ressemblant :

Telle plutôt une heureuse grisette, etc., etc.

MADAME DU BARRY.

MADemoiselle Beauvernier, surnommée *Lange*, à cause de sa beauté, et connue sous ce dernier nom, étoit née dans la bassesse. Des circonstances particulières, et les agréments de sa figure, engagèrent une personne qui eut occasion de la connoître à lui procurer quelque éducation, et elle demeura plusieurs années dans un couvent. Sa beauté la fit rechercher, et elle eut plusieurs amants, les uns par goût, dit-on, et un plus grand nombre par des vues d'intérêts. Le comte Du Barry, qui depuis vingt ans s'occupoit de donner une maîtresse à Louis xv, eut occasion de la connoître, et se persuada aussitôt qu'il avoit trouvé la personne propre à remplir ses vues. Cet homme, connu sous le nom du *Roué*, avoit beaucoup de talents pour l'intrigue, et un tact merveilleux pour apprécier les charmes et la beauté des femmes. Il devint l'amant de mademoiselle Beau vernier ou *Lange*, et s'occupoit aussi de pourvoir aux dépenses de sa maîtresse et aux siennes, en attirant chez elle des gens riches qui payoient libéralement ses faveurs passagères. Mais la vérité exige que je dise que le nombre de ses amants de diverses sortes n'a point été aussi considérable qu'on l'a prétendu, et que *Lange* avoit un extérieur décent et des manières réservées pour une femme de son état. Du Barry ne perdant pas de vue son projet de donner une maîtresse au roi, crut nécessaire de la faire sortir de la classe des filles, et de lui donner un état honnête. En conséquence, il la fit épouser à son frère, et elle prit le nom de comtesse Du Barry. Il la fit connoître de Le Bel, premier valet de chambre de Louis xv ; et celui-ci, en ayant parlé au roi comme d'une femme charmante, lui inspira le désir de la voir. Le roi fut séduit par sa beauté, et encore plus, peut-être, par l'art qu'elle avoit de réveiller les sens que l'âge commençoit d'amortir. Il ignoroit son ancien état, croyoit qu'elle n'avoit eu qu'un seul amant, et qu'elle étoit femme de condition. Il eut la foiblesse de consentir à sa présentation, et il la fit monter au rang des La Vallière, des Montespan et des Pompadour. Parvenue à cette

place, elle ne mit aucune mesure à ses prodigalités ; le trésor royal sembloit être à sa disposition et à celle de son beau-frère. L'asservissement du roi à une femme regardée comme une prostituée, le luxe de celle-ci, ses énormes dépenses, excitèrent le plus grand scandale. Il en résulta une diminution de respect pour le roi et pour la royauté, circonstance qui est à compter parmi les causes qui ont, non pas amené la révolution, mais qui l'ont facilitée, en y préparant les esprits. A la mort de Louis xv, madame Du Barry fut traitée avec sévérité. On la força d'entrer dans un couvent ; ensuite on sentit qu'il n'y avoit rien à reprocher à cette femme qui n'avoit fait que *son métier*, en tirant de son amant tout l'argent qu'il vouloit bien lui donner. Elle fut rendue à la liberté, et vécut à Lucienne, maison de campagne magnifiquement ornée. Tout le monde connoît sa triste fin. Les plus importants événements qui avoient eu lieu pendant sa faveur avoient passé devant ses yeux comme les personnages de la lanterne magique : elle ne s'en étoit point mêlée, et il ne lui en restoit qu'un confus souvenir. Lors de la révolution elle se signala par son dévouement et une bonté singulière pour ceux qui étoient menacés d'en être les victimes. Enfin cette femme, que rien n'avoit prémunie dans sa jeunesse contre le vice, et qui avoit été en traînée par la misère et les mauvais conseils, n'a jamais fait de mal, avec tout pouvoir de nuire. C'est une modération remarquable dans sa position, et qui lui donne des droits à l'indulgence des gens les plus sévères.

LE DUC DE CHOISEUL.

LE maréchal de Belle-Isle est le premier homme titré qui, depuis un siècle, ait été chargé d'un département. Il étoit déjà ministre d'état, et il se glissa par surprise au ministère de la guerre à la fin de sa longue carrière. Louis xiv avoit eu pour système de ne point appeler au ministère d'homme de grande naissance ; et de puissants motifs qui vont être exposés venoient à l'appui de cette résolution. Dans une monarchie telle que la France, un homme d'un nom illustre avoit nécessairement une grande partie des gens de la cour pour alliés, ce qui lui donnoit des partisans, et multiplioit ses moyens d'intrigue. Il étoit comme impossible de ne pas élever promptement à la dignité de pair un ministre de grande naissance, de ne pas le décorer du cordon bleu, enfin de lui accorder un grand gouvernement. Il étoit difficile aussi que le roi ne donnât pas des charges et des pensions aux parents de son ministre qui avoient tous, par leur rang et quelques services, des droits à ses grâces. Le roi étoit nécessairement embarrassé pour éloigner un tel ministre lors qu'il en étoit mécontent. La crainte de voir des visages affligés, si puissante sur les princes, se joignoit aux autres motifs. Il n'en étoit pas ainsi des magistrats. Sans parents à la cour, et par conséquent sans appui, ils n'étoient susceptibles ni de la pairie, ni du cordon bleu, ni de gouvernement. Le monarque pouvoit leur conférer le plus grand pouvoir, et les disgracier ensuite, sans être arrêté par le mécontentement des grands qui entouroient sa personne, parce qu'ils ne s'intéressoient qu'aux gens de leur ordre. Ces ministres étoient comme des vases brillants, mais fragiles, qu'il pouvoit briser à sa volonté. Ces considérations, comme on le verra, ne sont pas indifférentes, placées dans un article qui concerne le duc de Choiseul.

Ce ministre étoit de la plus haute naissance. Il fut connu, pendant sa jeunesse, sous le nom de comte de Stainville. Il eut long-temps une sorte de célébrité dans le monde par son esprit, sa gaîté et un ton léger et présomptueux. Son talent pour le persiflage et les tracasseries qu'il avoit

excitées dans plusieurs sociétés avoient fait croire que Gresset l'avoit eu en vue en traçant le caractère du méchant. Il eut beaucoup de succès auprès des femmes, quoique son extérieur n'eût rien d'agréable. Il étoit d'une taille médiocre, et sa figure pouvoit être appelée laide ; mais des yeux vifs et expressifs l'animoient, et des manières nobles, polies, audacieuses, donnoient à toute sa personne un caractère qui la faisoient distinguer et en déroboient les défauts : Des propos inconsidérés lui avoient attiré la haine de madame de Pompadour, et il s'en vantoit. Il s'appeloit, même en plaisantant, le chevalier de Maurepas, pour montrer qu'il étoit le second dans l'ordre des ressentiments de la maîtresse ; mais bientôt il sentit que c'étoit se fermer la porte à toutes les places, et il profita avec habileté d'une occasion imprévue pour se rapprocher d'elle, en lui rendant un service très-important.

Une jeune femme venoit de paroître à la cour ; elle étoit de la plus charmante figure, et n'avoit pas moins de coquetterie que de grâces. Elle fit au roi des agaceries auxquelles il ne parut pas insensible. Naturellement timide, il s'enhardit par ses avances, et lui fit une déclaration par écrit. La réponse étoit embarrassante pour une femme qui, prétendant être maîtresse en titre, comme autre fois les maîtresses de Louis XIV, ne vouloit pas céder trop promptement, et cependant ne pas faire entrevoir de trop grands obstacles. Le comte de Stainville lui parut l'homme propre à la conseiller dans une circonstance aussi délicate. Elle le prie de passer chez elle, elle lui confie sa position, lui communique la lettre du roi, et lui demande un projet de réponse. M. de Stainville demande jusqu'au lendemain pour réfléchir, et emporte la lettre. Il n'eut pas plutôt cette pièce entre les mains qu'il se rend chez madame de Pompadour. Introduit auprès d'elle, il commence par lui avouer, qu'ayant eu à s'en plaindre, il s'est permis contre elle des propos qui ont dû la choquer ; qu'il ne veut point se justifier et feindre des sentiments que peut-être il n'a pas ; mais qu'on peut estimer les individus sans avoir pour eux de l'affection ; qu'il est convaincu qu'elle est utile au roi par ses conseils, et qu'elle veut le bien de l'Etat ; que ces considérations l'engagent à lui faire la confidence d'une intrigue ourdie contre elle, et qu'il est intéressant de déjouer au plutôt. Alors il lui montre la lettre du roi, et ne

cache pas qu'il auroit un grand chagrin de voir une femme à qui il étoit allié, acquérir du crédit par un moyen qui seroit une tache pour sa famille. Madame de Pompadour passoit de l'étonnement à la crainte, et ensuite à l'admiration d'un si généreux caractère. Quelle magnanimité ne déployoit pas à ses yeux un homme que, jusqu'à ce moment, elle avoit eu le tort de haïr ! Ils concertèrent ensemble les moyens de faire avorter les projets de la comtesse de C***. C'étoit le nom de la jeune femme. Madame de Pompadour prodigua à M. de Stainville les expressions de son estime et de sa reconnoissance, et celui-ci lui répéta plusieurs fois qu'on ne devoit point de la reconnoissance à l'estime, et qu'il n'avoit eu en vue que le repos du roi et le bien de l'Etat. M. de Stainville ne s'empressa point ensuite auprès de madame de Pompadour, mais il se présenta pour souper avec le roi, et il fut nommé, ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis long-temps.

Depuis ce moment, la favorite ne mit point de bornes à sa reconnoissance. Bientôt le comte de Stainville, annoncé ouvertement pour être protégé par elle, se maria avec une fille de finance immensément riche. Peu de temps après, il fut envoyé à Rome, ensuite à Vienne. L'éloignement ne l'empêcha pas de cultiver l'amitié de madame de Pompadour, et ne la refroidit pas. Dégoutée de l'abbé de Bernis, elle le laissa exiler, et fit appeler, pour lui succéder, le comte de Stainville, qui fut, dans le plus bref intervalle, créé duc et pair. Il eut le crédit de se faire remplacer à Vienne, par son cousin, le comte de Choiseul, qui fut nommé, peu de temps après, ministre et secrétaire d'état, et ne tarda pas à être aussi fait duc et pair, sous le titre de duc de Praslin.

Le duc de Choiseul ne se contenta pas d'un seul département ; il fit joindre celui de la marine à celui de la guerre, auxquels, depuis le pacte de famille, il réunit encore la correspondance d'Espagne et de Portugal. Il fut nommé ensuite colonel-général des Suisses, gouverneur de Touraine, grand bailli de Haguenau. Ces divers emplois réunis lui formoient un revenu de sept cent mille livres de rentes ; mais il étoit encore insuffisant à ses prodigieuses dépenses. Il fut forcé d'avoir recours au roi pour payer ses dettes, quoiqu'il eût, en comptant son bien et celui de sa femme, près d'un million de revenu. Le roi lui donna deux millions. Le duc de Choiseul

joignoit, au pouvoir que lui donnoient ses places, un crédit sans bornes, qu'il tenoit de madame de Pompadour, dont on ne peut douter qu'il n'ait été l'amant. Il eut l'habileté de se soutenir plusieurs années après la mort de la favorite, et auroit pu conserver encore tous ses avantages s'il eût eu pour madame Du Barry les plus petits ménagements ; mais il crut être assez fort pour lutter contre l'ascendant d'une maîtresse, et il fut disgracié. Un homme de mes amis fut chargé, malgré lui, de dire au duc de Choiseul, que madame Du Barry désiroit vivre en bonne intelligence avec lui, *et que sil vouloit se rapprocher d'elle, elle feroit la moitié du chemin.* Ce furent les paroles de la favorite. Le négociateur représenta que les maîtresses chassoient les ministres, et que les ministres ne chassoient pas les maîtresses. L'orgueil et l'humeur du duc furent inflexibles, et il s'obstina à ne donner que la vague promesse d'accorder à madame Du Barry les demandes qu'il trouveroit justes. Cette déclaration, qui mettoit à découvert dans le ministre la volonté de conserver tout son ascendant, ne satisfit point, et il fut exilé à sa terre de Chanteloup, en Touraine.

Cette révolution dans le ministère étant arrivée au moment où les parlements étoient menacés de leur destruction, le public imagina des rapports de sentiments et d'opinions entre le duc et ces corps. Il se figura que c'étoit par vertu et par des principes de décence qu'il étoit opposé à madame Du Barry ; et, d'après cette opinion dénuée de fondement, le duc de Choiseul devint l'idole des magistrats, de leur nombreux partisans, des gens vertueux, enfin du public entier. Au moment de sa disgrâce, les rues furent pendant vingt-quatre heures obstruées par la multitude des carrosses qui se rendoient à sa porte. Les plus riches capitalistes lui offrirent à l'envi de l'argent pour arranger ses affaires, et ces offres montèrent à quatre millions comptant. Enfin, arrivé à Chante loup, il vit se rendre en foule auprès de lui des courtisans que des charges éminentes auroient dû retenir à Versailles, et qui ne se firent point scrupule de braver le mécontentement du roi. Les gens de toutes les classes, à Paris, cherchèrent à se signaler en manifestant, d'une façon quelconque, leur dévouement au ministre disgracié. Il fit vendre ses tableaux ; et, ce qui n'étoit peut-être jamais arrivé, on prenoit plaisir à renchérir pour en augmenter le prix ; et ceux qui

poussèrent le plus haut leurs enchères étoient approuvés par des battements de mains. Cet enthousiasme se prolongea pendant toute la vie de Louis xv, et forma un véritable parti d'opposition, empressé, et d'exalter le duc de Choiseul, et de décréditer les ministres ses successeurs. On s'attendoit, à l'époque du nouveau règne, qu'il seroit fait premier ministre. Il étoit chéri du public ; et la reine, dont il avoit favorisé le mariage, sembloit devoir le protéger. Mais l'opinion inspiré au roi dans son enfance, sur la prétendue part que le duc de Choiseul avoit eue à la mort du dauphin son père, lui donna toujours un éloignement invincible pour le ministre très – innocent d'un crime aussi atroce. Le genre de maladie du dauphin, qui étoit une phthisie ordinaire, et le procès-verbal d'ouverture de son corps, suffirent pour démontrer l'absurdité de cette odieuse accusation.

Le duc de Choiseul, revenu à Paris, y tint le plus grand état. La cour entière, en quelque sorte, se transportoit dans sa maison, où il accueilloit aussi les magistrats, les gens de lettres, les financiers du premier ordre. Enfin, il s'étoit emparé du sceptre de l'opinion, et il régnoit véritablement à Paris. La mode et le mécontentement lui attiroient chaque jour de nouveaux partisans. Les opérations des ministres étoient critiquées à l'hôtel de Choiseul, leurs personnes tournées en ridicule ; la plupart des grands, des magistrats et des gens de lettres, les femmes considérées dans le monde, enfin tous ceux que le bon air entraînoit, formoient une cabale nombreuse et imposante dont le duc étoit l'âme. Il mourut ; mais cette multitude de personnes habituées à décrier la cour et les ministres, continua à s'occuper des opérations du gouvernement pour les censurer. Ce fut le germe d'un parti dangereux d'opposition, qui, ne trouvant de remède aux abus qu'il exagéroit, que dans les états-généraux, semoit ainsi dans tous les esprits les idées qui ont amené la révolution.

Je ne m'étendrai pas sur la personne du duc de Choiseul, son caractère et ses opérations : je dirai seulement, en peu de mots, qu'il étoit fort au-dessous de l'idée qu'on s'étoit formée de lui, et les Mémoires qu'il a laissés ne permettent aucun doute à cet égard. Le bonheur qui accompagna ce ministre dans toutes, les circonstances de sa vie, le fit disgracier au moment de la chute des parlements et de l'installation de madame Du Barry. Dix-

huit mois plutôt, le public auroit applaudi à sa disgrâce, et n'eût vu en lui qu'un ministre inappliqué et dissipateur. Ce qu'il y a de singulier, et qui prouve combien il est difficile de se faire une idée juste des gens qui occupent de grandes places, c'est que le duc de Choiseul, prodigue dans ses dépenses personnelles, est, depuis Sully, le ministre qui a fait les plus grandes économies dans son ministère. Il supprima pour vingt millions au moins de subsides annuels accordés par un ancien et absurde abus à diverses puissances. Il économisa ainsi, de calcul fait, deux cent vingt millions pendant ses onze ans de ministère, et cela compensa bien quelques gratifications ou pensions accordées parfois un peu légèrement, et que lui arrachoient la libéralité et la bienfaisance qui lui étoient naturelles.

LA DUCHESSE DE GRAMMONT,

SOEUR DU DUC DE CHOISEUL.

MADAME la duchesse de Grammont étoit restée à Remiremont jusqu'à l'âge de vingt-huit ans, et n'avoit pu acquérir dans un chapitre une idée juste de la méchanceté des hommes, de l'art des calomniateurs, et de la facilité avec laquelle on ajoute foi aux calomnies. Elle acquit en peu de temps le plus grand ascendant sur le duc de Choiseul, son frère ; et ceux qui jugent des autres d'après eux-mêmes, sachant qu'elle étoit sans fortune, ne doutèrent pas qu'elle ne s'empressât de faire ce qu'on appeloit des affaires. C'étoit connoître bien mal la duchesse de Grammont, qui avoit l'âme la plus élevée. M. de Choiseul passa un marché pour les fourrages, et le bruit se répandit que les entrepreneurs avoient donné à madame de Grammont cent mille écus de pot-de-vin : elle en fut instruite, alla trouver son frère, et lui conta l'imputation injurieuse dont on voulait la souiller. Le duc tâcha de l'apaiser ; tous ses efforts furent vains ; elle n'avoit aucune idée des formes, et croyant, ce qui étoit à peu près vrai, que rien n'étoit impossible à son frère, elle lui demande de casser le marché. Son frère lui représente qu'il est signé du roi. Madame de Grammont, entière et absolue, n'est point arrêtée par cet obstacle, et insiste. Le duc lui objecte alors que le moyen qu'elle veut employer pour confondre la calomnie, ne servira qu'à lui donner de la consistance, et elle se rend, avec bien de la peine, à cette raison.

Quelque temps après, M. de Lally, arrivé depuis peu de l'Inde, se rend à Fontainebleau où se trouvoit la cour. L'acharnement du public, provoqué par les libelles que répandoient avec profusion les nombreux ennemis de cet infortuné général, étoit à son comble. L'on répand qu'il a donné des diamants d'un grand prix à la duchesse de Grammont ; et l'on impute à la certitude qu'avoit le comte de Lally de sa protection, l'assurance que lui

donne son innocence. La duchesse, instruite de ce bruit, s'indigne d'être soupçonnée de ce trafic infâme de la faveur de son frère ; les ennemis de Lally profitent de ces dispositions, et lui persuadent qu'un si grand criminel n'est point à ménager, et que sa réputation et celle de son frère seront éternellement compromises, si elle ne manifeste pas aux yeux du public qu'elle ne prend aucun intérêt au coupable. On propose au conseil de faire arrêter Lally ; le duc de Choiseul, par foiblesse pour sa sœur, ne s'y oppose pas ; mais en sortant du conseil, il envoya chercher le comte d'Estaing, qui avoit servi sous Lally dans l'Inde, et lui dit : Savez – vous qu'on va arrêter M. de Lally, et le conduire à la Bastille ? M. d'Estaing comprend ce que cela veut dire, et part pour Paris, où il trouve Lally, lui raconte ce qu'il vient d'apprendre, et lui conseille de s'évader, au moins pour laisser passer l'orage. Lally se met en fureur, refuse de partir ou de se cacher, et vingt-quatre heures après il est arrêté. La part qu'on peut dire que madame de Grammont eut ainsi à la malheureuse catastrophe de Lally, lui causoit le souvenir le plus amer.

La duchesse de Grammont, par sa conduite mesurée, sa prévoyante sagesse, jointes à un certain ton, à de certaines manières, avoit, sans se donner de mouvement, un ascendant marqué dans la société ; jamais personne n'a joui d'une plus grande considération, et à la mort de son frère elle n'a point diminué ; ce qui prouve qu'elle étoit indépendante des circonstances. Elle avoit un talent rare dans l'esprit pour exposer une affaire, et la présenter sous le jour le plus favorable. Durant le ministère de son frère, elle savoit justifier sa conduite, le faire valoir, lui ramener, par ses attentions et par des prévenances de la plus gracieuse simplicité, ceux que la légèreté de son caractère, et ses propos, quelquefois indiscrets, aliénoient.

Ses récits étoient attachants, son style simple et naturel ; jamais elle ne montra de prétentions à l'esprit ; renfermée dans la sphère du sien, elle n'en franchissoit point les limites. N'allant pas à la cour depuis le renvoi de son frère, les gens qui étoient dans la plus grande faveur, lui rendaient des devoirs empressés et ambitionnoient son suffrage. Personne n'a été plus fidèle en amitié, et plus dévoué à ses amis. On ne vantoit point son esprit, on ne citoit point ce qu'elle disoit ; mais on recouroit à son conseil, on étoit

flatté de son approbation, et on avoit la plus grande confiance dans ses lumières. Sa discrétion reconnue lui procuroit une foule de confidences importantes, et personne dans Paris n'étoit aussi exactement instruite de ce qui se passoit de plus secret à la cour. Sa chambre étoit un centre où tout aboutissoit depuis trente années ; et jamais un homme d'une réputation équivoque n'y fut admis. La fierté de son caractère se soutint dans la prison, elle montra à sa mort le plus grand courage, et un dévouement héroïque pour son amie la duchesse du Châtelet. Interrogée au tribunal révolutionnaire, elle n'essaya pas de se justifier. Il seroit inutile, dit-elle aux juges, que je parlasse de moi ; mais je dois à la vérité de dire que l'on ne peut rien imputer à madame du Châtelet, qui n'a jamais pris part aux affaires publiques, qui n'a jamais connu l'esprit de parti, ni participé à aucune intrigue. Il y a des gens aussi innocens qu'elle, mais il n'y en a pas que leur caractère, leur manière de vivre rendent moins susceptibles d'accusation et même de soupçon. Madame de Grammont avoit engagé son amie à revenir en France ; et se reprochant sa mort avec désespoir elle fut insensible à la sienne.

LE MARÉCHAL DE RICHELIEU.

LA vie d'un homme célèbre n'intéresse souvent que ceux qui ont suivi la même carrière, et n'offre rien qui puisse être instructif pour le philosophe et l'homme du monde. Le maréchal de Richelieu est intéressant dans tous les rapports. Il a vécu sous trois règnes, et sa vie, liée à tous les événements de son temps, devient une histoire générale. L'homme de guerre y trouve des faits importants sur la plupart des campagnes pendant soixante années. Le politique y voit des négociations et des détails curieux sur deux cours, et sur l'état de l'Europe à différentes époques. Le courtisan y découvre les ressorts qui ont déterminé les résolutions de la cour, le secret des cabales, les principes de faveur auprès des princes, et les jeux de la fortune. Enfin, les femmes lisent avec intérêt la vie d'un homme que les agréments de la figure et de l'esprit, ses manières séduisantes et sa politesse ont rendu long-temps cher à leur sexe. Ces soins, cet empressement auprès des femmes, cette occupation de leur plaire, cette adroite imitation de l'amour, dont on a fait un art qui remonte aux temps de la chevalerie, ce jargon respectueux qui s'allie avec l'expression du désir ; la galanterie enfin est un des principaux traits de son caractère.

A peine sorti de l'enfance, il fixe l'attention d'un vieux monarque rassasié de gloire, à qui une longue expérience avoit appris à connaître les hommes. Il excite l'intérêt d'une femme que son esprit et sa beauté avoient élevée jusqu'au trône. Peu d'années après, Richelieu se trouve impliqué dans une conjuration qui avoit pour objet d'ôter la régence au duc d'Orléans, et d'assembler les états-généraux. L'amour veille sur ses jours ; il l'arrache au danger, et le fait sortir de prison. Nommé ambassadeur, il se distingue par sa sagacité, étonne par sa magnificence. Il soutient avec fermeté la préséance de la couronne, et fait échouer les folles entreprises de Riperda, de cet homme dont la fortune rapide, l'élévation et la chute présentent l'idée d'un songe. Enfin, par sa dextérité, Richelieu parvient à

faire obtenir au premier ministre de France la pourpre romaine. De Tetour à Versailles, il est dans l'intimité d'un jeune roi qui voit en lui l'homme le plus brillant de sa cour par ses talents et les grâces de l'esprit ; un homme dont il a admiré les dépêches au conseil, que ses ministres consultent, et dont les femmes se disputent la conquête. Richelieu est l'âme des plaisirs, l'arbitre du goût ; c'est le modèle que la jeunesse se propose. Dans une nation légère, facile, changeante, où l'homme qui brille un jour perd le lendemain tout son lustre, Richelieu semble l'assujétir et la fixer en sa faveur. Il survit à toutes les révolutions des goûts. L'éclat qui subjugue la multitude se mêle à toutes ses actions, embellit les grandes, et fait ressortir les plus petits détails de sa vie. Épris des plaisirs, il n'en est point l'esclave ; il les quitte pour les affaires ou pour les fatigues de la guerre, et il montre, au milieu des dangers, un courage froid et sans faste. Courtisan habile, homme aimable dans la société, héros à Fontenoy, défenseur de Gênes, vainqueur à Mahon, général poli tique, ami constant, protecteur et confident de l'homme le plus célèbre de son siècle par les talents de l'esprit, tels sont les traits qui caractérisent Richelieu, que ses agréments, sa valeur, son esprit, ont fait justement nommer l'Alcibiade de son siècle.

AUTRE PORTRAIT DU MÊME,

PAR UNE FEMME².

DANS les mille et un portraits donnés, repris, vendus par M. le maréchal de Richelieu, n'ai-je pas toujours ouï dire qu'il n'y en eut jamais de parfaitement ressemblant ? J'en cherchois la raison, et j'ai pensé qu'il falloit donc qu'il eût manqué quelque degré de force au coloris de la galanterie, aux traits de l'amour, ou au vernis de la coquetterie, et qu'il fût réservé au pinceau seul de l'amitié de tracer avec justesse l'objet qui en est le plus digne. Ce genre de sentiment peut faire passer légèrement sur les grâces enchanteresses de sa figure, sur cette physionomie fine et perçante qui jusqu'au fond des cœurs semble porter le flambeau du jour, sans que rien puisse échapper à sa pénétration ; qui annonce cet esprit sublime et brillant, cette imagination vive et légère, fille des grâces immortelles, et sûre comme elles de toujours plaire ; ce génie qui embrasse tout, et qui par sa force, son élévation et son étendue, seroit capable de réunir tous les divers talents, si le goût excessif du plaisir ne sembloit s'opposer aux grandes choses où l'élévation de son âme pourroit le conduire. Je sens l'impossibilité de trouver des couleurs pour tracer même l'ébauche de cette âme si grande, si noble, si magnanime. Elle est, ainsi que la plupart des grands caractères, formée de qualités contraires, mais réunies au plus haut degré où elles puissent subsister sans se détruire. L'intrépidité est un de ses moindres traits ; et quoique son esprit ne soit ni moins ferme ni moins élevé que son cœur, il est souple, liant, orné du désir et du don de plaire, auquel il joint un genre d'agrément personnel à lui, puisque ce n'est qu'à force de séduction, et qu'en devenant, pour ainsi dire, l'esprit créateur des autres, qu'il laisse entrevoir toute la supériorité du sien. Pendant que son éloquence saisit l'imagination et assure son triomphe, l'ambition, cette passion des grandes âmes, est sans doute la sienne ; mais elle est produite en lui plutôt par un amour excessif de la gloire que par aucun autre motif ; car son génie

est trop élevé pour être gouverné par l'amour-propre. Vif, léger, inconstant en amour, tendre et fidèle en amitié, ardent à servir ses amis, prompt à s'acquitter de la reconnaissance, plein d'adresse et de capacité, fertile en ressources et en expédients, l'âme ferme, le cœur rempli de passions, et un génie puissant pour se faire aimer, voilà les grands traits qui caractérisent son portrait, où l'amitié a rempli fidèlement sa tâche, quoique l'art du peintre se soit trouvé trop foible pour atteindre à la force de l'original.

M. D'ARGENSON.

M . D'ARGENSON n'a aucun des défauts des âmes foibles ; il n'est susceptible que de passions fortes, et ne peut être remué que par de grands objets. Né haut et ambitieux, il ignore les petitesse de la vanité et le manège de l'intrigue. Ses talents sont le seul moyen dont il se sert pour arriver à la fortune, parce qu'il sent que ce moyen lui suffit.

Ce n'est pas par comparaison, ni par réflexion, qu'il a bonne opinion de lui-même ; c'est, pour ainsi dire, par un certain instinct qu'il a de ce qu'il vaut.

Il se croit capable de tout savoir ; mais il ne croit savoir que ce qu'il sait.

Peu curieux de se faire des partisans fanatiques, il ne met aucune charlatanerie dans ses actions.

Son esprit a plus de force que d'activité ; malgré son ambition, son penchant le porte à la paresse. Ce contraste de passions est peut-être ce qui contribue le plus à former un grand homme : il sert à régler les mouvements, sans affaiblir les ressorts.

Son courage est, comme ses autres qualités, d'un genre supérieur, et de l'espèce qui convient à sa place. Ce n'est point cette témérité qui aveugle sur le danger ; c'est un sang-froid qui le fait prévoir et prévenir ; c'est une fermeté d'âme qui le fait surmonter lorsqu'il arrive.

Son âme est peu sensible ; son cœur n'est pas fort tendre ; l'amitié le flatte plus qu'elle ne le touche : elle est un témoignage non équivoque de ce qu'il vaut.

Il est peut-être le seul homme qui puisse se passer de confident. Il n'est point entraîné à la confiance, ni par le plaisir d'épancher son cœur, ni par le besoin de conseil, ni par la difficulté de renfermer ses secrets.

Personne n'est plus prudent, n'a l'air moins mystérieux, et n'est plus exempt de fausseté.

Sa figure est belle, sa physionomie noble, . ses manières simples. Son imagination est plus vive qu'abondante ; il parle peu ; mais ce qu'il dit est toujours plein de force et de justesse. Ce sont, pour l'ordinaire, des traits et des bons mots qui se font applaudir, mais qui souvent embarrassent, nuisent à la conversation, font qu'on le quitte mécontent de soi, et qu'on s'accoutume difficilement à lui. Son humeur cependant est douce et égale ; ses procédés sont francs et généreux. On peut commencer avec lui par le craindre, mais il faut finir par l'aimer.

L'élévation de ses sentiments, les lumières de son esprit répondent assez de sa droiture et de sa probité, indépendamment de tout autre principe.

La nature l'a fait un grand homme ; c'est à la fortune à le rendre illustre.

LE COMTE DU BUAT.

LA satisfaction que m'avoit causée la lecture des ouvrages du comte du Buat me fit désirer de le connoître, et il accueillit mes démarches avec bonté ; je n'ai point vu d'homme plus simple dans ses manières, et qui eût moins d'empressement à montrer son savoir. Il me raconta que, passionné dès sa jeunesse pour l'étude de l'Histoire, il s'étoit enfermé en quelque sorte dans la Bibliothèque de Saint – Germain – des-Prés et dans celle du Roi, depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à celui de vingt-trois ; que profitant ensuite des matériaux qu'il avoit amassés et des réflexions que ses études lui avoient suggérées, il avoit composé l'ouvrage *des Origines* ; il m'ajouta ingénument que le libraire n'ayant pu les vendre, il les avoit payées, et s'en étoit servi pour se chauffer. Mais il fut bien vengé quelque temps après : plusieurs exemplaires ayant été répandus en Allemagne, où se trouvent beaucoup de savants publicistes, l'ouvrage fut recherché ; il y acquit la plus grande comme la plus juste célébrité, et ce furent les Allemands qui firent connoître aux Français un ouvrage, qui ne méritoit pas le sort auquel l'indifférence et la légèreté l'avoient d'abord condamné. Des faits peu connus y sont exposés ou rétablis d'une manière aussi vraie qu'attachante, et la plupart des historiens, qui ont embrassé le vaste champ de l'Histoire Universelle, ne paroîtront, après du Buat que des compilateurs sans lumière.

LE DAUPHIN,

PÈRE DE LOUIS XVI.

CE prince avoit naturellement de l'esprit. Il s'exprimoit avec facilité et même éloquence lorsqu'il étoit animé. Marié, en premières noces, à une infante d'Espagne dont il n'eut point d'enfants, il épousa, en février 1747, Marie-Joséphine de Saxe, qu'il aima tendre ment. Dès lors il se concentra dans son intérieur. Tous ceux qui crurent avoir à se plaindre de la cour, s'attachèrent au Dauphin ; les dévots s'empressèrent de le capter, et il se trouva ainsi, sans en avoir formé le projet, et même sans le savoir, chef d'un parti de frondeurs, qui le représentoient comme le protecteur des mœurs et le zélé défenseur de la religion. Le Roi voyant dans son fils des dispositions qui sembloient l'éloigner de lui, le traita avec froideur, et le Dauphin a passé vingt ans de sa vie à ne voir le Roi que pendant quelques moments et comme courtisan. Renfermé dans ses appartements, il s'appliquoit à la lecture, et avoit des entretiens avec quelques hommes instruits. Mais sa répugnance connue pour ce qu'on appeloit *les philosophes*, ne permettoit pas que beaucoup de gens d'un grand mérite eussent accès auprès de lui. L'évêque de Verdun, Nicolai, et le comte, depuis maréchal du Muy, qui, tous deux, avoient de l'esprit et de l'instruction ; l'abbé de Saint-Cyr, homme érudit, mais superstitieux et peu éclairé, formoient, avec le duc de la Vauguyon, la société du Dauphin. Ce prince avoit acquis, des connoissances, et l'instruction étoit jointe en lui à des principes de vertu qui n'étoient combattus par aucune passion. Dans sa première jeunesse, il s'étoit plu à chanter de psaumes, parce qu'il avoit une de ces voix fortes et étendues, appelées *basses-tailles*. Il contrefaisoit, pour s'amuser les basses – tailles de la Chapelle du roi ; et ceux qui l'entendirent par hasard, publièrent que c'étoit un *vrai bigot*, qui ne s'occupoit qu'à chanter vêpres. Cette impression une fois donnée dans le public resta ; mais si le Dauphin étoit dévot, il n'étoit rien moins qu'intolérant, et j'en vais donner une

preuve choisie parmi beaucoup d'autres. Il avoit témoigné des bontés à un jeune homme qui passoit pour spirituel et instruit, avec lequel il s'entretenoit quelquefois. Il lui demanda un jour : Connoissez-vous M. de Silhouette ? Le jeune homme répondit qu'il le connoissoit par ses écrits. Il prétend, ajouta M. le Dauphin, que lorsqu'on sait bien le droit naturel, on en déduit très-aisément tout le droit civil. Comme le jeune homme avoit envie de briller à quelque prix que ce fût, il répliqua qu'il n'y avoit d'autre droit naturel que celui de la force, et que le droit civil étoit purement conventionnel. Et la religion, demanda le Dauphin ? Les religions, répondit le jeune homme, se ressemblent toutes par l'excellence de la morale, et, par conséquent, cela ne prouve rien pour aucune. Il n'eut pas plutôt prononcé ces mots, qu'il sentit son imprudence, et se tut quelques moments. Eh bien ! reprit le Dauphin, vous ne dites plus rien, et j'en vois la raison : on vous a dit que j'étois très-dévoit, et vous croyez m'avoir scandalisé. Il est vrai que vous vous êtes fort aventuré ; mais tâchez de soutenir votre thèse, ajouta-t-il en riant, et je soutiendrai la mienne.

Un jour le Dauphin étoit appuyé sur le grand balcon du château de Bellevue, les yeux fixés sur Paris. Un homme qui le voyoit familièrement, s'approcha de lui et lui dit : M. le Dauphin a l'air bien pensif ? « Je songeais, répondit ce prince, aux délices que doit éprouver un souverain, en faisant le bonheur de tant d'hommes ».

Le Dauphin paroissoit fatigué de sa position : il étoit sans crédit, et ne faisoit rien pour en obtenir. Il n'avoit aucun des goûts qui, en donnant des occupations agréables excluent l'ennui. Le Roi étoit encore jeune ; il pouvoit vivre long-temps, et c'étoit autant de langueur pour le Dauphin. Le dégoût de la vie s'empara de lui, et contribua peut-être à abrégér ses jours. J'entrerais dans quelques détails sur les circonstances de sa mort, parce qu'une partie de l'Europe a été persuadée qu'il avoit été empoisonné.

Le Dauphin triste, ennuyé, et ne cherchant point à se distraire, étoit tombé dans une mélancolie qui altéroit sa santé. Dans le même temps, une dartre lui survint au dessous du nez, et voulant la faire disparaître, il usa secrètement d'une drogue de charlatan. La Dauphine en fut instruite, et comme elle en connoissoit le danger, elle s'empara de la drogue et la jeta.

Le Dauphin se fâcha, se fit rapporter la même drogue, et continua de s'en servir. La dartre disparut, mais l'humeur passa dans le sang, et se jeta sur la poitrine. Bientôt après, le Dauphin commença à tousser, et sa mélancolie lui fit rejeter tout conseil. Le Roi chargea son premier médecin Senac³, pour qui le Dauphin avoit de l'amitié, de le voir, et de lui parler de son état, et de la nécessité d'un régime suivi. Le Dauphin lui dit : « Je serai toujours fort aise de vous voir pour causer de littérature et d'histoire avec vous ; mais mon appartement vous sera fermé si vous me parlez de ma santé ». Il insista, et le Dauphin lui dit avec vivacité de s'en aller. L'humeur dartreuse rentrée, et un rhume négligé altérèrent de plus en plus sa poitrine. Le Roi, alarmé, fit encore parler à son fils par son premier médecin, qui, se rappelant les ordres de M. le Dauphin, fit semblant de s'adresser à un personnage de la tapisserie, et se mit à lui prédire tout ce qui arrivoit d'un mal de poitrine négligé ; le Dauphin lui dit : « Je vous ai défendu de me parler de ma santé. – C'est à Alexandre que je parle, dit Senac ». Le Dauphin rit de ce détour inspiré par l'attachement, et Senac finit, en disant qu'il ne seroit plus temps dans deux mois, qu'Alexandre mourroit. La cour alla à Fontainebleau au mois d'octobre 1765 , et la maladie avoit fait de si grands progrès, qu'il n'y eut bientôt plus d'espoir. Le Dauphin alors voyant la mort s'approcher, se soumit à tous les remèdes qu'on lui proposoit ; mais il étoit trop tard, et, le 20 décembre, il mourut comme tous ceux qui ont le même genre de maladie et par les mêmes gradations. Enfin l'ouverture de son corps prouva incontestablement qu'il étoit mort d'un ulcère au poulmon.

La calomnie, qui attribuoit au duc de Choiseul la mort du Dauphin, a été fort répandue ; on prétend même que cette fâcheuse idée fut la cause de l'éloignement de Louis xvi pour ce ministre, tandis que cet éloignement n'avoit d'autre principe qu'une discussion dans laquelle il avoit manqué de respect au Dauphin. Louis xvi dit un jour, en parlant de M. de Choiseul : « Je dois à la mémoire de mon père de ne jamais approcher de ma personne un homme qui lui avoit manqué, et qui s'étoit déclaré insolemment l'ennemi du fils de son souverain ».

STANISLAS-AUGUSTE,

ROI DE POLOGNE.

ON répète sans cesse que le feu roi de Pologne étoit un homme aimable, mais qu'il n'avoit pas les qualités d'un roi ; et sa nation, aigrie par le malheur, lui attribue sa destruction. Il sembleroit, à entendre plusieurs personnes, que ce prince malheureux n'étoit fait que pour briller dans un souper de Paris. Le philosophe, loin de souscrire à ce jugement, considéra, après un mûr examen, Stanislas-Auguste comme un des hommes les plus rares sur tous les trônes de l'univers. En effet, supposons ce prince né en France, héritier de cette couronne après Louis xiv, et lui succédant : quel enthousiasme n'eût-il pas excité ! Son éloquence auroit fait naître l'admiration, comparée à quelques phrases courtes et nobles de Louis XIV. Il auroit parlé la langue des savants en s'entretenant avec eux, tandis que Louis ne leur parloit qu'en protecteur, qui n'a pas la plus légère teinture des arts et des sciences. Avec une bienfaisance supérieure à celle de ce roi, il auroit eu sa magnificence, et n'auroit eu qu'à jouir des grandes dépenses de Louis en bâtiments. Il n'auroit point accablé le peuple d'impôts pour en construire. La paix établie dans l'Europe, fatiguée, après douze années de guerre et un long épuisement de ses peuples, auroit laissé à ce prince le temps de réparer les maux de la France, Les moyens d'y subvenir lui auroient été présentés par une foule de gens éclairés, et son discernement lui auroit fait choisir les meilleurs. Les savants, les artistes encouragés, auroient pris un nouvel essor ; l'enchantement des courtisans, flattés d'être admis dans l'intimité d'un roi qui connoissoit le prix de l'amitié et les charmes de la société, n'auroit point eu de bornes. Les étrangers, accueillis avec bonté et flattés d'entendre parler leur langue, auroient publié au loin ses louanges. Des opérations utiles, mûries déjà par le temps et adoptées par le roi, des abus proscrits depuis long-temps par l'opinion et déracinés, auroient signalé le règne de Stanislas. Doué d'un discernement juste, il

auroit fait un heureux choix de ministres, et leurs talents, confondus avec les siens, auroient étendu et assuré sa gloire. La prépondérance d'une aussi puissante nation que la France, après dix ans de paix, auroit rendu Stanislas l'arbitre de l'Europe. On l'auroit comparé à ses prédécesseurs, et Henri IV excepté, il auroit obtenu sur eux la préférence. Sa figure majestueuse, ses connoissances, son éloquence en plusieurs langues, sa bienfaisance, son amour éclairé pour les arts, lui donnoient réellement la supériorité. Louis xiv avoit plus d'âme que de génie, plus de jugement que d'esprit ; et ce prince a dû infiniment à des circonstances qui ne se rencontreront peut-être plus dans vingt siècles. Il est venu au moment où l'esprit humain, après avoir approfondi et admiré les anciens sans rien produire, fort de ses connoissances acquises, avoit pris son élan, et où, le règne des érudits passé, c'étoit au génie à se montrer. Tout a été favorable à Louis : les richesses de son royaume en numéraire étoient immenses, ce qu'on ignore en général. Les beaux esprits, les belles femmes, les grands généraux se trou vèrent, en quelque sorte, rassemblés par la destinée pour former son cortège. Stanislas, éloquent, spirituel, généreux, loin d'avoir aucun de ces avantages, régnoit sur une nation brave, à la vérité, mais turbulente et fière, d'une indépendance funeste, sans généraux et sans troupes disciplinées, au moment où des voisins puissants l'entouroient de trois grandes armées renommées par leur discipline, par le choix et la beauté des hommes qui les composoient, et par l'habitude d'une tactique supérieure à celle des anciens temps. Une position si désavantageuse a fait naître l'ambition de ses puissants voisins ; et sans moyens de défense, trompé dans ceux qu'on lui avoit promis, il a succombé. Pour comble de malheur, la France, indolente, abandonna cet ancien allié, et dès lors son royaume devoit être la proie de l'ambition.

Titus a tenu deux ans les rênes de l'Empire Romain, et il a laissé un souvenir consolateur pour l'humanité : la sensibilité de son âme fait toute sa grandeur. Stanislas a le même droit à l'amour des humains. Les hommes et les choses se refusoient à ce qu'il jouât un grand rôle. Il a manqué, dit-on, de caractère : je ne sais si, dans l'intérieur de son palais, il a cédé à des sollicitations importunes ; mais sur le trône il a eu des principes constants,

et il ne s'en est écarté que forcé par les plus impérieuses circonstances. Catherine n'a jamais pardonné à Stanislas d'avoir refusé de commander son armée contre les Turcs ; et c'est un trait de caractère que d'avoir bravé l'injuste colère d'une souveraine toute puissante. Stanislas objectoit, avec raison, que la nation polonoise n'étant point en guerre avec les Turcs, son roi ne pouvoit prendre les armes contre eux. Repnin, Stakelberg, ambassadeurs de Catherine, s'associèrent à la souveraineté de la Pologne, dictèrent impérieusement les volontés de la czarine à un monarque sans troupes et sans moyens. Que pouvoit Stanislas ? – Mourir en roi, dira-t-on, et non pas louvoyer au milieu des orages. Mais il faut avoir une armée quelconque, et que cette armée ait quelque proportion avec celle de l'ennemi. Quelles troupes Stanislas pouvoit-il opposer à deux cent mille Russes ? Il n'y a d'autre gloire pour un souverain que celle des armes ; et dans un autre siècle, dans ce siècle même, si la France ne l'eût pas abandonné, il auroit pu avoir un règne paisible, qui lui auroit permis de développer et ses vertus et ses talents ; d'améliorer, sans de brusques innovations, le sort de ses sujets, et de répandre parmi eux les lumières des autres pays. Sobieski même, dans les circonstances où s'est trouvé Stanislas, n'auroit pu sauver son pays, à moins qu'on ne suppose qu'il eût eu des troupes réglées, exercées et disciplinées comme celles de ses puissants voisins, et qu'il eût pu se procurer les moyens de les solder.

GUSTAVE III,

ROI DE SUÈDE.

LA physionomie de Gustave étoit noble et spirituelle, agréable même, quoiqu'il y eût quelque chose de défectueux dans un côté de son visage. Le port de sa tête avoit de la noblesse, ses yeux étoient vifs, son geste et sa parole s'animoient facilement. Son esprit étoit prompt et pénétrant, son cœur généreux et sensible, sa valeur, du nombre et du genre de celles qu'on cite. Son caractère étoit ardent, et s'irritoit promptement par les difficultés. L'amour de la gloire étoit son sentiment dominant, et le souvenir de Vasa, de Gustave, de Charles XII enflammoit son imagination du désir passionné d'être mis un jour au même rang qu'eux dans l'histoire. Gustave possédoit plusieurs langues, et s'exprimoit avec éloquence dans la sienne et dans la langue françoise. Versé dans la littérature de cette nation, il n'avoit point négligé celle de son pays ; ambitionnant tous les succès, ceux de la guerre et de la politique, flatté de plaire par les agréments, il ne dédaignoit pas ceux de la société. A son début sur le trône, il s'étoit signalé par une entreprise qui exigeoit la plus grande sagesse dans la combinaison du plan ; beaucoup d'habileté dans le choix des circonstances, des moyens et des instruments ; de la résolution dans l'âme ; du courage et de la prudence. Quelques années après, ses canons avoient fait trembler les vitres du château de la superbe Catherine, et il avoit humilié son amour-propre, en menaçant sa capitale, qu'elle fut au moment de quitter. Un officier qui étoit auprès de lui, à la fameuse bataille navale de Svenksund, m'a rapporté un trait qui prouve combien Gustave étoit maître de sa tête aux approches du danger. Côté par la flotte russe, plus forte que la sienne, il se voyoit dans l'impossibilité d'éviter le combat, et comme, malgré sa bravoure, il ne pouvoit se faire illusion sur l'infériorité de ses forces, l'issue au moins douteuse de l'affaire ne laissoit pas que de l'inquiéter. Dans cette situation critique, il ordonne

aux officiers qui étoient auprès de lui sur le gaillard de son vaisseau, de le laisser seul, absolument seul, et de se retirer dans la chambre du conseil, jusqu'au moment où il jugeroit à propos de les rappeler. Ils obéirent, et attendirent pendant très-long-temps, avec une impatience et une anxiété des plus vives, l'ordre du roi. La permission de reparoître étant enfin venue, ils trouvèrent Gustave se promenant les bras croisés, et dans un maintien qui annonçoit la plus profonde méditation. Il les regarde en souriant, et les défie de deviner de quoi il s'étoit occupé pendant leur absence : nul, en effet, n'y put parvenir. « Je m'occupois, dit le roi, à composer le discours que j'adresserai au prince de Nassau lorsqu'il m'aura forcé à me rendre ». Il en fut tout autrement : la flotte russe attaqua les Suédois ; mais Gustave se possédant aussi bien pendant l'action qu'auparavant, remporta une des plus mémorables victoires navales du dernier siècle. Sans l'horrible attentat qui termina ses jours, il est à croire que sa présence active à la tête des armées liguées contre la France, auroit donné plus d'énergie à leurs efforts, plus d'ensemble à leurs opérations, et surtout à leurs projets un but plus noble et plus désintéressé. Parmi les souverains, nul n'avoit été plus sincèrement affecté que lui des outrages faits à Louis xvi et à la royauté. Il le connoissoit personnellement, et avoit été bien accueilli en France du temps de Louis XV. C'étoit en comptant sur l'appui et l'amitié du roi de France, patrimoine, en quelque sorte, des rois de Suède, depuis des siècles, qu'il avoit combiné avec l'ambassadeur de cette puissance le plan qui du fauteuil d'un doge, si je puis m'exprimer ainsi, l'avoit fait remonter sur un trône. Il avoit été traité avec des distinctions personnelles et amicales par Louis xvi et sa compagne. Indigné comme roi, affecté comme ami, la délivrance de ces deux illustres prisonniers auroit été le seul motif de la part qu'il eût prise à la coalition, et il n'auroit approuvé ni l'esprit, ni les expressions du manifeste publié sous le nom du duc de Brunswick.

MARIE-ANTOINETTE,

REINE DE FRANCE.

MARIE-ANTOINETTE d'Autriche avoit plus d'éclat que de beauté ; chacun de ses traits, pris séparément, n'avoit rien de remarquable ; mais leur ensemble avoit le plus grand agrément. Ce mot si prodigué de *charmes* étoit, pour peindre les grâces de cet ensemble, le mot propre. Aucune femme ne portoit mieux sa tête, qui étoit attachée de manière à ce que chacun de ses mouvements eût de la grâce et de la noblesse. Sa démarche étoit noble et légère, et rappeloit cette expression de Virgile : *Incessupatuit dea*. Ce qu'il y avoit de plus rare dans sa personne, étoit l'union de la grâce et de la dignité la plus imposante. Son esprit n'avoit rien de brillant, et elle n'annonçoit à cet égard aucune prétention ; mais il y avoit dans elle quelque chose qui tenoit de l'inspiration, et qui lui faisoit trouver au moment ce qu'il y avoit de plus convenable aux circonstances, ainsi que les expressions les plus justes. C'étoit plutôt de l'âme que de l'esprit que partoient alors ses discours et ses réponses.

Entièrement livrée à elle-même à vingt ans, étrangère, belle, aimable, toute puissante sur le cœur et l'esprit d'un roi aussi jeune qu'elle, environnée de séductions, elle fit des imprudences, applaudies alors, transformées dans la suite en crimes. Objet de l'enthousiasme public, elle n'étoit point avertie de ses fautes, et de la légèreté de sa conduite.

Elle avoit de la répugnance à se mêler des affaires, et n'influa que sur le renvoi, désiré par le public, du prince de Montbarey, et la nomination du maréchal de Ségur. Elle dit un jour à un homme qui vivoit dans sa société : « M. de Maurepas est bien insouciant ; M. de Vergennes bien médiocre ; mais la crainte de me tromper sur des gens qui servent peut-être bien mieux le roi que je ne pense, m'empêchera toujours de lui parler contre ses ministres ».

La reine, dans son intérieur, montrait un caractère de bonté rare parmi les particuliers. Un trait dont fut témoin un homme de sa société, en donnera la preuve, et ce sont des traits pareils, c'est Turenne disant : *Quand ce seroit George, il ne faudroit pas frapper si fort*, qui décèlent véritablement le caractère. La reine étant un peu malade, demanda à ses femmes quelque ouvrage pour l'amuser ; elles ne le trouvèrent pas, et elle dit : « Mon Dieu, qu'il est terrible de ne pas savoir où l'on met les choses » ! Quelqu'un lui dit en plaisantant, qu'elle avoit des excès d'emportement terribles, et qu'elle venoit de dire des choses bien dures. Elle le crut si bien, qu'elle sonna ses femmes sans avoir besoin d'elles, et lorsqu'elles arrivèrent elle dit : *Voyez comme les voilà toutes à la fois, et si vite ; je ne me souviens plus pourquoi ; comme je suis heureuse d'être si bien servie !*

Attentive à ne pas nuire, elle avoit soin d'empêcher que de légers mécontentements qu'elle avoit de quelques personnes, ne fissent sur le roi un effet désavantageux pour elles. Un jour elle dit au roi, qui, remarquant qu'elle ne traitoit pas aussi bien qu'à l'ordinaire le chevalier de Luxembourg, en voulut savoir la raison, et le traita mal aussi : *N'en faites rien ; il est exact, grand seigneur, et fort attaché à votre personne. Ce n'est que moi qui ai lieu de m'en plaindre : commérage de femme, et puis c'est tout.*

Les besoins de son cœur lui firent rechercher l'amitié d'une femme dont la figure agréable sembloit respirer l'ingénuité et la candeur. La reine fut séduite par l'attrait d'une société intime, où régna, pendant un temps, la confiance et la liberté. Là, disoit-elle, *je suis moi*, en comparant la vie qu'elle y menoit à la gêne de la représentation. La haine qu'on porte aux favoris, rejaillit bientôt sur la souveraine, et elle ne fit que s'augmenter à l'aspect du luxe du mari de la favorite. L'orage de la plus terrible révolution commença à gronder, et la reine s'éleva à mesure que les circonstances devinrent plus imposantes et plus critiques. Elle se trouva toujours en proportion avec elles par son courage et son dévouement au roi. Enfin, on ne trouve rien que de noble, de généreux, d'élevé dans sa vie, dès que sa vie devint le domaine de l'histoire.

L'infortunée Marie-Antoinette m'a souvent rappelé un passage que l'on trouve dans les *Mémoires de d'Estrées*, auteur impartial : « Quand je fais réflexion, dit-il, aux circonstances de la mort du maréchal d'Ancre, je ne la puis attribuer qu'à la mauvaise destinée. Comme il étoit naturellement bienfaisant, il avoit désobligé peu de personnes. Il falloit que ce fût son étoile ou la nature des affaires qui eussent fait soulever tant de monde contre lui ». Les mots *fatalité*, *étoile*, *destinée*, se présentent en effet à l'esprit pour expliquer la haine acharnée, les calomnies adoptées par une multitude de personnes contre une femme de l'extérieur le plus noble et le plus séduisant ; qui a obligé une infinité de personnes, qui a montré le plus grand courage dans les plus grands dangers, le plus profond dévouement à son époux, l'attachement de la mère la plus tendre à ses enfants. Qu'on lise, dans les *Mémoires de la Fayette*, ce qu'elle rapporte des aventures d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans : que de coquetteries, d'étourderies, de moqueries de son époux, de lettres de galanterie à lui reprocher ! et cependant elle a été chérie de tout ce qui l'entouroit, et a laissé de sa personne le plus agréable et le plus touchant souvenir.

CARACTÈRES⁴.

IL est souvent difficile de faire un portrait ressemblant, parce que diverses qualités se combattent, et que le principe des acteurs échappe. Enfin, dans une société où règnent des convenances impérieuses, où le ridicule exerce sa tyrannie, tous les êtres perdent de leur substance à force d'être polis ; les sentiments sont un jargon, et tout est réduit en formules. Mais lorsqu'une personne indépendante par son caractère s'affranchit des lisières de la société, expose au grand jour ses sentiments ; lorsqu'elle ose braver le ridicule enfant de la médiocrité, tyran du génie ; lorsqu'elle écrit ce qu'elle pense et sent, son âme, son esprit, son caractère, semblent être une pendule à jour, dont on suit de l'œil toutes les oscillations. Telle est Hortense. L'ivresse des talents s'est emparée d'elle, et elle s'est fait une habitude de l'enthousiasme. En vivant au milieu de gens transportés, son âme sensible, ardente s'est éveillée au même instant. Entraînée par des impulsions vives, tourmentée par les besoins de l'âme et de l'esprit, séduite par les hommages qu'on se plaît à rendre aux femmes, enivrée par la louange, déterminée enfin par la franchise de son âme, elle a prétendu à tous les succès, s'est livrée à tous les sentiments. La dissipation du monde, l'étude, les réflexions, l'amour, les intérêts publics, la musique, la danse, les spectacles, tout ce qui offroit un succès à Hortense, une émotion, un plaisir, avoit des droits sur elle. Son amour-propre, et le sentiment de ses forces, lui ont donné un besoin pressant d'occuper les autres, et le désir de produire des effets la domine sans cesse. Hortense a écrit, et la pensée brille dans sa composition ; mais sa pensée n'est pas toujours claire. Si elle écrivoit ce qu'elle sent, ses écrits seroient remplis de chaleur et de vérité ; mais elle a voulu décomposer, analyser les sentiments des autres, et sentir et dissenter

sont incompatibles. Ses ouvrages ont des défauts, mais ces défauts mêmes font voir la force et l'élan de son esprit. Ce qui le distingue, c'est la vivacité qui le fait atteindre promptement au but, c'est l'étendue qui lui fait embrasser une foule de rapports. Une envie de plaire extrême est le contrepoids de la sensibilité, et elle n'aimera profondément que lorsque les objets extérieurs feront moins d'impression sur elle. Hortense a de la bonté, et sa supériorité empêche de connoître l'envie. Elle a la naïveté du génie : elle doit plutôt surprendre que plaire. Ses manières ont un fracas qui étourdit ; sa conversation semble un assaut, un combat à outrance ; c'est plutôt une femme rare qu'une femme aimable ; mais celui qui seroit aimé d'elle ; celui qui fixeroit sur lui ses goûts réunis, trouveroit dans Hortense une femme unique, un trésor de pensées et de sentiments. Elle animeroit une solitude, remplaceroit le monde ; elle seroit à elle seule un monde entier.

IL règne dans la physionomie de Ménippe l'expression que présente celle d'un poète dans l'exaltation de sa verve, ou celle d'un peintre dans la chaleur de la composition. Il a l'air noble ; son abord est distrait ou affectueux ; il embrasse tendrement un homme, et il seroit quelquefois embarrassé de dire son nom. Il passe à côté d'un de ses amis et il ne le voit pas. Il écrit des lettres où il y a de la grâce et de l'esprit ; mais il ne répond jamais qu'à ses propres idées. Ménippe a parcouru tous les empires de l'Europe ; il en connoît tous les souverains, et on se souvient, avec plaisir dans leurs cours, des moments qu'il y a passés. Il est né avec une grande fortune ; mais il y a en lui cinq ou six petits principes de ruine qui finiroient par appauvrir Crésus même : de la générosité, des passions, des fantaisies et de la paresse. Sa tête ressemble à ces jardins créés par les Chinois, où l'on voit un assemblage de tout ce qui se trouve dans la nature, et de tout ce que l'art a inventé : des grottes, des ruines, des torrents, des prairies, des montagnes, des temples. Les gens d'esprit disent que Ménippe a du génie ; ses amis, qu'il est un excellent homme ; les femmes, qu'il est aimable ; les courtisans, qu'il est une dupe ; les plus grands généraux, qu'il a des talents marqués pour la guerre ; les gens de lettres, qu'il les aurait égalés s'il avoit

voulu régler sa brillante imagination. Enfin, pour achever son éloge, les sots disent qu'il est systématique, et même un peu fou.

LA jeunesse d'Arsène n'a point été troublée par les passions. C'est dans le temps des erreurs et de la dissipation qu'elle a cultivé son esprit et exercé son courage par les privations, et sa patience par les contrariétés.

L'amour n'a jamais seulement effleuré son âme ; l'amitié suffit à sa sensibilité. Les plaisirs des sens, sont pour elle, comme ces récits des coutumes bizarres de peuples peu connus.

Elle parle avec liberté des choses qui effaroucheroient une âme moins pure. Les expressions voilées, les réticences appartiennent à celles qui craignent de révéler leur intérieur.

Dégagée par sa situation, de tout soin pour sa fortune, pour la grandeur d'une maison, pour l'avancement des siens, Arsène jouit d'une entière liberté. Elle est toute entière à Dieu, à ses amis, à la méditation qui exerce et satisfait son esprit ; elle a de la piété sans pratiques superstitieuses. Etrangère à l'esprit de parti, la dévotion n'est point pour elle une agitation, une envie de dominer. Elle est tolérante, et par ses lumières et par la modération de son caractère. La religion semble être en elle, une pure conviction de l'esprit qui n'échauffe point son imagination et ne donne point à son cœur des sentiments extrêmes.

Son caractère est constant, déterminé, austère comme celui d'un Spartiate. L'imagination embellit sa pensée, lui fournit des tours heureux et des expressions piquantes, et la raison tient seule le timon de sa conduite.

Le seul besoin d'Arsène est la réflexion, et la conversation des gens d'esprit ; mais ce penchant ne l'empêche pas de s'accommoder des gens sensés, qui ont de la vertu et des mœurs. Les personnes distinguées par leur esprit, dans le monde, les gens de lettres, les orateurs chrétiens forment sa société ; personne n'y domine, et l'esprit de parti y est inconnu.

Les nouveaux systèmes, les engagements publics, ne fixent son attention que par le ridicule qu'ils lui présentent. Son goût en littérature, en ouvrages d'agrément, est juste ; son jugement sur les ouvrages sérieux est solide ; son esprit a de l'étendue et de la sagacité ; il voit promptement et loin. Si l'on

croyoit à la métempsychose, on penseroit que l'esprit de Montaigne est venu animer Arsène.

IL est un appartement situé loin du monde et du bruit, qui n'a ni cour, ni portier. On n'y voit pas une multitude d'esclaves curieux et désœuvrés : un seul répond, un seul annonce ; la propreté d'une cellule et l'élégance d'une petite maison, règnent dans cet appartement. Il peut être l'asile d'un sage et le temple de l'Amour. Une femme l'habite et anime cette solitude. Dix cabriolets sont à la porte, environnés de jockeys ; vingt cochers grelottent de froid, et jurent en entendant sonner les heures. Quelle foule je vois dans de petites pièces qui semblent destinées aux plaisirs du tête-à-tête, aux douceurs de l'intimité ! J'ai peine à arriver jusqu'à la cheminée, fermée d'une triple haie de jeunes gens qui interdisent le feu à une troupe de femmes assises en cercle. Enfin, je découvre la maîtresse de la maison, fraîche comme une jeune laitière, blanche comme son lait. Ses yeux étincèlent d'un feu doux et brillant. Elle cause, elle rit, elle salue. Elle serre la main à une femme, lui dit deux mots à l'oreille, répond à une agacerie, donne un ordre à son laquais, se lève, s'assied, disserte, chante un couplet, contrefait avec une malice que la grâce excuse ; et tout cela dans un quart d'heure, et tout cela pendant six heures. Mais où souperont tant de personnes ? Je vois du thé et des petites tartines de beurre. Ce n'est pas tout, sans doute : je ne me suis pas trompé ; on annonce pompeusement qu'on a servi, et je vois une table de six couverts pour trente personnes. Thélaïre fait oublier le souper par ses agréments, plaisante elle-même avec grâce de son insuffisance ; et l'on retrouve en elle madame de Maintenon, à qui son laquais disoit : *Encore une histoire, madame, car le rôti manque.*

J'ai peint une des soirées de Thélaïre ; mais qui pourroit peindre ses journées ? Quelle activité, quelle occupation dès le matin ! Vingt billets à lire et à répondre ; trente visites à recevoir ; les histoires de la veille à raconter ; le souper du jour à arranger : quelle tête il faut pour contenir tant de projets, de chansons, de confidences, de détails de société ! Quel art pour faire dire du mal des femmes en paroissant les défendre ! quel cœur pour tant de sentiments ! quelle attention pour ne blesser aucun amour-propre !

Mais aussi Thélaira sait écouter, ce qui est rare, et répond à la pensée des autres. Vous attendez son portrait ; j'ai peint sa vie, et son portrait est fini. Dirai-je que les yeux de Thémire sont brillants, vifs, touchants ou spirituels ? non ; je dirai que ce sont les yeux de Thémire. Ils ont un charme particulier qu'on ne peut définir ; ils réunissent toutes les expressions ; ils sont doux, ils sont animés ; et dans le moment où ils paroissent ne rendre aucun sentiment, on les admire comme un ouvrage parfait. Ils présentent l'idée de ces beaux jours de printemps dont la chaleur est douce et n'a rien de brûlant, qui répandent dans tous les êtres la vie et le bonheur, et disposent les cœurs à la tendresse. Il y a dans toute sa personne, dans sa voix, dans son geste, ses manières, son regard, un rapport et une extrême justesse de proportions, une harmonie semblable à celle de ces morceaux de musique dont les paroles sont tellement liées avec les sons, qu'on ne sait lequel des deux ouvrages a été fait pour l'autre.

L'esprit de Thémire n'a rien d'abord qui surprenne ; mais on sent bientôt que sa conversation attache et intéresse. On ne s'écrie pas qu'elle a beaucoup d'esprit ; mais on se demande pourquoi l'on vante celui des autres femmes. On se rend compte que celui de Thémire ne laisse rien à désirer ; c'est le style de Voltaire, qui fait moins d'effet d'abord que ces styles à prétention, et qui est le résultat d'une pensée juste avec une pureté soutenue. On en éprouve le charme sans être frappé vivement ; et il n'appartient qu'à un goût exercé d'en sentir tout le mérite.

L'ESPRIT de Lasthénie⁵ est si singulier qu'il est impossible de le définir. Il ne peut être comparé qu'à l'espace : il en a, pour ainsi dire, toutes les dimensions, la profondeur, l'étendue et le néant. Il prend toutes sortes de formes, et n'en conserve aucune. C'est une abondance d'idées toutes indépendantes l'une de l'autre, qui se détruisent et se régénèrent perpétuellement. Il ne lui manque aucun attribut de l'esprit, et l'on ne peut dire cependant qu'elle en possède aucun. Raison, jugement, habileté, etc., on aperçoit toutes ces qualités en elle ; mais c'est à la manière de la lanterne magique ; elles disparaissent à mesure qu'elles se produisent. Tout l'or du Pérou passe par ses mains, sans qu'elle en soit plus riche.

Dénuée de sentiment et de passion, son esprit n'est qu'une flamme sans chaleur, mais qui ne laisse pas que de répandre une grande lumière.

Tous les objets la frappent : aucuns ne l'attachent ni ne la fixent. Les impressions qu'elle reçoit sont passagères. L'extrême activité de son imagination fait qu'elle s'abandonne sans réserve et sans examen à tous ses premiers mouvements. Elle s'engagera dans une galanterie et s'en dégagera avec tant de précipitation, qu'elle pourra bien oublier jusqu'au nom et jusqu'à la figure de son amant. Si elle entre dans quelques projets, dans quelques intrigues où il soit nécessaire d'agir, l'ardeur, l'intelligence, l'habileté, rien ne lui manquera, et elle pourra contribuer au succès. Mais si les circonstances exigent de la patience, de l'inaction et de la prudence, elle abandonnera bientôt l'entreprise.

Jamais elle ne sera occupée ni intéressée que par les choses qui demandent une sorte d'effort. Les sciences les plus abstraites sont les seules pour lesquelles elle ait de l'attrait, non parce qu'elles éclairent son esprit, mais parce qu'elles l'exercent.

Ce n'est point à sa jeunesse qu'on doit attribuer ses défauts : ils ne sont pas l'effet de ses passions ; son âme est insensible ; ses sens sont rarement affectés. Rien, à ce qu'il semble, ne devrait s'opposer en elle à la réflexion ; mais c'est une opération de l'esprit trop lente ; il y entre du souvenir et de la prévoyance, et elle ne voit jamais que l'instant présent.

On conclura qu'il n'y a rien à dire de son caractère : il est et sera toujours suivant que son imagination en ordonnera.

Lasthénie est un être qui n'a rien de commun avec les autres êtres que la forme extérieure : elle a l'usage et l'apparence de tout, et elle n'a la propriété et la réalité de rien.

ANECDOTES, RÉFLEXIONS

SUR DIVERS SUJETS.

JE trouvai un jour Voltaire, la Vie de Charles XII à la main, et dictant à un secrétaire quelques corrections. Il avoit sur une table les feuilles éparses d'une tragédie, et sur une autre, des papiers relatifs à l'histoire du Czar. Un instant après que je fus entré, il quitta Charles XII, parcourut quelques vers de sa tragédie, en déclama plusieurs, et ensuite ouvrit un tiroir, où il chercha quelques papiers ; il en prit un que le temps avoit jauni, et dicta des vers que ce papier contenoit. S'apercevant de ma surprise, il me dit : « Vous écrirez peut-être un jour, et il faut avoir soin de ne rien perdre. Un passage, des vers qui sont déplacés dans un endroit vont à merveille dans un autre ; vous en voyez la preuve : il y a vingt ans que j'ai ôté d'une tragédie les vers que je viens de dicter ; j'ai eu le bonheur de me les rappeler, et ils feront un très-bon effet dans l'endroit où je les place ».

JE vais raconter un fait curieux sous plus d'un rapport, et qui fait voir à quel point la haine et l'envie portent la mauvaise foi. On trouve dans les *Annales* de Linguet, qui ont eu une grande vogue, l'article suivant :

« Une femme de condition, parvenue aux premiers rangs de la hiérarchie philosophique, est partie vers la fin de juillet pour la campagne, en philosophe éclairée, amie de la nature. C'étoit dans les vergers, dans les prairies qu'elle alloit chercher des plaisirs purs et simples. Dans une de ses promenades anglaises, elle rencontre, à l'ombre d'un saule, un vieillard qui mangeoit du pain.

« Cela intéresse. – Eh, bonjour, mon ami ; quel âge avez-vous ? – Quatre-vingts ans. – Quelles sont vos occupations ? – Je suis vigneron depuis mon bas âge. – Êtes-vous à votre aise ? – Celui qui m'a mis au monde m'a

accordé jusqu'ici le nécessaire, et j'ai confiante en lui. – C'est très-bien, mon ami ; vous mettez sans doute en pratique les leçons de votre curé ? –

Demon curé, madame ? je ne le connois pas, et ne veux pas le connoître. –

Hé, d'où vient l'éloignement que vous avez pour lui ? – C'est que, semblable à ses confrères, il ne cherche qu'à nous tromper et à nous séduire. – Comment pouvez-vous penser ainsi de votre pasteur ? est-ce qu'il ne vous donne pas bon exemple ? – Il est aussi pervers que tous ses confrères, et sa conduite prouve qu'il ne croit rien de ce qu'il débite à ses imbécilles paroissiens. – Vous me jetez dans le plus profond étonnement. Qui peut vous avoir inspiré cette façon de penser ? elle n'est guère naturelle à un homme de votre état. – Le bon sens, la raison, la réflexion. – Savez-vous lire ? – Oui, madame. – Et quels livres lisez-vous ? – Je n'ai qu'un livre, qu'on appelle Pope ; j'emploie tous mes moments de loisir à le lire et à le méditer. – Vous n'en avez pas d'autres ? – Non, madame, ni ne m'en soucie. – Vous ne croyez donc pas à l'Évangile ? – Sornettes que tout cela ! je ne crois qu'à la nature. – Êtes-vous marié ? – Je le suis, parce que mon tempérament ne me permettant pas de vivre sans femme, j'ai voulu, pour éviter tout scandale, me conformer aux usages reçus. – N'avez-vous jamais été à Paris ? – Jamais, madame. – Seriez-vous bien aise d'y venir avec moi ? rien ne vous manquera, et vous reviendrez quand il vous en prendra fantaisie. – Eh, qu'irais-je faire dans cette grande ville ? – Faire connoissance avec de grands hommes qui sont l'admiration de l'univers, et dont la façon de penser est conforme à la vôtre ; vous leur communiquerez vos idées ; ils vous feront part des leurs : vous serez aussi aise de les connoître qu'ils seront charmés de faire connoissance avec vous. Il est triste que vous n'ayez que le livre de Pope ; suivez-moi au château ; je vais vous donner, en attendant, Helvétius, et le Système de la nature ».

Soit que cette rencontre fût l'effet du hasard, et que la belle chercheuse n'eût fait que profiter de l'occasion ; soit qu'elle ait trouvé le vieillard destiné à devenir le restaurateur de la philosophie naturelle, comme le chevalier de Baudricourt trouva autrefois la Pucelle Lorraine, parce qu'on l'avoit apostée, la proposition fut bientôt agréée. Voilà la Dame avec le porphyre villageois dans le même carrosse, et l'on fouette vers Paris.

Arrivés là, Dieu sait comme les laquais courent chez toutes les Aspasiaes du siècle, car celui de Périclès n'en eut qu'une, et nous en avons des milliers ; autant que de Socrates. Les philosophes sont mandés. On s'assemble, on raisonne. Quoi, madame, un paysan ? – Oui, monsieur, un sauvage. – A quatre-vingts ans ? – Tout autant. – Eh ! mais, madame..... – Eh ! mais, monsieur.... Enfin il faut se rendre, et dans une congrégation tenue exprès, M. d'Alembert, tout bien considéré, s'écria : C'est le philosophe de la nature ! Tous les assistants répètent : C'est le philosophe de la nature ! Et voilà mon homme consacré par une inauguration solennelle. Observez qu'on lui avoit laissé le costume rustique, ce qui rendoit ses saillies plus remarquables et sembloit justifier son titre. Depuis ce moment, on le promène de table en table, de cotterie en cotterie ; il n'y a pas de maison distinguée où on ne lui dise : – Entrez, beau-père, et chauffez-vous ici. Les hommes le louent : les femmes le caressent ; il fait bonne chère partout. –

L'objet sur lequel il triomphe, dit-on, c'est, surtout, sur le ridicule du paradis. C'est à ce prix qu'on lui en fait un dans ce monde ; il est vrai qu'il faut qu'il l'achète. Chaque repas est précédé ou suivi d'une représentation. Tous les adeptes veulent jouir des tours d'agilité de cet animal curieux, et on ne le régale qu'après avoir vu ce qu'il sait faire, ou avec l'assurance de le voir. C'est une fatigue sans doute que d'avoir à répondre à tant de questions ; mais il prend la sienne en patience. Un philosophe sait mieux qu'un autre qu'il n'y a pas de plaisir sans peine.... On a imaginé de lui faire donner une pension par le gouvernement Ces messieurs sont en possession de se faire payer par le roi de tous les outrages qu'ils font à l'autorité comme à la religion ! Ah philosophes ! philosophes ! après de semblables scènes, vous sied-il de vous moquer des danses de Saint-Médard, des miracles de Saint-François-Xavier, et de déclamer contre les intrigues des confesseurs du roi ? »

Tel est le récit de Linguet, et voici l'exacte vérité :

J'étois, à l'époque dont parle Linguet, dans une terre à quinze lieues de Paris, et il y avoit chez moi une femme de condition qui n'avoit aucune relation avec les philosophes, et qui étoit bien plus occupée de son amusement que de l'Encyclopédie. Etant monté un jour à la chambre d'un

homme chargé de mes affaires, je trouvai assis près d'une table un paysan âgé d'environ soixante-dix ans, couvert d'une mauvaise veste et d'une culotte blanche déchirée. Surpris de lui voir à la main un livre qu'il paroissoit lire attentivement, je lui en demandai le titre ; il me dit que c'étoit La Rochefoucault. – Est-ce la première fois que vous lisez ce livre ? Non, me dit-il ; mais je ne l'aime pas : il est trop pomponné, trop arrangé, et il dit toujours la même chose. J'aime bien mieux La Bruyère. – Mon étonnement fut extrême en entendant un paysan s'exprimer ainsi. Je continuai à lui faire des questions sur les livres qu'il avoit lus, et il me parla avec admiration de Rousseau, dont il ne lui étoit tombé sous la main que des volumes dépareillés. Je lui demandai ce qu'il faisoit, et il m'apprit qu'il étoit vigneron. J'allai trouver la jeune dame dont j'ai parlé, qui étoit, avec ma femme, devant une table pour déjeuner. Je leur fis part de la rencontre extraordinaire que j'avois faite, et elles me prièrent de leur amener le père Jeannelle (c'est ainsi qu'il s'appeloit). J'allai aussitôt le trouver, et lui proposai, avec le plus de ménagement possible, d'accepter pour le moment quelques hardes qui avoient servi. Il y consentit sans joie, ni répugnance. On lui donna une culotte propre, une redingotte, des bas, une chemise, une cravatte ; et équipé ainsi, il parut dans le salon sans embarras, et salua la compagnie avec cette grâce qui appartient à la simplicité. Il déjeuna de bon appétit avec du jambon et du vin, répondit à toutes les questions d'une manière juste, claire, et souvent originale par le tour et l'expression. Quelques jours après, on lui demanda s'il seroit curieux de voir Paris, et il témoigna qu'il en seroit fort aise. Je le fis habiller d'une manière et d'une étoffe conforme à son état, et il partit par le coche. Arrivé à Paris, il logea dans un petit entresol de l'appartement que la dame, qui s'étoit trouvée à la campagne lorsque je fis connoissance avec lui, avoit au Luxembourg. Son plaisir étoit d'aller se promener dans le jardin, et là, souvent, il abordait des femmes dont dont figure le séduisoit. Il leur faisoit des compliments d'une manière simple, ingénue et spirituelle, et leur marquoit un goût vif pour le sexe et pour la beauté. On s'amusoit de ce vieillard intéressant, et lorsqu'il étoit rentré, il nous racontoit ce qu'il appeloit ses bonnes fortunes. Je le menai dîner à Chaville, chez madame la comtesse de Tessé. Il ne parut point

embarrassé, et répondit d'une manière satisfaisante, piquante même quelquefois, à toutes les questions qu'on lui fit. J'examinai sa contenance, lorsque s'étant mis à table, son chapeau sur la tête, il fut dans le cas de demander à boire ou une assiette à des domestiques superbement vêtus. Il n'en fut point ébloui, et ne témoigna d'abord ni embarras, ni hardiesse ; mais comme on s'empressoit de le servir, il n'eut qu'à répondre avec simplicité aux avances qu'on lui faisoit. On parla, pendant le dîner, de Louis xiv, et comme on lui detnandoit ce qu'il pensoit de ce roi, il répondit : Ce n'est qu'un trouble monde ; le roi par excellence, c'est Louis XII. On le félicita de son jugement, et on lui demanda si les gens d'un certain état, dans son pays, ne s'étoient point empressés de voir un homme d'un discernement aussi sûr. Il répondit qu'il avoit été admis quelquefois chez le receveur des tailles, le bailli, le subdélégué ; mais qu'il s'étoit brouillé avec ce dernier sans qu'il y eût de sa faute ; et il raconta ainsi la querelle qu'il avoit eue : On parloit, un jour que j'avois l'honneur de dîner chez le subdélégué, des empereurs romains ; je dis, à propos de quelque cruauté : ce scélérat de Tibère. Vous êtes bien insolent, me dit le subdélégué, de parler ainsi d'un empereur ! J'eus beau m'excuser ; il continua à m'injurier, et il fut aisé de m'apercevoir que se croyant, de proche en proche, un représentant du souverain, il lui paroissoit que son honneur étoit intéressé à faire cause commune avec tous les potentats. Cette colère du subdélégué parut aussi plaisante qu'ingénieusement racontée, et la réputation du père Jeannelle lui valut quelques visites et des dîners. Il fut invité chez M. Marmontel avec plusieurs académiciens, qui furent enchantés de sa bonhomie, de sa gaîté et de son esprit. Sa santé commença bientôt à s'altérer par le changement de régime. Je crus devoir l'engager à retourner dans ses foyers. Il s'y prêta facile ment, et se disposa à partir sans avoir fait aucune demande. Je fis mettre dans le coche cinquante bouteilles de vin de Bourgogne, qui étoit celui pour lequel il avoit le plus de goût, et lui promis de lui en envoyer cent tous les ans. Étant ensuite entré dans le détail de sa situation, il me parut qu'il bornoit son ambition à une médiocre aisance, à laquelle devoit suffire une rente de cinquante écus. Je lui assurai cette somme, dont je lui payai une année d'avance, et il partit, avec une vingtaine

de volumes dont lui avoient fait présent quelques académiciens, son vin et sa rente. Il m'écrivoit trois ou quatre fois 1 année, et ses lettres contenoient l'expression de la plus sincère reconnoissance. Voilà le récit fidèle de la rencontre de ce vieillard, et de ses suites. Il peut être intéressant à cause de la singularité du personnage.

RIEN n'est plus rare que de juger avec impartialité les hommes d'un rang élevé, et il faut être familiarisé de bonne heure avec la grandeur et la puissance, pour n'en être pas ébloui. Un homme de lettres, estimable d'ailleurs, qui a vécu dans le monde, mais uniquement en homme de lettres, n'a pu résister à l'enthousiasme que lui a inspiré l'élévation d'un homme qui avoit été long-temps son égal, par la conformité de fortune et d'occupation. Duclos est d'une partialité outrée pour le cardinal de Bernis. Il va jusqu'à dire, en parlant de ce ministre, d'une ancienne noblesse, mais sans éclat et sans illustration : « Le comte de Bernis est un homme de qualité, d'ancienne race, aussi bonne et non moins *illustrée* que celle des Choiseul » Le nom de Bernis est obscur, comparé à celui d'une des plus illustres maisons de l'Europe, dont plusieurs membres ont occupé les premières charges de l'État et de la couronne. Je cite ce trait bien singulier de la part d'un homme qui n'étoit pas sans connoissances historiques, pour prouver l'éblouissement des hommes qui n'ont pas, de bonne heure, été familiarisés avec ceux que la fortune ou la naissance place au-dessus d'eux.

Jean-Jacques, qui affiche le mépris des grands, n'est pas exempt de cette foiblesse, et on le surprend quelque fois, s'enivrant de leur commerce. Quelles louanges ne prodigue-t-il pas au maréchal de M. L***, l'un des plus serviles courtisans, et au-dessous du médiocre, par l'esprit ! Un passage des *Confessions*, est remarquable, et inspire la plus méprisante pitié au lecteur : un M. Coindet, qui cherchoit à profiter de sa liaison avec Rousseau, pour s'introduire chez le maréchal, avoit dîné chez ce seigneur à la campagne, et se disposoit à s'en retourner à pied à Paris. Le maréchal dit à sa société, au moment de la promenade, prenons le chemin de Paris ; nous reconduirons M. Coindet. Rousseau dit : « J'avois le cœur si ému, que je ne

pus prononcer un mot. Je suivais, par derrière, pleurant comme un enfant, et mourant d'envie de baiser les pas de ce bon maréchal ». Eh, Jean-Jacques, de quoi donc pleures-tu ? Pourquoi baiser les pas d'un homme qui a choisi de se promener à droite plutôt qu'à gauche ? Mais l'éclat de la grandeur t'enivre ; tu as laissé un moment tomber ton masque ! C'est ainsi que les faiseurs de mémoires, suivant leur position, jugent mal les hommes. Sont-ils à la cour ? les plus petits détails de l'intérieur des princes les remplissent d'admiration. Sont-ils, par leur état, loin des grands ? ils se plaisent à invectiver la puissance et la richesse, et semblables aux impies dont les déclamations sont, au fond, des preuves de croyance, leurs satires sont des marques de l'empire de la grandeur sur leurs faibles esprits.,

QUAND Jean-Jacques a plaidé si éloquemment contre les sciences, on a pensé qu'il avoit soutenu un paradoxe, et l'on n'a attribué qu'à l'infériorité du talent de ses adversaires, la faiblesse de leur défense. Mais la thèse de Rousseau se réduisoit à des points de vérité incontestables.

La science, en elle-même, n'est point un mal, et les savants ne sont pas des hommes corrompus. Mais la science et les savants n'existent que dans les siècles où l'esprit ayant parcouru tous les degrés de la civilisation, devient plus difficile en jouissances, où de grandes richesses inégalement distribuées, font qu'il y a dans un état des hommes qui peuvent tout, et d'autres qui ont besoin de tout. Dans de telles circonstances, l'esprit des riches est sans cesse aiguë pour jouir, et celui des pauvres, pour satisfaire les fantaisies du riche. L'industrie est dans tout et par tout, abusivement excitée ; c'est à cette époque d'efforts d'esprit, qu'on découvre de nouveaux astres dans les cieux, que l'on compose des tragédies, que l'on combat l'existence de Dieu, qu'il n'y a pas de femmes à l'abri de la séduction. Le poète cherche à plaire par de licencieux ouvrages qui troublent l'âme et enflamment les sens ; le peintre, par des tableaux voluptueux qui matérialisent les idées du poète ; l'artisan des modes, par des parures voluptueuses qui attirent les désirs, cachent les imperfections de la beauté et voilent légèrement ses formes en les indiquant. Il y a des flatteurs qui

environnent tous les États, depuis le trône jusqu'au toit du plus humble habitant. Partout se trouvent des hommes empressés à servir les passions des autres, pour un prix proportionné à leurs facultés. Si l'abus du savoir en est inséparable, le savoir, dès lors, devient dangereux. Le premier qui a battu monnaie, a rendu un service apparent, et a introduit, en effet, dans un pays, tous les moyens de corruption. Il en est de même de l'imprimerie.

LA géométrie seule démontre jusqu'à l'évidence ; mais toutes les autres sciences laissent l'esprit humain dans l'incertitude, et la subtilité rend problématiques les questions les plus simples. Peut-être l'esprit n'a-t-il jamais fait de plus grands efforts, déployé tant de souplesse et de sagacité, que lorsqu'il étoit dirigé vers les matières théologiques : le sang a coulé pour des systèmes religieux. dans toute l'Europe. Il eût été plus sage à un gouvernement éclairé d'interdire l'examen de ces questions à tous les partis. Il est dans tous les pays une multitude immense à la quelle un travail constant de corps est nécessaire pour écarter le besoin, et cette occupation chasse aussi loin d'elle, l'ennui, ce cruel ennemi de l'homme policé. L'esprit des hommes que renferme cette classe nombreuse, est aussi curieux, et circonscrit dans les combinaisons de l'art qui les occupe ; tandis que celui de l'homme au-dessus du besoin est agité par l'inquiétude de connoître. L'imagination et l'amour-propre, deviennent les sources de nouveaux besoins, de peines et de plaisirs inconnus pour la classe générale des hommes dont la subsistance est assurée sans travail. Les sciences et les arts leur fournissent de douces occupations, et la pensée semble dominer le physique. Ils ont des passions, en quelque sorte artificielles ; ils ont une langue à part, qui exprime une foule d'idées et de sentiments, et leurs nuances diverses. On peut dire que, dans toutes les nations éclairées, il y a deux genres d'hommes, dont les uns bornés à quelques sensations, semblent être de plusieurs siècles reculés des autres. L'esprit ne peut rien ajouter à leurs plaisirs, et le sentiment seul pourroit leur faire éprouver des émotions qui les rapprocheroient de l'homme éclairé. Ils entendraient, sans plaisir, une comédie ingénieuse, mais ils seroient émus à la représentation d'une

tragédie. Cette aptitude à sentir qui devance chez les hommes le raisonnement et la combinaison des idées abstraites, donne au sauvage et à l'homme du peuple un penchant à la superstition, dont n'est pas exempte la classe la plus éclairée lorsqu'elle est vivement affectée. Un besoin vague de connoître porte à chercher des causes ; et dès qu'elles échappent à nos efforts, on attribue les événements à des causes surnaturelles. L'ignorance et la sensibilité semblent être les principes de la superstition. Si telle est la condition de la majeure partie des hommes, qu'elle n'a ni le temps d'exercer sa pensée, ni le besoin de l'occuper, et que le sentiment domine plus que l'esprit, il est évident que le Gouvernement doit, par un intérêt bien entendu et une prudence vraiment paternelle, détourner l'esprit public du penchant aux idées subtiles, et à la controverse métaphysique ou religieuse.

On a mis autrefois en question, s'il faut tromper le peuple, et à quel point il faut le tromper. Ce n'étoit point là ce qu'il falloit discuter, mais seulement à quel point il faut arrêter la curiosité humaine.

Quoi de plus méprisable que l'aveu que fait Cicéron à Dolabella son gendre ? « Je ne dirois que la vérité, lui écrit-il (XIV^e lettre familière), si je répondois que tout ce que vous faites, vous le faites de vous-même, et que vous n'avez besoin pour cela du secours de personne. Je prends néanmoins un tempérament : je ne conviens pas tout-à-fait que vous soyez aidé dans vos ouvrages ; ce seroit vous faire une trop grande injure : mais je ne nie pas absolument que je n'y aie quelque part ; car mon foible, comme vous le savez, est la gloire ». Quelle pitoyable foiblesse que celle qui porte à mentir pour que les hommes parlent de nous, et pour obtenir des louanges non méritées !

QUE ne doit pas Auguste à Virgile et à Horace, Louis xiv à Boileau et à Quinault, Henri iv même à Voltaire ? Otez de la vie de Frédéric-le-Grand, la circonstance de ses liaisons avec Voltaire, et la renommée de Frédéric sera diminuée.

DE L'OPINION PUBLIQUE.

FONTENELLE disoit : *Si j'avois toutes les vérités dans ma main je ne voudrois pas l'ouvrir.* Ce mot caractérise plus le philosophe que le citoyen. Il ne faut pas avoir trop raison, et il est dangereux d'avoir raison contre son siècle. Supposons un instant que la vérité, dégagée de l'obscurité qui l'environne, se montre dans toute sa clarté, et qu'elle prenne la parole : c'est contre l'opinion publique de tous les temps qu'elle s'élèveroit le plus ; elle lui reprocheroit la mort de Socrate, la condamnation de Galilée, les oppositions et les dédains multipliés contre Christophe Colomb, le supplice de la maréchale d'Ancre, les persécutions suscitées à Descartes, le mépris dont on accabla Milton, l'oubli où resta long-temps Newton, la Phèdre de Pradon préférée à la Phèdre de Racine, Colbert dans son cercueil poursuivi à coups de pierre, la mort de Lally, celle de l'amiral Byng ; elle feroit ensuite l'énumération des faux prophètes, des fanatiques persécuteurs soutenus et animés par l'opinion publique, des charlatans de tout genre favorisés par elle, et triomphants de la raison opprimée et réduite au silence.

Celui dont l'esprit va plus vite que son siècle, risque de n'être pas entendu, d'être ridicule et persécuté ; mais l'opinion publique est presque infallible lorsque le public est calme, lorsqu'elle s'établit lentement et par degrés, et qu'elle a subi l'épreuve des contradictions, lorsqu'elle n'a point sa racine dans la domination d'une société, et que l'esprit de parti n'enflamme pas les têtes ; Les hommes, de quelque rang qu'ils soient, ceux même qui sont les plus éclairés deviennent peuple quand l'esprit de parti trouble leur entendement ; le géomètre alors, une démonstration à la main, ne seroit pas écouté, et pourroit être lapidé.

Le bonheur et le manège contribuent beaucoup aux grandes réputations ; il n'en est point qui soit dans une juste proportion avec le mérite, et il n'en

est aucune, et dans aucun genre, qui n'ait, quelque'injuste qu'elle soit, un fondement.

Le public juge le côté qu'il aperçoit bon ou mauvais, conclut du particulier au général, et d'une saillie à une habitude ; il n'oppose pas le bien au mal, ou le mal au bien, pour faire une juste compensation ; et, s'il est passionné, le public devient un individu qui accorde tout à ceux qui entrent dans ses sentiments.

Beaucoup de gens ont deux réputations, toutes deux fondées, et toutes deux contraires. Ils ont été jugés par les uns sur une inconséquence ou une faiblesse, et par les autres, sur leur caractère habituel ; par les uns, sur leurs actions, et par les autres, sur le principe de ces actions. L'homme public a été jugé par les uns, et l'homme privé par les autres. Là, ils ont été jugés d'après leurs manières, et ici, d'après leurs sentiments ; par les uns, sur leurs discours, et par les autres sur leur conduite ; ici enfin, le jugement a été prononcé par leurs égaux, et là, par leurs inférieurs.

Si vous entendez dire généralement qu'un homme est un fripon, croyez-le, parce que la probité n'étant que négative, on passe pour honnête homme à peu de frais. Il faut donc qu'il y ait eu quelque chose de positif pour déterminer l'opinion contraire ; mais si vous entendez dire généralement d'un autre qu'il est un honnête homme, ne vous pressez pas de le croire, parce qu'il y a des hypocrites et des gens habiles à se masquer, et qu'un extérieur réglé, la bonhomie et la faiblesse peuvent établir cette réputation sans examen.

Entendez-vous dire qu'un homme est méchant, ne vous hâtez pas de le croire tel, parce que la prévention, l'animosité peuvent avoir établi injustement cette idée, parce qu'il n'est peut-être que sévère, que brusque et dur en apparence, qu'il n'est peut-être que gai, et qu'une saillie du moment, une épigramme, ont pu déterminer cette opinion.

Si l'on vous dit qu'un homme a de l'esprit, faites attention à ceux qui vous le disent, et ne croyez à cette assertion qu'en raison des lumières de ceux qui le jugent. La louange de certaines personnes en fait d'esprit est un préjugé défavorable, car elles ne peuvent être frappées que d'un mérite

médiocre. Le degré de clarté qu'elles ont pu entrevoir est proportionné à la faiblesse de leur vue.

La réputation d'un auteur est généralement répandue ; son nom est cité dans la plupart des écrits, à côté des plus grands noms ; il a une influence prépondérante sur les sociétés littéraires, et domine dans les cercles de la bonne compagnie ; voilà des titres importants. Ne vous laissez pas entraîner cependant par ce grand nombre de suffrages ; songez à la réputation de Ronsard, à celle de St.-Évremont, à celle de Chapelain, avant qu'il eût publié son poëme. Songez que les sociétés se trompent, et que celles qui dominent, entraînent les autres ; que Paris, n'est au fond qu'une grande société livrée à l'erreur comme les plus petites, séduite par la mode, et soumise au jugement de quelques personnes accréditées. Considérez enfin qu'on réussit en épousant les sentiments qui dominent, et qu'on impose à son siècle par la hardiesse.

DE L'ENTHOUSIASME.

L'ENTHOUSIASME est l'effet d'une idée dominante et quelquefois soudaine, qui ne permet à l'esprit ni la réflexion, ni l'examen. Il réside souvent dans l'imagination, et alors ce n'est qu'une préoccupation. Mais l'âme est son véritable siège, et alors il se manifeste avec toute l'énergie des sentiments profonds ; et comme il agit fortement sur ceux. qu'il soumet, ses effets frappent vivement les autres, et le rendent communicatif et même contagieux.

Les sens transmettent les idées, et elles agissent avec plus ou moins de rapidité sur l'âme qui est le sens intérieur. Mais en même temps que les sens, comme simples agents, communiquent des sentiments à la partie intellectuelle, ils sont eux-mêmes affectés par les signes extérieurs. Il y a une communication réciproque de sentiments et de pensées, et il en est une aussi de sensations.

On est déterminé, par un orateur éloquent, à aimer, haïr, sentir comme lui, et le corps est de même souvent entraîné à des mouvements convulsifs, à l'aspect de personnes agitées de transports violents. Les attaques d'épilepsie sont dangereuses pour les assistants. Leur aspect ébranle les organes, et souvent détermine dans les spectateurs les symptômes du même mal. On a vu aussi le tremblement des Quakers se communiquer à des assistants qui n'étoient pas de leur secte. Les impressions physiques et les émotions de l'âme semblent être plus fortes et plus rapides en raison du nombre des hommes rassemblés, parce que le spectacle d'une multitude animée a un degré d'action relatif, en quelque sorte, à sa masse ; d'ailleurs la foule ne raisonne pas, elle se détermine par les impressions extérieures, s'émeut à l'accent de la passion, s'anime par son geste. Le raisonnement, la logique, l'évidence déterminent lentement les esprits, et ne produiront jamais l'enthousiasme qui a besoin des sens et de l'âme pour entraîner les hommes. C'est une liqueur enivrante qui obscurcit l'entendement et affecte

l'imagination. L'homme cherche à être ému ; il éprouve le besoin d'aimer et de haïr, qui est, en quelque sorte, une même chose ; car la haine n'est que l'irritation d'un sentiment contraire. C'est ainsi qu'à la prévention que fait naître un système, se joignent promptement l'admiration et l'amour de son auteur, et la haine de ses adversaires. Les idées religieuses, celles de liberté, et l'amour des personnes publiques affectent l'âme profondément : ce sont les causes les plus actives de l'enthousiasme. Elles allument promptement les matières combustibles que renferment le cœur et l'âme, et l'amour du merveilleux, qui domine l'imagination, ajoute encore à la rapidité de ces causes. Il faut y joindre aussi un penchant marqué pour l'imitation qui agit sur les sens et sur l'âme. Il est des hommes dans qui ces dispositions sont habituellement dominantes. Ils ne raisonnent jamais, mais ils aiment et haïssent, et ne séparent point les choses des personnes ; et tel est le caractère des femmes, plus susceptibles encore d'enthousiasme que les hommes.

DE L'ESPRIT ET DU TALENT.

LE talent a du rapport avec ce qu'on appelle le génie, parce que l'un et l'autre sont une aptitude naturelle à saisir certains rapports ou à exprimer ses idées, et ce rapport est tel surtout entre le génie et le talent, que celui qui les possède peut être inférieur dans tout le reste. Mais le talent est bien différent de cette supériorité d'esprit, qu'on caractérise par le mot de génie ; et souvent même le talent n'est pas uni à la pensée. On peut avoir du talent et fort peu d'esprit, et avoir beaucoup d'esprit sans talent. Je prendrai, afin de me faire mieux entendre, pour comparaison, deux bouquetières ; lune a les fleurs les plus rares et les plus brillantes par leurs couleurs, mais elle ne sait pas les distribuer et étager son bouquet ; il n'a point d'effet : voilà l'esprit sans talent. Une autre n'a que des fleurs communes, mais les distribue avec une entente merveilleuse, les étage, les oppose ; et voilà le talent sans esprit. Je crois qu'on peut faire des vers et jusqu'à la tragédie inclusivement, et être dénué d'esprit, parce que le hasard peut donner à un auteur l'idée de deux ou trois situations touchantes, et qu'on peut exprimer avec un certain art des idées communes qui se font supporter à l'aide de la poésie ; mais comme l'auteur n'a pas pensé, il s'ensuit qu'il n'a pas d'esprit ; car l'esprit n'est autre que la pensée.

Pénétration et imagination, voilà ce que renferme, suivant moi, le mot *esprit*. On peut avoir lune de ces qualités à un degré supérieur, et être dénué de l'autre ; de là résulte la différence des esprits.

SUR LE GOUT.

TROIS hommes célèbres ont écrit sur le goût : Voltaire, Montesquieu et d'Alembert. Rien n'est plus propre à instruire que de comparer les jugements et la manière de voir des écrivains supérieurs qui traitent un même sujet : ils en éclairent toutes les faces, parce que ce qui échappe à l'un est saisi par l'autre, et il en résulte le double avantage d'apprécier l'étendue de leur esprit, et de prendre une idée juste de l'objet qu'ils ont traité.

Voltaire a commencé par établir que c'est par métaphore que le mot *goût* a été appliqué aux objets intellectuels. Il a servi originairement et sert encore à désigner l'effet que produisent les aliments sur la langue et le palais. Voltaire a développé les ressemblances du goût intellectuel et du goût sensuel, et a traité ce sujet avec la finesse qui caractérise ses ouvrages, mais superficiellement, et il a omis une application du goût à des objets d'un grand intérêt.

Montesquieu a pris un plan différent, et a traité 1 objet en métaphysicien. Il expose d'abord les différentes sortes de plaisirs que goûte notre âme, ceux qu'elle tire de son essence, ceux qui résultent de son union avec le corps, ceux enfin qui sont fondés sur les plis et les préjugés que de certaines institutions, de certains usages, de certaines habitudes lui ont fait prendre. De là il établit que les différents plaisirs de l'âme forment les objets du goût, qui n'est autre chose, dit-il, « que l'avantage de découvrir avec finesse et promptitude la mesure du plaisir que doit donner chaque objet ». Il est évident que. Montesquieu s'écarte de son sujet en voulant l'étendre, et que son essai, rempli de pensées ingénieuses et des aperçus les plus déliés, a plutôt pour objet les plaisirs de l'âme et ses affections, que le goût en lui-même.

D'Alembert intitule son essai : *Réflexions sur l'usage et l'abus de la philosophie dans les matières de goût*. Ce n'est point traiter

particulièrement du goût que de s'énoncer ainsi, et d'Alembert tombe, je crois, dans une grande erreur. La philosophie n'est d'usage, dans les matières de goût, que pour nous expliquer ses causes et les analyser. Mais quel peut être l'emploi de la philosophie pour tout ce qui tient au sentiment ? au sentiment, qui est très-souvent lui-même le principe du goût, et particulièrement pour tous les objets naturels. C'est dans l'âme que réside alors le principe de nos émotions et de nos sensations. D'Alembert a donc mal à propos fait intervenir la philosophie dans les matières de goût. « Le goût, dit-il, est le sentiment délicat des convenances ». Ainsi, il a confondu le jugement avec le goût, et transporté à l'esprit ce qui appartient au cœur. L'esprit est flatté ou choqué des rapports, des convenances, manqués ou saisis ; mais le cœur se plaît ou se déplaît dans les choses agréables ou désagréables. Cette définition du goût ne devoit donc pas être générale : elle n'a rapport qu'à certains objets.

Montesquieu dit : « Les sources du beau, du bon, de l'agréable, sont en nous-mêmes ; et en chercher les raisons, c'est chercher les causes des plaisirs de notre âme ». J'observerai d'abord qu'il n'est pas nécessaire que les sources du beau, du bon, de l'agréable, soient dans notre âme, pour que, ce soit chercher les causes de ses plaisirs que d'en chercher les raisons. Cette dernière phrase, présentée comme une conséquence, peut être également juste, dans le cas où les sources de ce qui est bon ne seroient pas dans notre âme. Il est incontestable que c'est là qu'il faut chercher les raisons de ces plaisirs ; mais est-ce là la question relative au goût ? Des Italiens écoutent d'excellente musique, et leur âme en est affectée agréablement. D'autres nations écoutent avec un grand plaisir de la musique médiocre, bizarre même. Certaines plaisanteries paroissent piquantes, ingénieuses à un peuple, et pour un autre elles sont grossières et insipides. Comment appliquer à ces manières différentes d'être affecté, l'explication que donne Montesquieu des plaisirs de lame ? Des deux côtés, chez les deux peuples, il y a plaisir pour leur âme : si l'on veut analyser les musiques, ce que les uns trouvent touchant, les autres le trouveront insipide. Ce n'est donc point ainsi, je crois, qu'on peut arriver à connoître et à définir le goût.

Il est un beau idéal, une harmonie idéale ; car tous les ouvrages de l'art et de la nature peuvent atteindre à un degré de perfection qui est le produit d'un heureux accord dans les proportions, d'un mélange de couleurs, d'un degré de vivacité ou de douceur qui ne dépend, ni des conventions, ni de l'organisation de celui qui en est frappé, mais qui est plus ou moins sensible, en raison de la finesse de cette organisation. Une vue foible ne voit qu'imparfaitement les objets, une oreille dure n'entend qu'à demi les sons ; mais les objets soumis à la vue, mais les sons n'en existent pas moins.

D'après ces considérations, on peut, ce me semble, définir le goût : *Le discernement prompt et juste des beautés et des défauts des ouvrages de l'art*. La perfection des organes paroît en faire, chez quelques personnes, un don de la nature ; mais elles n'ont qu'une aptitude à bien juger, et l'exercice et des connoissances acquises sont absolument nécessaires pour constituer un goût sûr. Sans ces connoissances, sans l'habitude de comparer et de juger, un beau tableau feroit du plaisir ; mais on ne pourroit en distinguer les beautés particulières, et expliquer en quoi l'artiste excelle. Les règles ont été établies d'après les effets que certaines choses font sur les hommes ; par exemple, dans une pièce de théâtre, dans un poème épique, on a fait une loi de l'unité d'action, parce qu'on a éprouvé que l'intérêt s'affoiblissoit par la complication, et que l'esprit en étoit fatigué. Sans savoir cette loi, une femme, à qui l'on demandoit son sentiment sur la tragédie de Pompée, répondit : *Il y a trop de héros*. Elle avoit éprouvé que son intérêt étoit partagé, et que le nombre des grands personnages empêchoit que le héros de la pièce parût aussi grand qu'il devoit l'être aux yeux des spectateurs.

Les beautés de la nature affectent plus l'âme que l'esprit, et on en est frappé en raison de sa sensibilité ; mais cette sensibilité est nécessaire aussi pour bien juger de plusieurs ouvrages de l'art. Le fameux tableau du Poussin où se lisent ces mots : *Et in arcadiâ ego*, ne seroit point apprécié par un homme d'un esprit froid, dénué de sensibilité. Ainsi le ragoût le plus fin, le plus délicat, pourroit paroître fade à un homme habitué à des mets fortement épicés.

C'est principalement dans les choses agréables que le goût s'exerce. Toutes les matières n'en sont point susceptibles ; je dirai plus, c'est qu'il ne

peut être question de goût lorsqu'une composition s'approche du sublime. Le goût est rarement l'apanage du génie, et ne lui est même pas nécessaire : son vol est trop haut, ses conceptions trop vastes ; il exige un certain poli qui énerve, qui diminue la substance. On ne pourroit pas dire, par exemple, que dans une belle tragédie, que dans la scène d'Auguste et de Cinna, Corneille a montré beaucoup de goût. Ce qui se rencontre de répréhensible en ces sortes d'ouvrages ne choque pas le goût, mais la raison, le sentiment, la vraisemblance, la noblesse, la décence, etc. On trouve dans l'OEdipe de Corneille, ces vers qu'on dit souvent être du plus mauvais goût, mais improprement :

Malgré les maux affreux qu'étaie ici la peste,
L'absence aux vrais amants est encor plus funeste.

Ces vers présentent une idée absurde, une fade exagération, et ce n'est pas le goût, mais la raison qu'ils blessent.

Racine, quoique si près de la perfection, a quelquefois, mais bien rarement, manqué de goût. On peut dire, par exemple, que dans la célèbre conversation entre Agrippine et Néron, il est de mauvais goût de se servir de cette expression : *Mit Claude dans mon lit*. L'idée que cela présente est trop libre, et il est d'ailleurs impossible que, reproduite cinq fois dans la même scène, elle ne choque pas une oreille un peu délicate.

Voltaire est un des auteurs qui ont le moins pêché contre le goût ; mais quand il en manque, ce qui est rare, rien n'est plus mauvais que ce qu'il écrit. Je citerai, pour exemple, le rôle de Fierenfat dans l'Enfant prodigue. Il le fait parler comme un fou ; et ce rôle a beaucoup de rapport, en quelques endroits, avec D. Japhet d'Arménie. Sa baronne de Croupignac, et la comtesse dans Nanine, sont du même genre. Personne ne manie mieux que lui la plaisanterie ; mais le *vis comica* lui étoit entièrement refusé⁶.

Ses comédies sont dépourvues du comique de situation, de ces méprises qui produisent des effets si heureux, comme dans l'Avare, lorsque l'un parle de la cassette, et l'autre de la fille. Enfin, Voltaire n'a plus de goût lorsqu'il veut être licencieux. Les personnages et les scènes qu'il invente, dans *la*

Pucelle, non – seulement ne sont couverts d’aucun voile, mais ils offrent les plus dégoûtantes images.

Madame de Sévigné rapporte qu’on agitoit dans sa société la question de savoir si tel homme avoit plus d’esprit que de goût, ou plus de goût que d’esprit. Mais la première de ces choses ne peut guère être mise en question, car un esprit supérieur s’exerce souvent dans des sujets absolument étrangers ou supérieurs au goût. La portion de finesse d’esprit, l’habitude de juger, ce talent naturel enfin, qui composent le goût, ne peuvent être mis dans la balance avec la profondeur des idées, la sublimité des conceptions ; il seroit ridicule de demander si Corneille, si Montesquieu avoient plus d’esprit que de goût ; autant vaudroit-il faire la même question sur Newton. Les objets sur lesquels s’est le plus souvent exercé Corneille sont autant au-delà de la sphère du goût que l’attraction, ou la gravitation. Diroit-on qu’il y a du goût dans *qu’il mourût* ; dans *le moi* de Médée, etc.? Une telle question n’est applicable qu’à des personnes dont l’esprit s’occupe de choses agréables. La seconde question : tel a-t-il plus de goût que d’esprit ? est d’une application assez commune. Il est beaucoup de personnes qui font illusion par leur goût, qui leur tient en quelque sorte lieu d’esprit. Le goût est en elles ce qu’est une parure qui cache dans une femme le défaut de sa taille ; ce qu’est à une pensée commune une expression qui l’embellit. On peut dire avec vérité que Louis XIV avoit plus de goût que d’esprit. Élevé dans une cour tenue par Anne d’Autriche, sa mère, qui possédoit ce que la galanterie espagnole avoit de noble et d’agréable, au milieu de personnes occupées de se surpasser en magnificence, et de raffiner en galanterie, en délicatesse de sentiments, Louis xiv s’étoit formé un langage épuré ; il avoit acquis une décence dans le ton, une mesure dans les expressions, une noblesse dans les manières qui faisoient qu’il ne disoit rien qui ne fût dans la plus exacte convenance. Le goût pourroit être comparé à une musique dont l’agrément fait illusion sur la médiocrité des paroles auxquelles elle est jointe. La question de la société de madame de Sévigné, d’après ce que je viens de dire, auroit dû être bornée à savoir si telle personne n’avoit pas plus de goût que d’esprit. On auroit trouvé de son

temps un grand nombre de courtisans dont le mérite auroit pu être apprécié de cette manière.

Il est un goût national qui tient sans doute à l'organisation des peuples et à leurs habitudes ; et l'influence des climats sur les êtres est aussi certaine que sur les productions. Un Anglois, un Allemand, un François sont aussi distincts par leurs formes, leur esprit, que les plantes qui sont propres à certaines températures, et ne peuvent croître dans d'autres pays. Ces organisations différentes ne permettent pas que ces peuples soient affectés de même ; et des circonstances telles que le gouvernement, les mœurs, et les habitudes sociales, peuvent se joindre à l'organisation, et rendre encore plus fortes les différences dans le goût. Les Allemands, dans leurs romans et leurs spectacles, aiment à voir des événements surnaturels, des évocations, des revenants. Cela tient peut-être à ce que leur imagination froide a besoin d'être fortement frappée, comme celle des enfants. Les Anglois, dans leurs tragédies et leurs comédies, veulent des caractères énergiques, outrés, atroces même ; des événements qui portent dans l'âme une terreur profonde. Cela tient à une force de caractère qui leur est naturelle, au souvenir peut-être de leur histoire, qui offre les plus sombres tableaux. Les Anglois ne vivent pas en société comme les François ; les femmes n'en font point partie, comme en France, et l'occupation des affaires du gouvernement, qui est répandue dans toutes les classes, distrait de l'application aux beaux-arts, et doit y rendre le goût plus rare. On distingue en général une plaisanterie anglaise ; il semble qu'elle porte un goût de terroir : enfin, elle est bonne ou mauvaise, mais toujours à la manière anglaise. Lorsque d'Alembert tourne en ridicule Shakespeare, pour avoir fait parler le prince de Galles à Falstaff d'une manière si étrange aux yeux des François, on peut le justifier, en disant que Shakespeare est le peintre de la nature humaine, et qu'il a mis dans la bouche du prince le langage que celui-ci tenoit avec ses compagnons de débauche. Mais lorsque Richard II s'écrie : « O terre de mon royaume, ne nourris pas mon ennemi ; mais que les *araignées* qui sucent ton venin, et que les lourds *crapauds* soient sur sa route ; qu'ils attaquent ces pieds perfides qui te foulent de leurs pas usurpateurs ; ne produis que des chardons puants pour lui ; et quand il

voudra cueillir une fleur sur ton sein, ne lui présente que des serpents en embuscade ». La même réponse ne pourroit être faite, et j'avoue que les images dégoûtantes que contient cette tirade ne me paroissent pas pouvoir être justifiées. Si le poète croyoit devoir apostropher la terre, ne pouvoit-il pas dire : « O terre de mon pays, ne fournis rien à mon ennemi qui, puisse le nourrir ! que les plus affreux reptiles qui vivent de tes sucs lui lancent leur venin ; que des plantes empoisonnées s'offrent seules à lui ; enfin, entr'ouvre tes abîmes pour l'engloutir ». Je crois que cela vaudroit mieux que de parler d'araignées, de crapauds, de pieds perfides et de puants chardons. Il me semble de plus qu'un homme de goût ne parleroit que des abîmes, et épargneroit à l'imagination comme à l'oreille ce que les autres images offrent de rebutant. Fielding est un écrivain d'un génie et d'un talent supérieur ; mais dans le roman de Joseph Andrews, la plupart des chapitres sont précédés de préfaces où règne une affectation de savoir, de philosophie, de plaisanterie qui n'est pas loin de la pédanterie. J'en dirai autant de plusieurs dissertations qui se trouvent dans le cours de l'ouvrage. Une certaine âpreté de caractère semble ne pas permettre aux Anglois de modifier, d'adoucir leurs pensées. Plusieurs de leurs ouvrages d'art manquent de formes élégantes ; mais ils ont un fini qui tient à la capacité d'une constante application. Les Anglois ont en général moins de goût que les François, et cela vient, je crois, de l'indépendance d'esprit qui les caractérise. Chacun, dans cette nation, est soi, et il s'y trouve plus de gens singuliers que partout ailleurs. Leur manière est en général plus forte, mais aussi quelquefois exagérée. Les François sont asservis à une foule de convenances et à des règles qu'ils n'osent violer. L'exemple a un grand empire sur eux ; ils sont imitateurs, et ils perfectionnent plus qu'ils n'inventent.

Voltaire dit : « Le goût est arbitraire dans plusieurs choses comme dans les étoffes, dans les parures, dans les équipages, dans ce qui n'est pas au rang des beaux-arts ; alors il mérite plutôt le nom de fantaisie : c'est la fantaisie plutôt que le génie qui produit tant de modes nouvelles ». Voici ce qu'on peut objecter à ce sentiment de Voltaire : le goût n'est pas entièrement arbitraire dans les ouvrages qu'il cite, puisque celui de la nation

françoise est généralement préféré. S'il étoit arbitraire, celui des autres nations auroit les mêmes droits : il faut bien que ces choses, toutes futiles qu'elles sont, soient susceptibles d'être traitées avec plus ou moins de goût ; que les formes, les proportions n'en soient pas tout-à-fait abandonnées au hasard, non plus que les couleurs, leur distribution exigeant une entente particulière qui semble être le partage des François. Ces ouvrages peuvent être regardés comme des attributions des beaux-arts, puisqu'ils demandent le secours de la peinture et de la sculpture. Si le goût étoit arbitraire, pourquoi les étoffes des autres pays seroient-elles jugées si inférieures par le dessin, l'art de nuancer les couleurs, à celles de Lyon, et de quelques autres manufactures françoises ? Ce don, ce talent, ce goût, sont tellement particuliers aux François, que souvent l'on a vu des artistes, des dessinateurs de cette nation, attirés par un souverain dans son pays, cesser en peu d'années de donner à leurs ouvrages la même grâce, et surtout de varier les formes et les dessins. Quelle en est la raison, sinon que cette mobilité, cette vivacité d'imagination que possèdent les François, est nécessaire pour varier sans cesse certains ouvrages, et leur donner des formes agréables et nouvelles. L'artiste privé d'exemples et sans émulation voit disparaître en lui son talent pour des choses fugitives, dont le goût n'est pas aussi arbitraire que Voltaire le prétend. La coiffure même est susceptible de goût, comme tout ce qui sert à la parure. C'est par cette raison que les vêtements et les manières des François ont plus de grâce et d'aisance que ceux des autres peuples.

Le goût qui, dans les rapports de la société, a pour objet les convenances, exige un tact très-subtil, et surtout lorsqu'il est question de plaisanter. Savoir respecter les grands, et cependant se livrer à d'agréables railleries, qui les délassent de l'ennuyeuse uniformité des respects, est un art peu commun. Il ne faut pas être moins habile envers les inférieurs pour ne pas blesser leur amour-propre. Les vers de Voiture à la reine Anne sont un chef-d'œuvre de plaisanterie avec une souveraine. Il est question d'un cardinal, d'une reine, d'un confesseur, d'un amant, et cependant rien dans ces vers ne choque le respect dû à chacune de ces personnes.

On est souvent, dans la société, à portée de voir combien la plaisanterie exige de mesures. C'est un art, que de saisir ce que les personnes abandonnent, pour en faire l'objet d'une raillerie qui tourne souvent en louange. On trouve dans les ballets de Ben serade, une foule d'allusions piquantes aux maîtresses de Louis xiv, circonstance qui exigeoit de la part du poète, le tact le plus fin et le plus délicat. Telle est celle-ci, en parlant de mademoiselle Mancini, que Louis XIV avoit voulu épouser, et qui avoit pris pour emblème une étoile.

« Les étoiles, vos sœurs, vous diront qu'autrefois une étoile a suffi pour produire un miracle et pour faire bien voir du pays à des rois ».

On peut citer, comme une chose du meilleur goût, ce que répondit le comte d'Argenson à des personnes qui le félicitoient d'avoir une nièce aussi aimable que mademoiselle de Berville, jeune demoiselle de quatorze ans, qui joignoit, à la plus jolie figure, un esprit plein de vivacité. *Oui, répondit ce ministre, nous espérons bien qu'elle nous donnera du chagrin.* Rien n'est plus fin, plus spirituel, que l'emploi de ces mots : *espérons* et *chagrin*, et rien de plus judicieux ; car les avantages de la figure et ceux de l'esprit dans une personne jeune et vive, devoient probablement servir à l'égarer et à donner du chagrin à ses parents. Une nation qui s'applaudiroit d'avoir un jeune souverain brûlant de l'amour de la gloire, impatient de signaler sa valeur et aspirant à être compté un jour parmi les héros, pourroit dire : Nous espérons bien qu'il nous donnera du chagrin ; c'est-à-dire, que ces brillantes qualités que nous admirons, entraîneront des guerres qui ruineront l'État. Il faut avoir du goût pour démêler ce que cette tournure a de grâce et de finesse, et la vérité qu'elle renferme.

M. de Rivarol a manqué, ce qui est fort rare certainement, et d'exactitude et de goût dans ce qu'il cite du cardinal de Richelieu. Voici comme il s'exprime : « Le roi lui ayant dit, le poussant par l'épaule : passez, monsieur ; ne sait-on pas bien que vous êtes le maître ici ; obéir ou désobéir sembloit également impossible. Mais le cardinal n'hésita pas : Je passerai, Sire, puisque votre majesté l'ordonne ; mais ce sera, reprit-il d'un ton soumis, comme le moindre de vos serviteurs. Et il saisit le flambeau d'un des pages, et marcha quelque temps devant le roi, que cette ingénieuse et

souple présence d'esprit finit par mettre en gaîté ». C'est manquer de goût, que de faire parler le cardinal, en affaiblissant ce que ce trait offre de piquant. Il falloit simplement dire, qu'il saisit le flambeau et éclaira le roi ; et laisser au lecteur à trouver ce qu'il y a d'ingénieux, d'adroit, dans cette prompte et muette réponse du cardinal.

INFLUENCE DU CLIMAT

SUR LE GOUT.

POURQUOI les François sont-ils toujours présentés sur le théâtre anglois sous l'aspect le plus ridicule et le plus méprisable, tandis qu'au théâtre françois, on fait toujours jouer aux Anglois des rôles nobles et brillants ? L'écorce rude qu'on leur prête, ne fait que rendre plus intéressant l'essor de leur générosité. Enfin, on peint l'Anglois brusque, mais franc ; manquant aux formules d'une vaine politesse, mais essentiellement obligeant et capable des plus nobles procédés.

Voici, je crois, la solution de la question :

Il a toujours régné en Angleterre un esprit public, et la haine des ennemis de la patrie en est une suite. Les François, plus que tout autre peuple, ont encouru cette haine par une antique rivalité. Il est donc simple qu'on le représente sous un aspect peu favorable, surtout dans les pièces destinées plus particulièrement à l'amusement du peuple, qui est toujours extrême dans ses sentiments. Il n'en étoit pas de même en France, où il n'y avoit point d'esprit public. Chacun y suivoit ses propres penchants envers un peuple ami ou ennemi de la nation, et cela est si vrai, que beaucoup de gens à Paris étoient affligés des revers du grand Frédéric, et charmés de ses succès, quoique la France fût en guerre avec ce prince.

Il est encore d'autres raisons :

1^o. Les François distingués par la naissance, les emplois, la richesse, voyageoient fort peu, tandis que, par une suite du caractère mobile de la nation, une multitude de gens sans état, sans fortune, voyageoit dans tous les pays. De là, cette foule de faux marquis et de chevaliers d'industrie qui

discréditoient leur nation. Les Anglois voyoient dans les François qui voyageoient chez eux, des gens méprisables, et ils jugeoient la nation d'après ces aventuriers avilis par le besoin.

2^o. Les nations du midi et des climats tempérés, comme celui de la France, consomment moins que les peuples du nord, et que les Anglois particulièrement. Ceux-ci, d'après leurs habitudes, ne voyoient dans la sobriété d'un François, que la misère qui force à se contenter de peu. De là, sur les théâtres de Londres, un François étoit représenté par un acteur maigre, mourant de faim, ou se nourrissant de grenouilles. Mais si les Espagnols, les Italiens avoient voyagé en Angleterre, les habitans du pays auroient eu lieu d'être bien plus surpris de la frugalité extrême de ces nations. – En Angleterre, tous les gens distingués ou opulens voyagent, et la nation, par conséquent, est présentée à son avantage dans les pays étrangers. C'est ainsi que s'est établie la réputation de générosité des Anglois, suite nécessaire de l'opulence des voyageurs. Les aubergistes de toutes les nations les regardoient comme des gens qui jettent les guinées à pleines mains. Je ne nierai pas la générosité d'un lord en voyage. Mais j'observerai que, si les pairs de France, presque tous opulents, avaient eu, comme nos voisins, le besoin d'aller chercher le plaisir hors de chez eux, ils l'auroient payé avec plus de grâce et non moins de libéralité.

PENSÉES DÉTACHÉES.

JE pense que la langue est insuffisante p exprimer les choses les plus intéressantes et rendre nos idées. Je voudrais, par exemple, qu'on se servît du mot *intelligence*, pour exprimer ce genre et cette portion d'esprit qui ne s'étend que dans un cercle étroit ; mais d'une manière prompte et assurée. C'est ce genre d'esprit, impropre aux lettres et aux sciences, enfin à tout ce qui exige de généraliser les idées, et qui suffit pour. les affaires, pour tout ce qui est positif. On dit d'un laquais, qu'il est intelligent ; cela est fort juste, et un semblable esprit suffit, à-peu-près, pour remplir tous les emplois dont l'exercice est soumis à des règles, enfin à tout ce qui peut s'apprendre ; à tout ce qui est métier. Voilà ce que la nature a distribué en abondance sur la terre ; tandis que, – par siècle, elle ne fait peut-être pas naître vingt personnes dont l'esprit soit capable de conceptions étendues.

A mesure que l'esprit avance, on fait moins de cas de ceux qu'on découvre n'avoir dû leur succès qu'à l'ignorance des temps où ils ont vécu, et qui n'ont eu d'esprit que relativement à leur siècle, ou qui ont dû leur réputation à l'intérêt du moment. Le monde est une grande société qui a les passions et les engouements des plus petites.

L'ORGUEIL est le seul sentiment digne de l'homme supérieur. L'orgueilleux est un riche qui n'a besoin de personne, tandis que l'amour-propre m'offre l'image d'un mendiant sans cesse obligé de recourir aux autres.

J'AI long-temps réfléchi sans prévention, et j'ai trouvé que l'homme, qui, a le plus d'esprit, n'a qu'une somme d'idées dans la tête qui lui appartiennent. Les hommes sont comme les vers à soie qui font leur coque. On tourne autour des mêmes idées, on les représente sous d'autres faces, mais c'est le même fonds.

L'EXPÉRIENCE m'a appris le danger qu'il y a d'instruire les hommes. Il faut leur laisser faire tout doucement leur chemin, et les aider ; mais il est dangereux de les hâter dans leur course. Ce sont des enfants qu'il ne faut pas contrarier ; laissez-les se piquer aux épines et s'éclairer par eux-mêmes.

LA plupart des hommes me paroissent des somnambules qui marchent légèrement sur les toits dans l'obscurité : ne les réveillez pas ; ils tomberoient.

L'AMOUR est rare. C'est un feu sacré dont chacun dans sa vie a senti quelques étincelles, mais le vent le plus léger dissipe ces feux passagers dont on s'exagère la violence. Les grandes passions sont aussi rares que les grands hommes. On est occupé, intéressé, mais on n'est pas amoureux. .

LES deux amants qui étoient convenus de regarder la lune à la même heure eurent une fort bonne idée. Il semble que c'est se rapprocher que d'être instruit de ce que font les personnes qu'on aime.

En présence, le soupçon, la querelle sont bientôt passés ; on se justifie, on se raccommode ; mais par lettres, on s'exagère les impressions défavorables ; elles s'établissent dans le cœur, dans la tête ; elles y

fermentent, s'y fortifient. Il faudroit réserver toutes les querelles pour le moment où l'on se voit.

1 L'AMOUR est comme l'amour-propre ; il se contente de peu, et cependant il aspire à tout.

EN fait d'amour, il n'y a que les fripons qui aient raison. Ils ne courent jamais risque d'être humiliés ; ils ne sont point tourmentés, et ils réussissent, parce que rien ne leur échappe, qu'ils sont maîtres de tous leurs mouvements, et deviennent ceux des autres pour en profiter.

Tous les amoureux écrivent, dit-on, les mêmes choses ; mais tout le monde ne pleure-t-il pas de même, ne fait-il pas les mêmes cris dans la douleur ? Est-ce une raison pour s'en moquer ?

IL est des dévots dont la ferveur ne se refroidit pas dans l'âge le plus avancé. Pourquoi l'amour qui agit sur les sens et sur l'âme n'auroit – il pas également de la durée ? L'amour ne mène pas toujours à la satiété : s'il perd quelque chose de sa vivacité, il la remplace par le charme d'un entier abandon, par une confiance sans bornes. Héloïse a aimé toute sa vie Abailard dont elle étoit éloignée, Abailard auquel la présence ne pouvoit la rejoindre.

AYEZ un grand intérêt : la plus obscure demeure vous paroîtra un palais si votre cœur est satisfait ; et s'il souffre, s'il est blessé, le palais de Sémiramis et les jardins d'Armide ne vous offriront qu'une triste solitude.

MILLE préjugés enchaînent les femmes. Celles qui cèdent ont eu devant elles des barrières que la force de la passion peut seule les excuser de franchir. La femme qui cède est donc plus coupable que l'homme,

lorsqu'elle n'est pas entraînée par une passion qui rend la défense impossible, en quelque sorte, et qui change l'équilibre établi par la nature.

VOILA comme sont les femmes : tout ce qui relève leur empire est d'un prix infini à leurs yeux, et je crois que le plus bel en droit de l'Histoire romaine pour elles, est le tableau de Marc-Antoine renonçant à l'empire du monde, abandonnant sa flotte et ses troupes pour courir après Cléopâtre.

LES yeux et le cœur sont trop souvent la source du jugement des femmes. Ceci est bien exprimé dans Evélina : la première fois qu'elle dansa avec son amant, il étoit le plus aimable des hommes ; la seconde fois, il avoit toutes les vertus.

LES femmes sont, en général, trop vaines pour profiter par l'expérience, et les hommes trop insoucians.

LES plaisirs de l'amour – propre et de la vanité doivent s'user, car ils n'ont pas de base durable. Ils laissent dans l'inquiétude, parce qu'on n'est jamais assez averti de l'effet qu'on produit. Un suffrage qui manque fait plus de peine que dix qui sont acquis. On n'est jamais sûr de conserver un quart-d'heure son empire dans un salon où il peut survenir une femme qui vous éclipse par sa beauté.

L'AMBITION a ceci de contraire dans sa marche, à l'amour : l'ardeur suffit à un amant pour réussir ; mais dans la carrière de l'ambition, il faut réunir la patience à l'ardeur ; c'est le défaut d'une de ces qualités qui fait échouer la plupart des ambitieux.

LA bienfaisance fait plus de mécontents par son défaut de continuité qu'elle n'inspire de reconnaissance par son exercice habituel.

UN peu d'exactitude entraîne beaucoup de confiance. C'est tout l'art des grandes affaires. C'est par ce moyen que l'Angleterre a un crédit immense.

AUCUN homme ne peut être agréable à entendre s'il n'a sur rien un désir de briller.

Un sot dit autant de mal et peut-être plus dans un mois, qu'un homme d'esprit dans une année ; mais il n'est pas si bien dit, et ne se retient pas.,

LES gens de lettres ressemblent trop souvent aux moines qui donnent l'absolution de toutes fautes à ceux qui font des fondations en leur faveur : ils pardonnent tout aux princes qui les ont protégés.

IL est certain qu'un homme qui ne joue pas ne perd pas ; mais celui qui joue bien fait plus : il gagne. Un homme médiocre qui se tient dans le sentier de la routine ne s'égare pas ; mais un plus hardi trouve une route plus abrégée et plus sûre.

LA crainte de rougir fait rougir. La crainte d'être jugé par un tribunal trop sévère fait que l'innocent se coupe dans ses réponses.

LA vie est un canevas qui ne vaut pas grand'chose ; il n'y a que la broderie qui ait du prix.

SYNONYMES.

PITIÉ, COMPASSION, COMMISÉRATION.

LA pitié est l'effet que produit sur une âme sensible le malheur de ses semblables. Ce sentiment se porte sur un individu, ou sur une multitude. En général, l'action de se courir ou de soulager est renfermée dans cette expression. Lorsqu'on dit : *il eut pitié de lui*, cela signifie un secours donné, un pardon accordé. On dit à Dieu : *ayez pitié de nous* : c'est-à-dire, secouez-nous ; soulagez-nous, pardonnez-nous. Le mot *pitié* entraîne souvent une idée de mépris ; alors on ne dit pas : *il excita ma pitié* ; mais, *il me fit pitié*. C'est ainsi qu'on s'exprime en parlant d'un fou, d'un homme ridicule, ou d'un lâche à qui l'on pardonne. L'adjectif *pitoyable* s'employoit autrefois pour exprimer ce qui est digne de pitié. Il est hors d'usage aujourd'hui dans cette acception : l'on ne s'en sert plus que pour marquer le mépris. Ainsi l'on dit, ces vers sont *pitoyables* : la conduite de N. est *pitoyable*.

La compassion diffère de la pitié en ce qu'elle a moins d'étendue. On a *compassion* du malheur d'un individu et *pitié* des malheureux. Il ne se joint, en général, aucune idée de mépris à la compassion, et elle peut s'appliquer à des personnages illustres. Il seroit permis de dire : qui peut refuser de la compassion aux malheurs des *Stuart*. L'emploi du mot *pitié*, en pareil cas, seroit une inconvenance. Le verbe *compatir* ne choque pas, même adressé directement à une personne. Je *compatis* à vos maux peut se dire, sans blesser l'amour-propre. Il rappelle l'étymologie *Cum pati, souffrir avec* On a compassion de la faiblesse d'une femme pour un amant indigne d'elle ; et il seroit dur de dire qu'elle excite la pitié. L'évêque de Noyon, de la maison

de Tonnerre, si célèbre par sa vanité, se servit un jour fort plaisamment du mot *compassion*. Le duc de Mazarin, non moins célèbre par une dévotion ridicule, s'étant jetté à genoux à la portière de son carrosse pour lui demander sa bénédiction, l'évêque lui dit : je vous accorde ma... compassion.,

Le mot de *commisération* s'emploie rarement, et il semble relatif, moins aux souffrances et à l'infortune, qu'à une faute grave, à un malheur mérité, excusables par quelques circonstances telles que la jeunesse, une passion violente, etc. ; mais cependant pour, lesquels il est besoin d'indulgence. Il est spécialement en usage lorsqu'il s'agit de fléchir une puissance ou le peuple irrité. C'est ainsi que l'on dit : il excita, il invoqua la *commisération* publique, la *commisération* de ses juges.

ÉGOÏSTE, PERSONNEL.

J'AI déjà dit que l'on confondoit mal à propos l'égoïste et le personnel ; que l'un vouloit sans cesse occuper les autres de lui, que l'autre ramenoit tout à lui. J'ajouterai que l'égoïste peut être bon et sincère ; mais que l'homme personnel, sans cesse occupé de ses intérêts de tout genre, est secrètement en guerre avec la plupart des hommes. L'égoïste est bavard, parle de sa femme, de ses enfants. Il a tout vu, tout entendu, sait tout mieux que personne. L'homme personnel est dissimulé et silencieux ; il dit de tout en lui-même : que peut-il m'en revenir ? l'égoïste est *ridicule*, et le personnel haïssable.

La femme est rarement égoïste, parce qu'elle est moins en action, et qu'elle voit moins d'objets. Elle a, par conséquent, moins à raconter, et l'éducation, qui la porte à cacher ses sentiments, fait qu'elle est plus réservée en parlant d'elle.

La femme est bien moins personnelle que l'homme. La société, comme la nature la confond, l'identifie avec l'homme ; c'est le nom d'un homme qu'elle porte et non le sien. C'est la maison de son mari qu'elle habite ; l'état de son mari qui lui assigne un rang. En amour, elle parle plus de son amant que d'elle ; les plaisirs de celui-ci l'occupent plus que les siens

propres. Le je règne dans les discours et les lettres de l'homme ; le *vous* dans celle de la femme. J'ai retenu deux lettres, l'une d'une femme, l'autre d'un homme sur le même objet, qui me frappèrent. L'homme disoit : *J'ai été hier à la comédie et je vous y ai bien regrettée*. La femme : *Vous auriez eu bien du plaisir hier à la comédie ; et vous duriez, si vous y aviez été, augmenté le mien*.

FIERTÉ, ORGUEIL, AMOUR-PROPRE.

LA fierté est le sentiment de ce que l'on est, sans mépris des autres. La fierté empêche de rien faire ni dire qui puisse nous ravalier à nos propres yeux ou à ceux d'autrui. Il ne faut pas être fier, parce que ce seroit avoir un sentiment perpétuel de sa supériorité ; mais il faut avoir de la fierté dans l'occasion.

L'orgueil est le sentiment exagéré de ce que l'on est, joint au mépris des autres. Un orgueilleux dédaigne les suffrages : l'opinion. qu'il a de lui suffit à sa satisfaction. Il peut dédaigner un titre, une décoration par la persuasion où il est qu'il n'a besoin de rien. qui le relève. L'orgueil peut prêter au ridicule, encourir la haine ; mais il n'est pas incompatible avec la vertu.

L'amour-propre est un besoin plus ou moins pressant de l'opinion d'autrui ; il porte à l'activité ; il lance et soutient l'homme dans la carrière des armes, des sciences, des affaires, par l'espoir d'obtenir du succès ; mais il est souvent accompagné de l'envie.

LIBERTIN, DÉBAUCHÉ, CRAPULEUX.

CES trois expressions désignent des personnes dominées par l'amour du plaisir, mais servent à distinguer leurs différentes manières de jouir.

Le *libertin* a particulièrement pour objet la jouissance des plaisirs de l'amour, et suivant la vivacité de son imagination, l'ardeur de ses désirs ; il les recherche, les multiplie, en varie les moyens. Il est volage, inconstant, passe d'un objet à un autre, entraîné par une curiosité inépuisable qui lui présage de nouveaux plaisirs dans de nouvelles formes. Le libertinage peut s'allier avec la décence dans les manières et le langage, parce qu'il ne change rien aux habitudes sociales. Le libertin peut concilier son goût avec

ses affaires et ses devoirs, parce qu'il ne met point de suite dans ses attachements, et qu'il n'a besoin que d'un court espace de temps pour satisfaire ses désirs.

Le *débauché* ne se borne pas, en général, aux plaisirs de l'amour ; il y joint le goût de la bonne chère, et celui du vin particulièrement. La réunion de ces goûts exige des compagnons, et il s'établit entre eux une rivalité d'intempérance terminée souvent par l'ivresse et ses dégoûtantes suites. Le débauché aime le bruit et ce qu'on appelle : *le tapage* ; ce qui fait qu'il est promptement l'objet de la censure publique ; et il ne peut échapper au mépris qu'à la faveur d'un grand nom, ou d'un esprit supérieur. On dit un aimable débauché, parce que celui qu'on désigne ainsi ayant des compagnons, il est à portée de montrer les agréments de son esprit et l'originalité de son humeur. On ne dit pas un aimable libertin, parce qu'il n'a pas de compagnon, et ne peut être aimable qu'aux yeux de l'objet qui partage ses jouissances.

Le *crapuleux* est un débauché outré, souvent cynique dans ses manières. Il se plaît à braver les bienséances ; il n'est délicat, ni dans le choix de ses compagnons, ni dans celui de ses objets de jouissance. Il s'avilit par le choix des uns, et montre, par celui des autres, la dépravation de son goût. C'est ainsi que le duc de Vendôme aimait le poisson avancé, et prenoit du tabac à pleine main.

Une femme de bonne compagnie peut avoir pour amant un libertin et se flatter de l'espoir de le fixer ; mais elle a en aversion le débauché et plus encore le crapuleux.

Pour rendre sensibles par des exemples mes définitions, je dirai que le duc de Richelieu étoit un libertin, le Régent un *débauché*, et le duc de Vendôme un *crapuleux*.

DIALOGUES.

DE LA SENSIBILITÉ,

ET DE LA NOUVELLE HÉLOÏSE.

LE CHEVALIER.

Vous devriez venir ce soir passer la soirée chez madame de *** ; c'est une femme de beaucoup d'esprit, et qui rassemble une société charmante.

L'HOMME BLASÉ.

Vous êtes jeune, mon cher chevalier, et l'heureuse disposition de votre esprit embellit tout ce que vous voyez.

LE CHEVALIER.

Quoi, madame de*** n'est pas une femme d'esprit ? Vous-même, à ce que l'on m'a dit....

L'HOMME BLASÉ.

Oui ; j'aimois à la *voir* parler quand elle étoit jolie, et l'on croyoit que j'aimais à l'entendre.... Mais enfin, vous la trouvez aimable et spirituelle, et j'en suis fort aise pour elle et pour vous.

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas seulement de l'esprit qu'elle a, c'est de l'âme, c'est une sensibilité touchante.

L'HOMME BLASE.

Pourquoi n'avez-vous pas dit *expansive* ? le mot est plus à la mode.

LE CHEVALIER.

Vous ne croyez pas à la sensibilité ?

L'HOMME BLASÉ.

Je suis accoutumé à voir dominer, tous les cinq ou six ans, quelques idées, ou plutôt quelque jargon adopté avec empressement par les gens du monde. C'est à présent le règne des beaux sentiments débités avec une chaleur factice. On se plaît à parler de la nature dans un temps où l'art règne partout ; on s'extasie sur les beautés avec un enthousiasme battu à froid ; on ne parle que de sensibilité, et il semble qu'il n'y a qu'à vivre en Suisse pour être sensible. C'est depuis le roman de Julie qu'on s'est ainsi froidement passionné.

LE CHEVALIER.

Je sais que des personnes qui n'ont point de véritable chaleur et de vraie sensibilité, ont pris dans Rousseau, dans l'immortel roman de Julie, des phrases dont l'expression ne va pas jusqu'à leurs cœurs ; mais celles qui sont dignes de le lire, et faites pour comprendre Saint-Preux et Julie....

L'HOMME BLASÉ.

Je n'ai que trop compris Julie, et elle auroit mieux fait de n'être pas si claire et si instruite.

LE CHEVALIER.

Vous allez répéter ce qu'on a dit mille fois, que c'est une pédante, une raisonneuse, et vous voudriez qu'une femme ne fût pas instruite.

L'HOMME BLASÉ.

Eh bien, écoutez Julie : « La plupart des hommes, dit-elle, prennent pour les pures et douces lois de l'amour, les viles maximes d'un commerce abject, qui, bientôt assouvi de lui-même, a recours aux monstres de l'imagination, et se déprave pour se soutenir ». Que de savoir dans ces mots : *se dépraver pour se soutenir* ! Et où la modeste Julie a-t-elle pu apprendre ce qu'un homme languissant de débauches tente pour se ranimer ? Qui a pu lui peindre les *monstres de l'imagination* ? J'observerai que c'est dans la première partie que se trouve cette phrase, et, par conséquent, avant qu'elle ait connu les plaisirs de l'amour. Je vais poursuivre : « Tous ces prétendus besoins n'ont point leur source dans la nature, mais dans la volontaire dépravation des sens ». Une fille de dix-huit ans doit-elle savoir qu'il y a des besoins de divers genres ? Ce mot de *besoin* doit-il se joindre, dans son esprit, à celui de l'*amour* ? Elle doit croire que, sans amour, il n'y a point de sexe. La modeste Julie sait encore les funestes effets de la découverte de l'Amérique ; et lorsque son amant a été faire un souper gai avec des capitaines suisses, elle songe au solide, et lui mande : « Veille à ta santé, et songe qu'il ne doit rester aucune trace d'un crime que j'ai pardonné ». Ce n'est pas tout : la sublime Julie lu Tissot. « Je redoute, dit-elle, ces emportements trompeurs, d'autant plus dangereux que l'imagination qui les excite n'a point de bornes. Tu ne songes pas qu'on court à la mort en croyant servir la nature. Malheureux ! de quoi jouis-tu quand tu es seul à jouir ? Ces voluptés solitaires sont des voluptés mortes ». *Ces voluptés solitaires, les dangers qu'on court avec des filles perdues* ; enfin, la dépravation des sens qui inspire des besoins factices, peuvent être l'objet des sages remontrances d'une mère expérimentée ; mais ces dangers, ces abus et leurs causes, doivent être absolument inconnus à une jeune fille. Vous ne trouverez pas dans Clarisse de pareilles incohérences avec le

caractère que s'est plu à peindre Richardson, et d'aussi dégoûtantes idées ne salissent pas l'imagination pure de l'amante de Lovelace.

LE CHEVALIER.

. Je n'ai rien à répondre aux passages que vous venez de citer ; mais, en général, vous devez être suspect lorsqu'il s'agit de sentiment : vous êtes toujours prêt à tourner en ridicule les personnes sensibles.

L'HOMME BLASÉ.

Le peu d'accord qui se trouve entre le geste, la voix et les phrases des gens à sentiments, les tournures froides et alambiquées qu'ils emploient, faute de sentir ce qu'ils veulent exprimer, me dégoûtent de leur commerce. Je me souviens d'avoir, un jour, donné la main à un jeune homme, et je serrai une main de bois. Une secrète horreur s'empara de moi à l'instant. Là où je croyais trouver la vie, je ne rencontrai qu'une matière inanimée. Vos gens à sentiments ont des âmes de bois pour qui sait les approfondir. Rien de plus fade qu'une brune fade ; pourquoi ? c'est qu'on s'attend à la trouver piquante.

LE CHEVALIER.

Vous prétendez vous sauver en parlant des sentiments faux ; mais l'on dit que vous pensez qu'il n'y en a pas de vrais ; que vous ne croyez pas à l'amour, et particulièrement à l'amitié.

L'HOMME BLASÉ.

Remettez, mon cher chevalier, le chapitre de l'amitié, parce que je suis, en ce moment, forcé de vous quitter ; et, malgré ce que l'on dit de moi, c'est pour aller chez le meilleur de mes amis.

LE CHEVALIER.

Vous plaisantez.

L'HOMME BLASE.

Non ; je vais chez un homme où je trouve tout ce qui peut embellir la prospérité et consoler dans l'adversité ; où je suis sur, au moment, des services les plus empressés. N'est-ce pas là un véritable ami ?

LE CHEVALIER.

J'aime à vous entendre parler ainsi, et je vous ai toujours cru, au fond, un homme sensible. Mais je ne devine pas quel est l'ami dont vous parlez.

L'HOMME BLASE.

C'est mon banquier.... A ce soir, chevalier.

DE L'AMITIÉ.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez promis de me parler ce soir sur l'amitié.

L'HOMME BLASÉ.

J'y consens.

LE CHEVALIER.

C'est un sentiment qui n'est pas commun ; mais il n'en existe pas moins.
Quelle est votre opinion véritable ?

L'HOMME BLASÉ.

Vous étiez bien gai ce soir à la table et bien animé.

LE CHEVALIER.

Cela est vrai ; mais parlons de l'amitié.

L'HOMME BLASÉ.

C'est justement ce dont je veux vous entretenir. N'avez-vous pas remarqué, avant de vous mettre à table, que tous ceux qui étoient dans le salon avoient l'air froid et réservé, qu'ils sembloient s'épier pour se critiquer mutuellement ?

LE CHEVALIER.

Il me semble que c'est partout de même. Il y avoit des personnes qui ne se connoissoient pas, d'autres qui n'ont que des rapports généraux de société.

L'HOMME BLASÉ.

Vous pouvez vous rappeler qu'à mesure qu'on mangeoit, et surtout qu'on buvoit, les esprits s'animoient, les cœurs se dilatoient ; qu'il sembloit que les verres se remplissoient à la fois de vin, de confiance et de cordialité. On est resté long-temps à table, et la confiance a été en redoublant.

LE CHEVALIER.

C'est ce qu'on voit partout.

L'HOMME BLASÉ.

D'accord ; mais convenez que cela s'est passé ainsi. Après le souper, on s'est promené dans le jardin ; plusieurs ont parlé du Gouvernement avec indiscretion ; d'autres se sont entretenus de leurs affaires à cœur ouvert. On se prenoit sous le bras ; on se faisoit des confidences ; et j'ai été, moi, l'objet de la confiance d'un homme que je connois à peine, qui m'a parlé de mon amitié, et m'a fait part d'une affaire assez délicate qui le concerne.

LE CHEVALIER.

Où prétendez-vous aller ?

L'HOMME BLASÉ.

Pas bien loin. Je suis dans le chemin, et près du but ; voici donc ce que je veux dire, et que j'ai tâché de vous faire entendre : L'amitié est une intempérance mêlée de foiblesse. On est disposé à l'amitié dans la jeunesse, comme on l'est, à tous le : âges, à la confiance et à une sorte de bienveillance quand les sens sont animés par le vin et la bonne chère. Je me rappelle que madame de Sévigné, dans une lettre à sa fille, dit, en parlant d'un de ses parents : « Le bon abbé, à mesure qu'il boit quelques verres de bon vin, vous trouve de plus en plus aimable, vous aime davantage, et trouve que je ne vous aime pas assez ». L'homme a besoin, quand il est jeune, de se répandre ; il se plaît à faire des confidences ; il ne se connoît pas, et se croit un être curieux et rare ; il n'a pas, enfin, la force de garder

son secret, et la présomption le porte à croire qu'il inspire un intérêt sincère qui le fera écouter avec plaisir. On se trouve, lorsqu'on vieillit, dans la situation où étoient les convives avant de souper. On est réservé, circonspect ; l'expérience inspire une juste défiance. Enfin, à mesure qu'on avance en âge, on parle de l'amitié comme d'une douce illusion, et les fripons ont l'air d'y croire, pour mettre à profit la crédulité des gens peu expérimentés. On a dit que les ouvrages de l'abbé de Saint-Pierre étoient *les rêves d'un bon citoyen*. Tout ce que je puis vous accorder en faveur de l'amitié, c'est de dire que c'est la chimère d'un bon cœur ; mais c'est jusqu'au moment où la triste expérience l'a desséché et flétri.

LE CHEVALIER.

Ce que vous venez de dire n'est pas sans quelque fondement ; mais je vous plains sincèrement.

L'HOMME BLASE.

On n'arrive au calme que par le désespoir, et c'est après s'être désabusé qu'on commence à être heureux.

LE CHEVALIER.

Quel bonheur peut-on trouver à vivre isolé ?

L'HOMME BLASÉ.

Qui vous parle de vivre seul ?

LE CHEVALIER.

Mais n'est-ce pas être isolé que de n'éprouver aucuns sentiments, que de n'en point inspirer ?

L'HOMME BLASÉ.

Vous avez une maîtresse, chevalier ; vous avez des amis : hé bien, essayez pendant huit jours de ne pas leur parler de vous, et vous me direz à

quel point vous avez été contraint. Vous les entendrez parler d'eux, et vous me direz franchement combien ils vous ont ennuyé ; vous conviendrez enfin que leur société vous a été moins agréable. Toute la différence qu'il y a entre nous deux, chevalier, c'est que je n'ai pas besoin de parler de moi, et que je ne crois pas que 1 assemblage de foiblesses, d'amour-propre, de sensations qui compose mon être, soit rare et curieux. Je me soucie fort peu, par la même raison, d'approfondir les autres.

LE CHEVALIER.

Ah ! si vous aviez eu quelque grand chagrin, vous ne parleriez pas ainsi : les consolations de l'amitié auroient versé du baume sur vos plaies.

L'HOMME BLASÉ.

Suivant vous, l'amitié est donc comme une médecine salubre qu'il faut garder pour les grandes occasions ! Mais vous ne connoissez pas l'homme, mon cher chevalier ; il est, de sa nature, dominateur. Le besoin qu'on a d'un ami dans l'adversité, le transforme en un véritable despote ; il blâme sans ménagement votre conduite ; il vous accable d'avis impérieux ; il vous reproche votre foiblesse ; il veut, en un instant, changer votre caractère, réformer vos habitudes. Ah ! c'est dans l'infortune que je ne veux pas d'amis. Dans la prospérité je m'en accommoderois mieux, parce qu'ils ont alors de la condescendance.

DU GÉNIE.

LE CHEVALIER.

JE vous ai regretté hier chez madame de B** ; il y avoit une société excellente, et la conversation vous auroit intéressé. J'ai remarqué, entre autres, deux hommes de beaucoup d'esprit ; il y en a même un, Alcidor, à qui je crois qu'on peut accorder du génie.

L'HOMME BLASÉ.

Je crois effectivement que ce seroit un pur don ; mais laissons-là le génie, l'esprit, je vous en prie instamment, chevalier, parce que je n'aime pas à entendre des lieux communs et encore moins à en dire.

LE CHEVALIER.

Vous ne vous en tirerez pas ainsi, et il faut que vous me répondiez. Est-ce que vous ne croyez pas qu'il y ait des gens d'un esprit supérieur qu'on ne peut caractériser que par le mot *génie*, qui veut dire créer, inventer ?

L'HOMME BLASÉ.

Si nous nous servons d'un mot qui signifie *création*, je quitte la partie, mon cher chevalier ; je ne vous passerai pas même l'invention, excepté peut-être dans les arts mécaniques ; mais servons-nous, tout simplement, du mot *trouver*, comme l'on disoit autrefois de ces poètes que l'on appeloit Trouveres ou Troubadours.

LE CHEVALIER.

Mais, si vous refusez d'admettre la différence du génie et de l'esprit, vous ne nierez pas au moins le *talent*, qui est distinct de ce que l'on nomme

communément esprit.

L'HOMME BLASÉ.

Le talent a du rapport avec ce que vous appelez génie, parce que l'un et l'autre sont une aptitude naturelle à saisir certains rapports, et à exprimer avec force ses idées ; mais je ne vois rien là qui ressemble à l'esprit.

LE CHEVALIER.

Qu'entendez-vous donc précisément par l'esprit ?

L'HOMME BLASÉ.

Pénétration et imagination : voilà ce que renferme ce mot, suivant moi ; on peut avoir l'une de ces qualités à un degré supérieur, et être dénué de l'autre : de là résulte la différence des esprits. C'est avec de la pénétration qu'on est Newton, Bacon, Galilée, Montesquieu, La Rochefoucault. C'est avec de l'imagination qu'on est Voltaire, Corneille, Racine ; mais il est une autre qualité qui se joint à la pensée ou à l'esprit et qui anime les compositions de ces grands poètes, c'est ce qu'on appelle l'âme, c'est-à-dire, le sentiment. On est Fontenelle avec de la pénétration, et l'influence de l'âme n'est point nécessaire, pour écrire comme lui. Mais dans le talent de Voltaire, de Corneille, de Racine surtout, la partie du sentiment domine souvent. Un orateur qui seroit privé de cette dernière qualité ne pourroit produire de grands effets, parce qu'il ne pourrait échauffer les hommes réunis.

LE CHEVALIER.

Il est cependant nécessaire qu'il y ait dans la langue, un mot qui exprime la supériorité de l'esprit, et pourquoi ne pas adopter celui de génie ?

L'HOMME BLASE.

Parce que l'idée de création que l'on attache à ce mot est fausse. Une dénomination particulière est-elle d'ailleurs si nécessaire pour désigner des hommes dont il ne se trouve guère qu'une vingtaine par chaque siècle ?

LE CHEVALIER.

Vous bornez beaucoup le nombre des hommes d'un esprit supérieur, si vous n'en admettez que vingt par siècle dans toute l'Europe.

L'HOMME BLASE.

J'ai peut-être été trop généreux encore, et là preuve en est que la plupart des gens qui ont fixé l'attention d'un siècle disparaissent dans le siècle suivant.

LE CHEVALIER.

Il est du moins un genre de mérite qui se perpétue, c'est celui des grands écrivains. On peut contester celui d'un ministre, d'un roi, d'un général, en faire ; honneur, à la fortune, aux circonstances, à l'infériorité des rivaux ; mais l'esprit d'un auteur lui appartient tout entier, et la postérité, froide et impartiale, ne peut être induite en erreur.

L'HOMME BLASÉ.

Cela paroît devoir être ainsi, mais songez que je parle des idées et non du style. L'esprit humain faisant toujours quelques progrès, on dédaigne ceux qui se trouvent en deçà du point où il est parvenu depuis. Voltaire a beaucoup perdu déjà, et sa philosophie, qui paroissoit si neuve, si hardie, il y a quarante ans, paroît bien circonscrite aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

Il n'y a donc point, suivant vous, de mérite qui puisse frapper éternellement les hommes d'admiration.

L'HOMME BLASÉ.

Celui d'un homme tel que Newton, parce que l'on saura éternellement d'où il est parti, et où il est arrivé, et parce qu'il est fort douteux qu'on puisse aller plus loin. Il est encore des talents toujours susceptibles d'être

comparés, appréciés et qui dureront éternellement ; c'est le talent des peintres, des sculpteurs, des architectes. Enfin, il est encore des ouvrages qui seront éternellement admirés, ce sont ceux qui renferment la fidele peinture des passions, et qui portent. l'émotion et l'attendrissement dans les cœurs.

MÉLANGES HISTORIQUES.

RÉFLEXIONS

SUR L'INCERTITUDE DE L'HISTOIRE,

ET

SUR QUELQUES ÉCRIVAINS ANCIENS ET MODERNES.

LA fable, dans les temps anciens, se mêle sans cesse avec l'histoire, sans qu'on puisse découvrir précisément la limite qui les sépare. Ensuite, à mesure que les hommes s'éclairent, l'orgueil national, attribut caractéristique des anciens peuples, la passion et la superstition défigurent les faits, élèvent à leur gré, ou dégradent les hommes. Il ne suffit donc pas à l'amateur de la vérité, de lire les meilleurs auteurs de l'antiquité pour être instruit. Il faut qu'il les compare entre eux ; et il est ainsi forcé, pour avoir des idées exactes, de devenir un savant et un antiquaire. On a recours à

Hérodote, dès qu'il s'agit des temps reculés, et cet écrivain qu'on appelle le père de l'histoire, discrédite par des fictions absurdes les faits authentiques qu'il rapporte. Son ignorance est telle en géographie, qu'il, a pris les montagnes des Pyrénées pour une ville, dans laquelle il place la source du Danube, C'est dans Plutarque que la plus grande partie des hommes cherche à s'instruire des grands événements de la Grèce et de Rome, et il n'est rien de moins sûr que les récits de cet écrivain, plus recommandable par la philosophie qui règne dans ses écrits, que par la fidélité historique. Il avoue lui-même qu'il, n'a de la langue latine qu'une, connoissance imparfaite, et il dit que ce ne sont pas les mots latins qui lui font comprendre les faits, mais que la connoissance de l'histoire le mène à deviner, les mots. On a remarqué dans Plutarque des erreurs considérables de fait et de géographie ; quelquefois aussi il est en contradiction avec lui-même. Dans la vie de Sertorius il raconte le même fait différemment que dans celle de Pompée, et il applique quelquefois la même histoire à un homme dans un lieu, et à un autre personnage dans un lieu différent. Les erreurs d'un, aussi grand écrivain, dont les ouvrages sont la source de l'instruction générale, rendent problématiques la plupart des faits ; car enfin, comment être assuré qu'un autre historien a été plus exact que Plutarque ? La plupart des, historiens n'ont fait, que copier ceux qui les ont précédés, et c'est ainsi que d'âge en âge ont été transmises les erreurs les plus grossières, soit de fait, soit de chronologie. Il étoit réservé au grand Newton d'interroger les cieux, pour réformer l'histoire de la terre. Newton, en appliquant la science du calcul à la durée des règnes qu'il a distinguée de celle des générations, a jeté un grand jour sur l'histoire. Par une suite de ses calculs incontestables, les règnes des sept, rois de Rome, malgré ce que, tous les historiens rapportent, se trouvent renfermés dans un espace de cent trente-trois ans environ, au lieu de celui de deux cent quarante-quatre, qui leur avoit été fixé dans toutes les histoires⁷.

Ce n'est point assez, en lisant l'histoire, d'être obligé à une défiance perpétuelle contre les erreurs de fait et de géographie, il faut encore éprouver le désagrément d'être à chaque instant arrêté par le silence des

écrivains sur les objets les plus intéressants. Aucun d'eux ne nous apprend quels étoient les impôts à Rome, et quel étoit le nombre de ses habitants. Aucun ne nous donne une idée juste des machines de guerre des Grecs, ainsi que de la forme de leurs galères, de la manoeuvre de leurs vaisseaux et de ceux des Romains. La même incertitude existe sur quelques points de l'histoire moderne. On ne sait pas encore, avec exactitude, de quel pays sont venus les Francs ; on les fait venir de la Pannonie, de la Germanie, de Troie, des Palus-Méotides, de la Scandinavie et du Holstein. On parle sans cesse de la loi salique, et il est incertain si elle a été écrite, ou transmise seulement par une tradition.

Si l'ignorance, l'oubli, le silence, la passion des écrivains, et les erreurs des anciens copistes jettent la plus grande incertitude sur la connoissance de l'histoire, quelle plus grande incertitude, quelle plus sombre obscurité ne font pas naître la flatterie, la méchanceté, la superstition, et l'esprit de parti ! Supposons un instant que, du petit nombre d'auteurs qui ont écrit sur le règne de Tibère, le seul Paterculus est échappé aux ravages des Barbares. Tibère et Séjan seroient des modèles à proposer aux plus excellents princes et aux plus grands ministres. Ces réflexions sur l'incertitude de l'histoire découragent l'amateur de la vérité, et lui font penser que c'est avec juste raison que le philosophe Fontenelle disoit que *l'histoire est une fable convenue*. Si telle est la difficulté de s'instruire, en général, combien n'est-elle pas plus grande pour celui qui entreprend d'écrire l'histoire, et qui se trouve comptable envers les hommes des faits qu'il rapporte ! Il ne lui suffit pas d'être vrai ; il a une autre tâche à remplir ; celle d'intéresser des lecteurs guidés dans leurs études par des motifs différents. Les uns ne demandent qu'à voir passer en revue les personnages de l'antiquité ou des temps modernes, et il leur : suffit d'être amusés. D'autres sont avides particulièrement d'anecdotes qui dévoilent la vie privée des rois et des ministres. Une secrète envie est peut-être le principe de leur curiosité, et ils semblent chercher dans de grands modèles l'excuse de leurs propres vices ou de leurs foiblesses. D'autres sont épris uniquement de la vérité historique, et surtout de celle que couvre la rouille de l'antiquité. Une vérité stérile, isolée et minutieuse a des charmes pour eux, parce qu'elle est vérité,

et qu'elle est antique. Il en est d'au très encore, et c'est le plus grand nombre, qui ne voient dans un historien qu'un compositeur agréable ou sublime. Ils admirent la précision du style de Tacite, et la profondeur de ses pensées ; l'énergie de Salluste, et l'élégance soutenue de Voltaire ; mais occupés uniquement du mérite de l'écrivain, ils sont indifférents sur la vérité historique. Il importe peu à certain amateur de peinture qui contemple un tableau représentant Sénèque mourant, de savoir si ce philosophe a réellement existé. Il lui suffit que le peintre ait bien exprimé toutes les circonstances d'une mort pareille soufferte par un vieillard. Il est enfin une classe d'hommes qui doit particulièrement fixer l'attention d'un historien, c'est celle des philosophes et des hommes d'État qui, en sondant le cahos des actions humaines, cherchent à en faire sortir la connoissance de l'homme. C'est ainsi qu'un anatomiste, examinant le corps dans diverses attitudes, juge avec précision de la force et du jeu des muscles. Il faut plus que des faits à ces observateurs pénétrants qui s'efforcent de lire dans le passé l'histoire de l'avenir. Ils demandent des détails qui leur fassent connoître la constitution des gouvernements, l'état des forces militaires d'une nation et celui de ses finances. En effet, l'histoire sembleroit devoir offrir le tableau fidèle des mœurs d'un pays, de sa politique, de ses finances, et celui des personnages qui ont conduit les affaires. Mais la plupart des historiens ne font que rapporter les événements ; on ne trouve dans leurs livres que des sièges, des batailles, des conspirations, des querelles religieuses, l'élévation ou la disgrâce des favoris et des ministres. Souvent ces faits sont altérés, et les causes de la plu part sont omises. Le lecteur, après avoir parcouru des ouvrages de cette nature, n'est guère plus instruit que s'il avoit lu les plus sèches gazettes. Il n'a aucune idée des personnes, ou il n'en a que d'imparfaites ou de fausses ; car les hommes sont aussi quelquefois présentés sous un autre aspect que celui qu'ils offrent réellement. Alexandre est peint comme un jeune ambitieux qui veut, à tout prix, faire retentir l'univers de son nom. Montesquieu, le premier, a fait voir dans ce prince un homme d'un génie supérieur, plus empressé de créer que de détruire ; un prince dont le génie embrassant l'univers connu de son temps, imagina de réunir tous les hommes par les liens du commerce, et qui

fonda, en conséquence, Alexandrie, dont la situation et les rapports n'ont pu être saisis que par un homme supérieur à son siècle. C'est ainsi que l'homme éclairé et instruit voit, en lisant l'histoire, plus de choses, et les voit sous un autre aspect que les lecteurs ordinaires. La plupart d'entre eux ressemblent aux sauvages, qui n'aperçoivent que des unités et ne peuvent les assembler. En parcourant les diverses contrées de l'univers, ou les temps reculés, le vulgaire des observateurs est frappé par des objets qui lui paroissent séparés, et sans rapport entre eux. Semblable au célèbre Linnæus, lorsqu'il classifie avec tant de sagacité cette foule de végétaux qui couvrent la terre, l'homme de génie range les objets dans diverses classes, et ne voit souvent que de légères modifications dans ce qui sembloit différer essentiellement. Il ne lui faut qu'un petit nombre d'éléments pour juger d'un pays ou d'un siècle. Lui dit-on que l'hospitalité est en recommandation ; il en conclut qu'il y a peu de métaux dans ce pays. Voit-il les femmes maltraitées et dans un état d'abjection ; il lui est évident que la civilisation est peu avancée, et que le droit réside uniquement dans la force. Remarque-t-il que le fer est commun ; il présage la civilisation prompte d'un peuple. S'il voit une nation employer un signe représentatif, le plus grand degré d'industrie et la corruption ne lui paroissent pas éloignés. Lui dit-on que dans un pays les journées sont chères ; il en tire cette conséquence, que le peuple a de l'influence dans le gouvernement.

Il est parmi les anciens, deux historiens, Salluste et Tacite, qui se rapprochent à beaucoup d'égards, et surtout par la force de l'expression et la concision du style. Le premier donne beaucoup au hasard, et à ce qu'il appelle *les jeux de la fortune* ; l'autre cherche presque toujours des causes cachées à toutes les actions des hommes, et des principes profondément combinés. Les faits paroissent être mieux enchaînés dans Salluste ; mais il est juste d'observer que cet auteur ayant à tracer un objet déterminé comme la conjuration de Catilina, ou la guerre de Jugurtha, il a dû nécessairement donner à son tableau une ordonnance générale, annoncer tous les acteurs, et ensuite développer successivement les faits. Tacite, dans ses Annales, décrit année par année les événements ; il n'a point d'ensemble à tracer, et n'est point renfermé dans un cercle de personnes et de faits subordonnés à une

cause première qui a tout mis en mouvement. Il est des morceaux très-foibles dans Salluste, qui ne contiennent que des généralités, et j'oserois dire des lieux communs, applicables à tous les sujets. De ce nombre, est celui qui commence la conjuration de Catilina, et une grande partie de la harangue de César au sénat. On ne peut faire un pareil reproche à Tacite, qui est toujours également profond et concis. Quel que soit le mérite de Salluste, Tacite le surpasse et comme politique et comme peintre. On a dit, pour faire l'éloge d'Homère, que c'étoit le poète qui fournissoit le plus à la peinture. On peut dire la même chose de Tacite : il rassemble dans ses tableaux tout ce qui est nécessaire pour l'effet qu'il veut produire, tout ce qui peut, en quelque sorte, transporter le lecteur au lieu de la scène. Quels élémens peuvent manquer à un peintre qui voudroit décrire l'arrivée d'Agrippine à Brindes, après avoir lu la description suivante !

« Aussitôt, dit-il, qu'on aperçut d'une hauteur, la flotte d'Agrippine, le rivage, le port furent remplis d'une multitude de spectateurs désolés. Les murs et les toits et tous les lieux d'où la vue pouvoit s'étendre au loin, en étoient également couverts. Ils se demandoient, s'il falloit, à l'arrivée d'Agrippine, garder un profond silence ou laisser éclater sa douleur. Ils n'avoient point encore déterminé ce qu'il y avoit de plus convenable à faire, lors-qu'on vit entrer lentement la flotte dans le port. Les rameurs, loin de faire éclater cette allégresse qui signale ordinairement leur arrivée, montroient le maintien de gens consternés. Agrippine sortit du vaisseau, suivie de deux de ses enfants, et tenant dans ses bras l'urne funèbre. Tous les regards se fixèrent sur elle, et un gémissement universel confondant toutes les voix, ne permettoit de distinguer ni les proches, ni les étrangers, ni les hommes, ni les femmes. On remarquoit, seulement, que les démonstrations de la douleur récente des spectateurs étoient plus vives que celles du cortège., épuisé par une longue affliction⁸.

On peut citer parmi les historiens modernes, Voltaire, Hume et Robertson. Le Siècle de Louis xiv, de Voltaire, a eu le plus grand succès ; mais cet ouvrage est plutôt un panégyrique qu'une histoire, et c'est moins le tableau d'un siècle qu'un récit élégant de fêtes, de conquêtes et d'aventures

de cour. Il a réussi, ce qui arrive souvent, par ses défauts. Son Essai sur l'Histoire universelle, est supérieur, au Siècle de Louis xiv. Les peintures énergiques qu'il a faites des horreurs du fanatisme, ont contribué à inspirer un esprit de tolérance civile et religieuse. Mais l'instruction politique et économique manquent absolument à l'auteur. On voit perpétuellement dans l'Histoire universelle, une intention marquée de détruire la religion, les religions, les Juifs, la cour de Rome et le clergé. Les mêmes sentiments reviennent sans cesse, et le ton épigrammatique y dépare souvent la dignité de l'histoire ; aucun trait profond ne fait pénétrer le lecteur dans les abîmes du cœur humain ; aucune grande maxime politique ne résulte de ses récits élégants, et le lecteur, toujours amusé par l'heureux enchaînement des faits, n'est jamais tenté de s'arrêter pour réfléchir, à l'aspect d'un jour nouveau qui porte la lumière dans son esprit. Hume balance avec une impartialité éclairée le pour et le contre, et dans un pays où l'esprit de parti est un des ressorts du gouvernement, il démêle, à travers les nuages que cet esprit oppose à la vérité, le point précis des affaires, et joint la rapidité de la narration à la discussion philosophique. Robertson, plus instruit encore que Hume de la partie économique des États, a fait de profondes recherches sur leurs mœurs et les altérations qu'elles ont éprouvées dans divers siècles. On peut dire que l'on connoît à fond, en lisant ces deux illustres écrivains, les principes des événements, les forces militaires, et, en partie, les ressources financières des États. Au reste, si Hume et Robertson surpassent les anciens et les modernes par la connoissance du commerce, de l'industrie, de la population et de l'état de la culture des peuples dont ils parlent, il est de la justice d'observer qu'ils ont eu plus de facilités pour approfondir ces objets, que les écrivains qui les ont devancés. Les âges du monde ressemblent à la vie humaine : c'est après avoir épuisé les erreurs, s'être efforcé d'embrasser le fantôme des illusions, qu'on se replie vers les intérêts solides. L'esprit humain, à l'époque où ont écrit les deux historiens anglois, avoit dirigé son essor vers la science économique. Les objets importants qu'elle renferme ont fixé particulièrement l'attention, et plusieurs ouvrages intéressants ont fait connoître l'état de la culture et du commerce de plusieurs nations, et donné une évaluation du numéraire circulant. Les effets de son abondance

n'ont pas cependant encore été suffisamment développés. On sait qu'elle est un principe de puissance pour une nation, et qu'elle indique, en général, la prospérité de son commerce. Mais ses effets, dans l'intérieur d'un État, et son action sur les ressorts du gouvernement n'ont jamais été approfondis. En réfléchissant attentivement sur cet objet, il devient évident que les richesses modifient le moral de l'homme, et que, par conséquent, la politique leur est soumise. Plusieurs changements qu'on attribue à diverses causes, n'ont d'autres principes que l'abondance ou la rareté du numéraire. Ce sont les richesses acquises par les plébéïens qui, à Rome, altérèrent la constitution, en donnant à cette classe une plus grande influence, et la république n'a péri que par la multiplication des richesses. Ce fut la misère qui, en France, précipita du trône la maison Carlovingienne, et la richesse qui éleva la dynastie qui lui succéda. La puissance des souverains n'a été consolidée dans les temps modernes, que lorsque l'augmentation du numéraire leur a permis d'exiger des tributs en argent au lieu de services en nature. Alors les troupes réglées ont été substituées au confus assemblage des vassaux du suzerain. On a répété mille fois que Richelieu avoit asservi les grands, en les attirant à la cour, et il me seroit facile de démontrer que la richesse nationale ayant procuré à Louis xiv de grands moyens de récompenser magnifiquement les services et l'assiduité auprès de sa personne, et cette même richesse ayant multiplié les jouissances, c'est le despotisme de l'argent, et non celui du cardinal qui a attiré impérieusement les grands et la haute noblesse à la cour, et qui les y a fixés. Enfin l'étonnante révolution qui vient de renverser en France, non-seulement la monarchie, mais les éléments de toutes les constitutions existantes, a pour principe un déficit dans les finances de cet empire.

J'ai exposé en partie les goûts divers de ceux qui lisent l'histoire et leurs particulières dispositions. Il est encore d'autres objets à considérer pour fixer, en quelque sorte, la manière d'écrire l'Histoire. On est généralement convenu, qu'un historien ne doit pas se permettre de fréquentes réflexions ; il changeroit ainsi la nature des choses, et un ouvrage qui doit consister en récits, deviendrait un traité de morale et politique. Enfin c'est se défier du lecteur et blesser son amour-propre, que de lui indiquer ce qu'il doit aimer,

haïr ou admirer⁹. Il est rare aussi que les réflexions ne manifestent pas les secrettes dispositions de l'auteur, et ne rendent dès lors son impartialité suspecte. Les anciens prêtaient à leurs personnages des harangues dans des occasions critiques, et ces discours, qui ne sont pas tout-à-fait dans la vraisemblance, exposoient les principes de la conduite de ces personnages, les avantages ou les inconvénients des partis que l'on pouvoit prendre, et ils éclairoient ainsi le lecteur sur la véritable situation des affaires. Cette ressource nous manque, et il est quelquefois nécessaire d'y suppléer. L'art de l'historien doit consister aujourd'hui à rassembler les circonstances sous un tel point de vue, qu'il facilite au lecteur un prompt jugement.

Au reste, quelle que soit l'impartialité d'un auteur, il a toujours une intention, comme les peintres dans l'ordonnance d'un tableau et cette intention plus ou moins cachée, dirige insensiblement le lecteur. Quel reproche n'a-t-on pas à faire à un écrivain qui, abusant de ses talents, présente les objets sous un aspect faux et dangereux ; qui diminue, avec art, l'horreur des crimes, soit en fascinant les yeux par l'éclat du succès, soit en les faisant dériver de causes excusables, ou d'un principe apparent de grandeur, soit en inspirant un grand intérêt pour les coupables ! Personne n'a plus justement mérité l'indignation d'un lecteur vertueux, que l'auteur de la Conjuration de Venise. Les conjurés sont présentés, dans cet ouvrage, sous un rapport si intéressant ; leur fidélité, leur bravoure, sont peintes avec de si brillantes couleurs, les mesures pour la destruction de Venise sont si bien concertées, que le lecteur, sans en avoir de remords, a du regret intérieurement de ce que cette ville échappe à l'incendie. Graduellement intéressé et attentif à un grand spectacle qui se prépare, et fâché de le voir incomplet, il est plus affligé de la mort de quelques criminels intéressants par leur audace et leurs talents, qu'il ne l'auroit été de celle de tant de milliers de citoyens innocents et paisibles.

Un historien qui fait la description d'une grande bataille, rassemble tout ce qui peut servir à mettre dans un jour éclatant, l'habileté du général et la valeur des troupes, et détourne, sans projet, l'attention du lecteur du spectacle d'horreur que présente le carnage et la mort d'une multitude d'hommes. Après une telle lecture, il ne reste dans l'esprit que des idées de

gloire, d'habileté, de bravoure, qui enflamment l'imagination ; et malheur à l'humanité, lorsqu'un jeune prince lit de telles descriptions. Qui peut dire ce que l'histoire d'Alexandre a fait couler de sang ? et dès lors, la considération des impressions qu'il produira sur l'esprit, ne doit-elle pas faire trembler un historien ? L'humanité lui impose la loi de faire connaître les motifs des guerres, pour qu'on puisse juger si la nécessité ou l'ambition les a déterminées. L'historien doit consacrer la mémoire des généraux qui, pour ménager la vie des hommes, n'ont livré des batailles qu'à l'aspect des grands avantages qui devoient suivre la victoire ; il doit dévouer à l'horreur des siècles, les chefs inhumains qui font couler le sang sans nécessité, ou qui aiment mieux se frayer une voie abrégée sur des monceaux de cadavres, que de faire le plus léger détour pour arriver au même but.

J'ai fait voir les difficultés générales qui s'opposent à l'instruction des hommes, et tous les obstacles qu'on rencontre lorsque l'on tente d'écrire l'Histoire ancienne ; mais aucune de ces difficultés n'est comparable à celles que présente l'histoire du Nord. Lorsque le désir de la connaître nous porte à pénétrer dans les archives des anciens peuples de ces contrées, nous ressemblons à des voyageurs errants dans une région ténébreuse, où, de temps en temps, quelques foibles rayons de lumière encouragent leur marche, et s'éteignent au moment où ils croient avoir trouvé une route assurée. La plupart des érudits, entraînés par l'esprit de système, ont obscurci les questions, et la subtilité des étymologistes ajoute encore à l'incertitude. Les erreurs géographiques redoublent les difficultés par la confusion des noms de villes et de fleuves ; souvent la même nation porte plusieurs noms, celui de la langue qu'on y parloit, celui d'une traduction en grec, et celui d'une autre traduction en teuton¹⁰. Plusieurs nations étoient nomades ; elles erroient de contrée en contrée, et quelquefois d'Europe en Asie ; elles se confondoient avec les habitants des pays qu'elles envahissoient, et il devient presque impossible de distinguer lequel des deux peuples a pris la langue de l'autre. Une nouvelle source d'erreurs est la dénomination générale de plusieurs peuples, d'après leur manière de vivre. Le nom d'une nation illustre étoit aussi quelquefois adopté par des peuples qui avoient cependant un nom distinctif. A tous ces principes d'incertitude,

j'ajouterai les altérations que les langues ont éprouvées dans tous les pays et dans tous les temps. Polybe raconte qu'il avoit en vain tenté de lire un Traité en langue latine, fait entre Rome et Carthage, que les antiquaires pouvoient seuls, de son temps, interpréter ce qu'il contenoit. Il faut encore considérer qu'il est des sons impossibles à prononcer pour certaines nations ; tel est le *th* des Anglois. Les différentes prononciations changent, d'après cette difficulté, beaucoup de noms. Les Grecs n'avoient pas le nom de *selz* des Orientaux, et ils le rendoient par *sa*. Les Tartares sont appelés *Tata* par les Chinois, qui n'ont pas la lettre *r* ; et de nos jours, les peuples que nous appelons *Calmouks*, sont appelés par les Russes *Contaischini*, du nom de Coutaïsch un de leurs khans.

L'amour de la patrie et l'orgueil national égarent aussi les savants et leur font enfanter les plus singuliers systèmes. Olaüs Rudbeck, auteur qui n'est pas sans mérite, place dans la Suède, sa patrie, la scène des plus grands événements de la Mythologie ancienne. L'on ne peut voir sans étonnement les demeures les plus fortunées et le jardin enchanté des Hespérides, situés, d'après cet auteur, sous le ciel le plus rigoureux. Rudbeck a fait aussi d'Hercule un Suédois, d'après le mot *Herfoll*, ou *Her-culle*, qui signifie en suédois, un chef de soldats ; et M. Bailly a adopté cette étymologie. Mais Rudbeck et Bailly auroient pu se rappeler qu'il n'y avoit point de nation qui n'eût son Hercule, et dont la langue ne renferme quelque racine d'où l'on puisse faire dériver ce nom fameux. Si Pierre-le Grand eût vécu dans les temps héroïques, à combien de fables, ses voyages, ses travaux, son empressement d'éclairer sa nation, n'auroient-ils pas donné lieu ? La Russie auroit eu son Hercule non moins célèbre que les autres.

SUR LES PEUPLES DU NORD.

M. BAILLY, dans son ouvrage sur l'Atlantide, a adopté un système d'Olaüs Rudbeck, qui change toutes les idées reçues, et qui tend à fortifier, par des faits, celui du refroidissement progressif du globe. On peut dire même qu'en changeant seulement un peu le lieu de la scène, il n'a fait que traduire et commenter l'antiquaire suédois. Ces deux auteurs se fondent en partie sur quelques passages des mythologistes, dont plusieurs sont peu anciens et peu accrédités, et particulièrement sur un passage d'Apollodore. Les pommes d'or, dit-il, enlevées par Hercule, ne sont point, comme quelques-uns le pensent, dans la Lybie • ; elles sont dans l'Atlantide des hyperboréens. D'après le système d'Olaüs, appuyé sur des combinaisons ingénieuses, le nord prend la place de l'orient ; Phaéton n'est plus précipité dans le Pô, mais dans la Dwina, qui est l'Eridan : et les larmes de ses sœurs sont l'ambre jaune, que la Prusse recueille sur les bords de la Baltique ; mais il faut considérer que ce mot, *Hyperboréens*, n'a pas, aux yeux des savants les plus éclairés, une acception déterminée. Il paroît constant que les auteurs grecs et latins entendent par la dénomination d'hyperboréens, des pays qui sont tellement au-delà du vent du nord, qu'ils ne sont jamais incommodés de son souffle. Strabon est le seul qui ait donné une autre interprétation à ce mot, en disant qu'il signifie voisin de Borée (Βόρειοί). On a placé ce peuple à l'orient du mont Riphée, c'est-à-dire, en Sibérie, qu'on suppose avoir joui de la plus agréable température. Hésiode dit que les Hespérides cultivent les arbres qui portent les pommes d'or, et il place leur fameux jardin au-delà de l'Océan. Cette opinion étonne moins, quand on pense que les anciens avoient les notions les plus grossières sur la géographie. L'Espagne étoit regardée comme la borne du monde par les Grecs, et cette contrée, ainsi que le mont Atlas, étoient à leurs yeux, l'extrémité du ciel et de la terre. Atlas, dans Hésiode, est représenté soutenant le ciel aux confins de la terre, vis-à-vis des Hespérides. Mais

Hésiode n'entend vrai semblablement par l'Océan que la mer qui avoisinoit la terre dont il parle, et non cette immense étendue d'eau qui enveloppe le globe. Si l'on admet que le Nord a été le théâtre des anciennes fables, et que les arts sont venus de ces contrées, il faut nécessairement adopter le système du refroidissement de la terre, qui n'est rien moins que prouvé. Mais, sans entrer dans la discussion de ce système, et en l'admettant même, il est une objection à faire sur l'antique existence des arts dans le Nord, et leur entière disparition de ces contrées, à laquelle il me paroît difficile de répondre. Si le globe s'est refroidi, ce ne peut-être que par degrés ; et un refroidissement graduel, qui agit insensiblement, ne détruit pas les races entières d'un pays, comme un tremblement de terre, comme un déluge, ou l'explosion d'un volcan. Les habitants des contrées, qui ont éprouvé ce changement de température ont dû reculer, de proche en proche, dans celles où le froid étoit moins sensible, et ont dû nécessairement conserver les connoissances, les sciences et les arts qui les distingnoient des autres peuples. Il devoit résulter de cette marche progressive, que les Ostiacks, les Lapons, les Samoyèdes, seroient encore aujourd'hui des peuples éclairés ; et si l'on suppose qu'il n'est resté dans les plus rudes climats que les hommes des dernières classes qui étoient moins sensibles à leur âpreté, il faut absolument que les sciences et les arts se retrouvent à quelques degrés plus loin. Ainsi, c'est au cinquante-cinquième degré de latitude que devoient se trouver les peuples les plus anciennement éclairés.

Il n'est pas nécessaire d'adopter le système de Rudbeck, pour s'assurer que les nations du Nord, à différentes époques, ont eu des arts, du commerce, de l'industrie, et qu'elles ont produit des hommes de génie et des héros. La stérilité du sol et l'habitude d'une vie errante empêchoient la plupart de ces nations d'être long-temps sédentaires ; et lorsque la culture étoit en vigueur dans un pays, son gouvernement se perfectionnoit, les arts y faisaient des progrès, le commerce et des guerres heureuses attiroient des métaux de l'Orient. Mais ce pays, environné de peuples qui n'avoient d'autres propriétés que des chariots et des chevaux, étoit toujours sur la défensive, et ses habitants finissoient par succomber sous les efforts réunis de peuples errants et guerriers, avides de leurs dépouilles. Le manque d'un

signe représentatif étoit encore une raison du peu de progrès des arts utiles. Les métaux sont destinés à faire le destin de l'univers : le fer donne aux hommes une véritable puissance, et l'or développe leur industrie. Il présente à l'imagination la réunion de toutes les jouissances ; il va réveiller dans le fond des cœurs toutes les passions ; il multiplie les rapports entre les hommes ; il est le père des arts comme des vices, l'aiguillon de l'activité, et l'oreiller de la paresse.

SUR LA POPULATION DE LA RUSSIE,

ET DE SA SITUATION COMMERCIALE.

SUIVANT les états fournis à M. de Voltaire, la population de la Russie, il y a trente ans¹¹, pouvoit être évaluée à vingt-quatre millions d'hommes. Ce calcul a paru au dessous de la réalité, et plusieurs personnes instruites l'ont estimée à vingt-cinq millions. En ajoutant à ce nombre 2,500, 000 seulement pour la Krimée et les parties de la Pologne cédées à l'impératrice, le total s'élèveroit à 27,500,000 individus : ce nombre excède celui des plus puissantes monarchies.

Le commerce principal de la Russie est avec l'Angleterre, et la balance est entièrement à l'avantage de la Russie. Celui qu'elle fait avec la Suède lui est également favorable. Il n'est point de partie du monde avec laquelle la Russie n'ait, en quelque sorte, des points de contact, et ne puisse commercer. Par la mer Caspienne, la Perse lui est ouverte : elle communique avec toutes les îles de l'Archipel par la mer Noire. Des îles de Saint-Pierre et Saint-Paul, ses vaisseaux peuvent se frayer une nouvelle route en Amérique, en Asie et dans l'Inde. Les îles Kouriles avoisinent le Japon, et par le détroit de l'île Sayalienne, les Russes peuvent arriver dans le golfe de Léanton, qui n'est qu'à quarante lieues de Pékin.

NOTE A CONSULTER

POUR LES AUTEURS QUI ÉCRIRONT L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION.

JAMAIS un champ plus vaste n'a été ouvert à l'histoire que celui de la fin du dix-huitième siècle. Les annales du monde n'offrent rien de semblable aux événements de la révolution. Les papiers les plus secrets d'un grand monarque, enlevés, ainsi que ceux des grands, et la correspondance des ministres, forment un assemblage de matériaux précieux qui dévoilent les plus profonds mystères de la politique, et les sentiments et la conduite d'acteurs vivants. La curiosité des contemporains peut ainsi pénétrer des choses qu'un siècle entier suffiroit à peine pour révéler graduellement à la troisième génération. Enfin, la destruction de l'ancien régime et l'abolition des personnes les plus élevées, joints à la violence de l'esprit de parti et des factions, dispensant ces auteurs de tout ménagement envers les personnes, envers les souverains, rien n'est pallié, affoibli, caché. Mais cette abondance de tout ce qui peut servir à faire connoître les hommes et les choses, jette de l'incertitude sur les événements, que chacun présente sous des aspects différents et conformes à sa passion. Enfin, des auteurs que guide le seul amour du gain, voulant enchérir sur les autres, et exciter plus vivement la curiosité, composent, altèrent des manuscrits, inventent des faits scandaleux, citent des hommes qui n'existent plus, adaptent, avec plus ou moins d'art, des faits controuvés au caractère des personnes, et y mêlant habilement quelques vérités, nous offrent, dans la composition de l'histoire,

l'image des faux monnoyeurs occupés à altérer le titre des espèces qu'ils fabriquent :

Serpents contagieux qui des sources publiques
Empoisonnent les eaux.

Ces auteurs embarrassent le jugement des contemporains les plus éclairés, et la multitude adopte sans examen leurs fictions.

Deux manières de voir la révolution partagent la plupart des écrivains, et ont enfanté un nombre prodigieux d'ouvrages sur les *causes* et les principes de la révolution. Les uns remontent aux temps les plus anciens, en trouvent les éléments dans le fameux ordre des Templiers, les Rose-Croix, les Francs-Maçons, élevés sur leurs débris ; enfin, dans l'*illuminatisme*, production de l'exaltation du génie allemand. Ils présentent ainsi un système suivi et transmis à des adeptes pendant huit siècles ; système dont l'explosion étoit réservée aux derniers lustres du dix-huitième. L'art de rapprocher certains faits, de lier des pièces éparses, donne quelque vraisemblance à ce système parmi les gens qu'aveugle l'amour du merveilleux. D'autres écrivains, avec plus d'art et étayés sur des faits authentiques, opposent les coutumes, les mœurs, les usages et les idées dominantes du dernier siècle à ceux du siècle qui l'a précédé, et voient, dans les changements qui se sont opérés, une sensible altération du régime monarchique, qui a conduit graduellement à la révolution. Ces changements dans les idées peuvent-ils être considérés comme des principes et des causes, lorsque la plus légère attention du gouvernement eût suffi pour rappeler les esprits à leurs anciennes dispositions ? Ce n'étoit point la force des nouveaux systèmes qui minoit le gouvernement : c'étoit son impéritie et son imprévoyance qui abandonnoient l'autorité au cours des événements et des opinions quelconques. On pourroit comparer la constitution de la France à un vaste édifice dont on a laissé tous les abords ouverts : peu importe qu'on soit entré par une porte ou par une autre pour en dévaster l'intérieur ; on y a toujours pénétré du moment où la surveillance en avoit été abandonnée à des gardiens négligents ou infidèles, dont les uns

favorisoient l'entrée des assaillants qui partageoient le butin avec eux ; les autres étoient occupés de leurs plaisirs, ou s'amusoient de ce qui se passoit. Il en est de même de l'influence des philosophes, qui ont préparé, dit-on, la ruine du *trône et de l'autel*. Les ouvrages politiques, tels que ceux de Montesquieu, si profond dans sa légèreté apparente ; du déclamateur Raynal, le plus dangereux de tous ; le livre apocalyptique, intitulé : *Contrat Social* ; les pesantes dissertations de Mably, étoient-ils lus des officiers municipaux, des curés, des magistrats subalternes, des soldats, des bourgeois ? Toutes ces classes avoient-elles médité sur les conceptions abstraites qu'ils renferment ? Non, certes ; mais c'est au moment de la révolution, que, pour étayer leurs idées indéfinies de liberté, ils ont eu recours à ces ouvrages, comme on s'adresse à un avocat pour fournir des motifs à l'appui d'une cause.

L'Histoire de France offre plusieurs époques bien plus favorables à une révolution, telles que le temps de la Ligue, et celui de la Fronde. Mais dans ces orageuses circonstances, de grands ministres tenoient les rênes du gouvernement, et des généraux habiles, expérimentés, étoient à la tête des armées. Enfin, les souverains montroient, dans l'occasion, une énergie qu'on n'attendoit pas d'eux. Que l'on considère Henri III, prince amolli par les voluptés, sorti tout à coup de son inertie à l'aspect d'un danger pressant, montant à cheval avec sept ou huit de ses serviteurs, et se tournant vers Paris, qu'il étoit forcé d'abandonner à ses ennemis, pour proférer ces paroles : *Ville in grate, que j'ai comblée de bienfaits, je ne rentrerai dans tes murs que le fer et la flamme à la main !* Dès lors, il s'occupe sans relâche de sa juste vengeance, et à la tête d'une armée valeureuse, il alloit tenir parole, s'il n'eût été arrêté à Saint-Cloud par le fer d'un assassin.

On est porté, en réfléchissant sur la révolution, à faire cette question : Eût-elle pu avoir lieu sous Louis xv ? On peut, pour la résoudre, considérer que l'extérieur et le maintien noble et imposant de ce monarque, dont on peut dire qu'il avoit, *facies imperio digna*, suffisoient pour imprimer le respect. Il n'en étoit pas de même du bon et infortuné Louis xvi, à qui la nature avoit refusé ces avantages. Louis xv, il est vrai, se laissoit gouverner par ses ministres, mais il étoit capable de suivre des

conseils fermes ; il sentoit fortement le danger de laisser attaquer son autorité, et de violents mouvements de colère manifestèrent quelquefois les résolutions dont il auroit été capable contre ceux qui contrarierent ses volontés. Sa fameuse lettre au duc de Richelieu, dans laquelle on trouve ces passages : « Poussé à bout comme je le suis, je ne puis plus différer de faire sentir à mon parlement que je suis le maître absolu, et que ma puissance absolue vient de Dieu, et que je n'en dois compte qu'à lui le jour où il me retirera de ce monde..... J'y mettrai toute la force que Dieu a mise dans mes mains, et je répandrai mon sang avec grand plaisir, etc., etc. ». Cette lettre doit prouver que Louis xv auroit employé la force pour arrêter, dès les premiers moments, les entreprises des révolutionnaires. Quand on l'a connu, il est évident qu'il n'auroit jamais consenti à assembler les notables, et encore moins les états-généraux ; et que, si l'on, suppose des circonstances critiques, il n'auroit pas balancé, pour le rétablissement de l'ordre, à prendre les plus violents partis et à y persévérer.

SUR L'HÉROÏSME.

ON a beaucoup admiré, d'après Voltaire, cette maxime de Vauvenargues : *Les grandes pensées viennent du cœur*. Pour moi, je ne sais pas ce que de grandes conceptions ont de commun avec le cœur, et je crois bien plus vrai de dire : les grandes actions viennent du cœur, et par ce mot, on peut entendre l'âme. C'est là qu'est véritablement le principe de l'héroïsme, qui ne consiste pas seulement dans les actions éclatantes, mais encore dans les grandes qualités de l'âme, telles que le mépris des dangers, le sacrifice des grands intérêts, le triomphe de ses passions. Scipion, Bayard, Charles XII, sont des héros, tandis qu'on ne peut pas dire la même chose d'Auguste et de Louis xiv. César même, le plus grand des hommes peut-être, n'est pas à distinguer par ce titre. Louis XIV, contemplé dans ses dernières années, luttant avec le malheur, supportant courageusement ce que l'adversité a de plus sensible et même d'humiliant, approche bien plus de l'héroïsme que dans le temps de ses triomphes et de sa prospérité.

Il est des temps dans l'histoire ancienne, que l'on appelle siècles héroïques ; ce sont ceux où la civilisation n'ayant pas fait encore de grands progrès, les sociétés n'étoient point assujéties à des formes qui fixent chacun dans une classe, à des règles qui obligent de parcourir divers degrés successifs pour s'élever. Enfin, dans ces temps, les armées étoient peu nombreuses, et presque sans discipline. Alors la valeur, la force du corps, les vertus, des talents naturels, élevoient promptement un homme au commandement, et avoient un plus grand essor. Un homme étoit personnellement d'un grand prix, et sa valeur suffisoit quelquefois pour fixer le sort d'une bataille. Il en fut à peu près de même dans les temps de chevalerie. Les demi-dieux, les héros de la fable avoient les rares qualités, le courage surnaturel, en quelque sorte, qui composent l'héroïsme ; et ces hommes célèbres ont été égalés de nos jours par d'illustres brigands, appelés flibustiers. Il est des hommes, dans chaque siècle, à qui la réunion

d'un grand courage, une ambition qui cherche à s'élancer hors de la voie commune, l'amour du merveilleux, et une grande force de volonté, composent un caractère extraordinaire qui les rapproche des temps héroïques. Ils peuvent avoir plus ou moins d'esprit en apparence ; mais quand on voit ce qu'ils exécutent, on ne peut s'empêcher de convenir qu'ils ont dans l'âme des qualités supérieures. Parmi ces hommes, on peut compter le duc de Guise, qui, dans le siècle dernier, tenta d'être roi de Naples. Son arrivée dans cette ville, sur une petite barque, à travers la flotte et au milieu du feu de l'artillerie espagnole et de celle de la côte, est une des plus héroïques actions que l'histoire présente. Le comte de Péterborough, dont on disoit que c'étoit l'homme qui avoit vu le plus de rois et de postillons, est encore un homme du genre le plus frappant. Sa conduite, au siège de Barcelone, est véritablement héroïque. Mansfeld, dans la guerre de trente ans, le duc de Lorraine, étoient remarquables par la même trempe de caractère. Il est un homme dans ce siècle, fameux par de grandes entreprises et de brillants revers, qui s'annonça, dès sa jeunesse, par un courage et un désir de se signaler extraordinaires. Le prince de Nassau, à dix-huit ans, entreprend un voyage autour du monde et ensuite différentes expéditions, où il montre une valeur à toute épreuve. Sa magnificence, ses ressources pour y suffire, des voyages dans diverses contrées, où il se fait toujours remarquer par son courage ; des liaisons particulières avec presque tous les souverains de l'Europe, la confiance de Catherine II, qui lui donne le commandement d'une flotte, où il fait, en chef, l'apprentissage d'homme de mer ; enfin, un dévouement sans bornes à ses amis heureux ou malheureux : tout cela forme un caractère peu commun, offre une générosité, une force de volonté, un courage dont la réunion rappelle ces hommes pour qui l'antiquité avoit créé le nom de Héros.

DES HOMMES HONORÉS

DU TITRE DE GRAND.

Le nom de grand excite en nous l'idée d'une élévation supérieure à la multitude des objets du même genre, et il en est de même pour les qualités de l'âme et les talents de l'esprit. Mais l'emploi de ce mot à ces objets prouve une pauvreté réelle dans les langues. Si elles étoient plus riches, il y auroit des expressions pour spécifier les degrés de ces qualités dont la mesure et le genre sont si variés ; il y en auroit pour désigner l'homme qui en réunit de divers genres, et pour fixer en quelque sorte ses droits à l'estime publique. On peut dire que Cromwell est un grand scélérat, et qu'il est un grand homme : quelle expression avons-nous pour désigner avec précision les idées que nous avons de cet homme rare, admirable dans plusieurs parties, détestable sous plusieurs rapports ?

Alexandre est, je crois, le premier à qui l'on ait donné le nom de *grand*. Il fut ensuite décerné à Pompée, et d'une manière qui jusqu'à présent est unique. On ne disoit pas le grand Pompée ; mais on l'appeloit *le Grand*, sans y joindre son nom. C'est ainsi qu'il est toujours désigné dans la Pharsale. César, que les Romains et toutes les nations ont mis bien au-dessus de Pompée, n'a pas eu le nom de Grand. On n'a pas dit le grand César ; mais quelque chose de plus flatteur fut son partage : son nom devint le synonyme de la grandeur et du rang suprême. Être déclaré César, c'étoit en quelque sorte être associé à l'empire, et de nos jours encore ce nom est devenu synonyme de vaillant.

On compte depuis cent cinquante ans un petit nombre d'hommes auxquels on a décerné le titre de *grand*. On dit : Louis-le-Grand, le grand Condé, Frédéric-le-Grand, le grand Corneille, le grand Colbert, et, l'on donne aussi ce nom, mais moins généralement à Voltaire.

Le torrent des nouvelles idées a renversé en partie les autels élevés à Louis xiv. Mais l'homme impartial, balançant les éloges outrés du siècle dernier et les satires de celui-ci, voit dans ce prince un homme qui s'est élevé au-dessus des ténèbres d'une mauvaise éducation ; qui luttant contre le goût des plaisirs, les séductions des courtisans, n'a point été vaincu par la mollesse, et a su imposer à une grande nation comme à son siècle ; qui, a encouragé tous les talents, n'a méconnu aucun genre de mérite ; enfin, un homme qu'un demi-siècle de prospérité a pu enivrer souvent, mais dont l'âme a conservé toute son énergie, et que l'adversité a trouvé prêt à braver ses coups les plus accablants. Louis xiv n'aurait peut-être pas été un grand homme dans un ordre inférieur ; mais peut-on lui refuser d'être un grand roi ?

Condé a été mis au rang des plus illustres capitaines, et aujourd'hui les gens de l'art mettent au-dessus de lui Turenne et Luxembourg. Mais ce ne sont pas les victoires de Condé qui lui ont valu seules la dénomination de grand. Un esprit supérieur, plusieurs traits de grandeur d'âme, son talent à s'attacher les hommes, l'éclat de son nom dans les pays étrangers, où les ennemis de la France sembloient compter sa personne pour une armée, son goût pour les arts, ses connoissances en littérature, voilà ce qui lui a mérité un titre que la postérité ne sépare plus de son nom.

Turenne, compté au rang des plus grands hommes, n'a point obtenu ce titre suprême, que ses vertus, ses qualités morales, et des actions de guerre, sembloient lui avoir légitimement acquis. En voici, je crois, la raison. Il a manqué, de son vivant, un certain éclat à sa personne, et sa modestie même a peut-être nui à sa gloire. Ce n'est point l'enthousiasme, mais une justice réfléchie qui l'a placé à son rang,

Frédéric II a reçu le nom de grand de l'acclamation de l'Europe. La célébrité de la nation française a concouru à celle de Louis xiv ; Frédéric II a rendu la sienne illustre, a développé son caractère, et l'a mise au rang des plus fameux peuples. Considéré comme capitaine, il a fatigué l'Europe de ses triomphes ; il ne s'agit point de faire froide, ment l'analyse de ses campagnes : on peut gagner une ou deux batailles sans être réellement un grand capitaine, parce qu'on peut devoir ses succès à l'infériorité de

l'ennemi, ou bien à quelque heureux hasard. Mais des victoires multipliées remportées sur différents chefs, sur différents peuples, et en divers pays, ne peuvent laisser de doute sur la supériorité militaire d'un général.

Frédéric est ensuite à considérer comme roi, et sous cet aspect il étonne par cette activité incroyable qui lui a fait, jusqu'au dernier moment de sa vie, embrasser tous les détails du gouvernement. Il a créé dans son pays le commerce et les manufactures ; il a rédigé un code de lois, et prodigué les encouragements de toute espèce. Enfin, portant sur le militaire, auquel il dut sa puissance, cette activité, ce génie pénétrant, cette suite d'idées qui le caractérise, il n'a pas perdu de vue, un seul jour, et les principes de la discipline, et l'observation de cette tactique supérieure qu'il avoit créée. Quand on songe ensuite que son royaume a prospéré par ses soins, que les revenus de la Silésie ont triplé par les améliorations qu'il a opérées dans son commerce et son agriculture ; quand on voit que la guerre n'a rien coûté à ses peuples, et que dans le cours des campagnes qui sembloient devoir épuiser son trésor et la substance de ses états, il a élevé un grand nombre de bâtiments publics et des palais somptueux, qui peut refuser à Frédéric le titre de grand roi ? Pour compléter, je ne dirai pas cet éloge, mais cet examen impartial, je dirai que Frédéric II n'eut jamais de foiblesses. La morale peut blâmer avec raison les mœurs d'un monarque ; mais qu'importe à ses peuples qu'un souverain ait une maîtresse ou un favori ? lorsqu'ils n'ont aucune influence sur ses déterminations, lorsque leur fortune ne devient pas la source d'une oppression, ou le principe d'un scandale public ; lorsque les goûts d'un prince, renfermés dans l'intérieur de son palais, ne dégradent pas aux yeux d'un peuple son chef suprême ; enfin, lorsque les instruments de ses plaisirs ne sont pas les instruments du malheur public ? Contemplons à présent Frédéric comme homme, et tâchons de savoir si, jeté dans la classe commune par sa naissance, il eût pu s'élever et fixer l'attention : on ne peut lui contester une sagacité et une étendue d'esprit peu communes ; ainsi, sous ce rapport, Frédéric avoit les moyens de se distinguer dans les affaires, et si l'on suppose qu'il eût embrassé l'état militaire, les talents qu'il a montrés l'auroient fait parvenir aux plus grands emplois. Mais il est un autre genre de talents qui

distinguent Frédéric. Né dans la Germanie, il en a dédaigné la langue, et il faut avouer qu'à l'époque où il parut, elle n'avoit pas été cultivée par ce grand nombre d'hommes de génie qui l'ont depuis enrichie et formée. Les regards d'un homme passionné pour les talents de l'esprit se tournèrent naturellement vers la France, célèbre par les plus grands poètes et les orateurs les plus éloquents. Frédéric ne put acquérir dans cette langue, qui lui étoit étrangère, la perfection de style qui n'appartient qu'aux écrivains les plus exercés d'une nation ; mais quel prodige de voir un allemand écrire avec élégance en prose françoise, et faire en cette langue des vers sur tous les sujets, soit de littérature, soit de philosophie ! Ses vers sont incorrects ; mais le fond des idées est toujours remarquable, et le génie poétique étincelle dans sa prose comme dans ses vers au milieu des inexactitudes et même des fautes de langage qui les déparent. Il a écrit aux hommes de lettres les plus célèbres de son temps une multitude de lettres qui sontienent le parallèle avec celles de Voltaire, et l'emportent sur celles de d'Alembert. J'oserai prononcer, d'après ces détails, que Frédéric est, dans les temps modernes, le plus grand des rois, et l'un des plus grands capitaines, et qu'il auroit été ou un homme célèbre, ou un grand homme dans toutes les conditions.

Des rois je passe à Corneille, qui les a peints à si grands traits. Il y a eu de plus grands poètes, et Racine qui le surpasse par la perfection et le charme du style, na pas le titre de *grand*. Il est facile d'en trouver la raison : Corneille a paru le premier, et il a mis dans ses vers une pompe d'expressions, une élévation de sentiments qui a exalté les esprits. On a dit long-temps, cela est beau comme le Cid. Corneille est quelquefois sublime, et cela suffit pour être nommé *grand*. Enfin, son siècle, frappé de la force de ses idées, de la hauteur de sentiments qu'il prête à ses héros, confondit l'exagération avec la grandeur. La première place avoit été décernée par l'admiration quand Racine parut ; il atteignit la perfection ; mais dans les arts, le grand, l'étonnant subjugue d'abord davantage. Quatre vers de Corneille suffisent pour exciter l'enthousiasme. Il faut lire une scène entière de Racine pour être frappé de son mérite, et il faut être connoisseur pour

remarquer l'élégance soutenue de son style, la justesse de ses expressions, enfin la perfection de toutes ses parties.

On a donné le titre de grand à Colbert, et peut-être a-t-il paru surprenant qu'un homme dont madame de Montespan, femme d'un esprit supérieur, disoit : « Il remplit toutes les idées que je me fais du grand homme » ; que Louvois, rival de Colbert, dont l'esprit embrassoit tant de détails, sans que la conception de l'ensemble en souffrît ; que Louvois, qui a préparé et facilité les conquêtes de Louis xiv, n'ait pas été honoré du nom de grand. Mais cette exception confirme le discernement, je dirois presque l'instinct de la multitude, qui seule fait les grandes réputations. Les talents de Louvois, tout grands qu'ils paroissent, et qu'ils soient en effet, sont, par leur genre et leur application, peu brillants, et le mérite de ceux qui préparent des moyens est entièrement obscurci par ceux qui exécutent. Sans Louvois, Louis XIV, Condé, Turenne n'auroient pas été à portée de faire des campagnes glorieuses ; mais l'éclat du succès couvre tout, et appartient en entier au chef qui a agi. Il y a eu depuis Louis xiv des directeurs des vivres qui ont fait d'aussi grandes combinaisons que Louvois, qui ont sauvé des armées, préparé de grands succès, et loin d'être au rang des grands hommes, leur nom même est à peine connu. Colbert est dans une autre classe que Louvois. A son avènement au ministère, les finances étoient dans le plus grand désordre : bientôt les peuples sont soulagés et les revenus augmentés. Il est ministre de la marine ; elle étoit nulle, et dans peu elle devient formidable ; les manufactures étoient languissantes, elles se multiplient à force d'encouragements. Colbert est surintendant des bâtimens, et la colonnade du Louvre élevée fait croire à ceux qui la contemplent qu'ils sont transportés à Athènes ou à Palmyre. Des bienfaits sont accordés aux gens de lettres, et c'est Colbert qui en donne l'idée. Il en fait la liste, et il fonde des académies ; les édits, les réglemens, les arrêts, tout émane de Colbert, tout est signé de lui, et atteste ses grandes conceptions. Enfin, le public en jouissant de ces divers avantages, répète le nom de Colbert, tandis qu'il ne va pas fouiller dans les bureaux de la guerre pour voir les dépêches de Louvois, et ses instructions aux intendants d'armées. Il résulte de ces observations, qu'en supposant Louvois égal, supérieur même, si l'on veut,

en génie à Colbert, c'est justement que Colbert a été de préférence honoré du titre de grand.

DE LA NOBLESSE.

ON se croira philosophe en disant à un noble : Que m'importent vos ancêtres ? que m'importe qu'ils aient gagné des batailles, ou possédé pendant des siècles les premières dignités de l'État ? C'est le mérite seul que je dois estimer, et il peut seul me porter à des égards envers vous. Un homme plus philosophe dira : De grands souvenirs attachés à votre nom me portent à vous témoigner des égards avant de vous connoître ; mais ils vous imposent des devoirs plus impérieux qu'aux autres citoyens : vous avez de plus qu'eux à craindre une comparaison humiliante avec d'illustres aïeux. C'est en vain qu'on voudroit ôter au passé toute influence sur les dispositions actuelles ; le passé et l'avenir agiront toujours, si ce n'est sur l'esprit, sur le sentiment. Quelle folie, peut-on dire, de s'embarrasser de ce qui se passera après vous. Que vous fait que la postérité en parle en bien ou en mal, ou qu'elle se taise ? Ces vains sons qui ne réveilleront pas votre cendre, valent-ils une sensation que vous pouvez éprouver en ce moment ? Renoncerez-vous au plaisir présent pour qu'on fasse votre éloge dans les siècles futurs ? Voilà de tristes et sèches vérités, répondra un homme plus éclairé ; mais heureusement elles ne prévaudront pas sur les inspirations du sentiment. Il rendra toujours précieux à l'homme le suffrage de cette postérité qu'il ne fera que prévoir, et n'entendra jamais, et il immolera ses plaisirs, son repos et sa vie à cette chimère, si l'on veut l'appeler ainsi, à cette chimère qui encourage et soutient si puissamment l'homme dans le chemin de la vertu, à cette chimère qui a sauvé tant d'États, et produit des actions qui élèvent l'homme au-dessus de lui-même. Les idées du passé et de l'avenir ont la même racine : la moralité de l'homme et le sentiment. La considération accordée généralement aux descendants des hommes qui se sont distingués par des actions éclatantes ou qui ont occupé les grandes dignités de leur pays, peut être regardée comme un préjugé ; mais ce préjugé n'en est pas moins réel, universel, et je dirai indestructible. Je

suppose que des Européens se trouvent parmi des sauvages, et qu'ils disent à leur cacique, en lui montrant un de leurs compagnons ; Celui-ci descend d'ancêtres qui ont occupé les premiers emplois de notre nation, et commandé de grandes armées. Je maintiens que le cacique et ses sujets regarderont avec respect celui dont on aura parlé ainsi, en accommodant à leur style le récit qui leur sera fait. Le capitaine Cook dit, en parlant du jeune Omaï, qu'il avoit amené d'Otaïti à Londres, et qu'il renvoyoit après un assez long séjour, avec des instruments d'agriculture et d'autres arts mécaniques, et diverses graines : « Il sembleroit qu'arrivant dans son pays avec les lumières qu'il a acquises, et ces dons utiles, il pourroit prétendre à des avantages, et à quelque supériorité sur ses compatriotes ; mais il est sans exemple qu'un homme d'une classe inférieure dans ce pays, ait jamais pu s'élever à aucun emploi important ». Guidé par le flambeau de la philosophie, et dégagé de tout préjugé, je ne dirai pas qu'il est juste qu'il y ait dans un pays de la noblesse, et qu'elle doit être distinguée ; mais qu'il est dans la nature de l'homme d'établir des nobles et de les distinguer, d'éprouver enfin un sentiment de respect pour ceux dont une longue suite d'aïeux a illustré le nom, comme il est de la nature de l'homme de mettre du prix aux louanges de la postérité, qu'il n'entendra jamais. Je sais qu'il y a eu de petits pays régis démocratiquement, où la noblesse n'avoit aucune existence, mais on ne trouveroit pas de grands États ainsi gouvernés¹², et j'ajouterai que la noblesse étoit considérée dans les démocraties de la Grèce. On distinguoit la naissance d'Alcibiade parmi les Athéniens, sur qui son origine, ses richesses, ses grâces extérieures, son esprit et son brillant courage lui donnèrent tant d'ascendant. Si l'on supposoit que, dans un grand pays, le peuple enivré du fanatisme de l'égalité égorgeât ou bannît de son sein tous les nobles, qu'en résulteroit – il ? que des hommes jusque-là obscurs s'élèveroient aux premiers emplois du nouvel état qui auroit été formé, qu'ils commanderoient les armées, qu'ils seroient investis de l'exercice du pouvoir exécutif, que leurs enfants, leurs familles devenues riches, auroient plus de facilités que d'autres pour parvenir aux mêmes dignités, dont la route leur seroit frayée ; que le peuple s'habituerait à respecter certains noms illustrés par de grandes actions, ou par des dignités

éclatantes, et qu'enfin il s'établirait insensiblement un ordre de nobles, de patriciens ; parce que l'on ne peut pas bannir du souvenir des hommes les faits, et ce qui constitue la gloire des individus, et que la noblesse n'est en quelque sorte qu'une tradition.

Après avoir essayé de remonter aux principes de ce sentiment, qui fait mettre tant de prix à une naissance illustre, je vais exposer comment s'est établi, dans l'antiquité et chez les modernes, un ordre à qui, sous le nom de noblesse, l'on a assigné parmi tous les citoyens d'un pays, soit républicain, soit monarchique, un rang distingué et supérieur à celui des autres.

Dans les premiers temps, les vieillards ont été les nobles, et ont formé une classe distinguée par le rang, dont les prérogatives passèrent à leurs descendants. Le mot de *patricien* dérive de *père* ; celui de *père conscript*, titre des sénateurs, le mot de *senior*, dont seigneur est la traduction, ceux de *sénat* et de *sénateurs* indiquent cette origine. Les descendants de ces hommes, qui les premiers ont siégé dans le sénat d'une nation, ont formé une classe distinguée, connue sous le nom de noblesse, mot équivalent à celui de *notable*. Dans plusieurs pays, comme en Perse, dont le gouvernement remonte à la plus haute antiquité, les grades militaires et les charges dans la maison des rois, ont été les principes de la noblesse. A la Chine, on a suivi un système absolument opposé à celui des autres pays : les distinctions n'y sont attribuées qu'à l'exercice des charges, et ce sont les ancêtres qu'on annoblit, et non les descendants. A Rome, les patriciens formèrent la noblesse, à l'expulsion des rois. Ils occupèrent pendant longtemps, exclusivement à tout autre, le consulat, et les premières dignités. Ensuite, les richesses rompirent la barrière, et les plébéiens forcèrent la classe privilégiée jusque-là, à leur laisser partager tous les honneurs avec elle. Il n'y eut que la dignité d'*interrex* et celle de grand pontife qui demeurèrent attribuées aux patriciens.

Les nations appelées barbares par les Grecs et les Romains, celles du Nord, les Germains, les Gaulois avoient une noblesse. Quelle qu'elle fût, il n'en faut chercher l'origine que dans la vertu guerrière et les commandements que cette vertu procuroit ; enfin dans les hauts faits transmis par la tradition, et consacrés dans les chants de leurs bardes.

Tacite, en parlant des Germains, dit qu'on choisissoit les rois d'après la noblesse de leur race, et les commandants d'après leur courage : *Reges ex nobilitate, duces ex virtute*. Ces peuples ne vouloient pour chef de la nation qu'un homme illustré par une longue suite d'ancêtres, ce qui lui donnoit une supériorité sur ses compatriotes. Pour les conduire à la guerre, ils vouloient, avec raison, celui qui étoit le plus recommandable par sa ' bravoure.

Il paroît qu'à l'entrée des Francs dans les Gaules, tous étoient égaux par leur condition, et nobles en tant que libres et guerriers. Le titre de *miles*, que l'on trouve inscrit sur d'anciens tombeaux, équivaut à celui de *noble*. Les Francs furent bientôt distingués en raison des bénéfices ou *fiefs* qui leur furent accordés et qui leur donnèrent une domination sur un nombre plus ou moins grands de sujets, ce qui étoit une véritable puissance. Des commandements militaires, des gouvernements de provinces avec le titre de *duc* ou de *marquis*, quand c'étoient des provinces frontières ; de grands offices de judicature avec les titres de comte, de *vicomte*, furent accordés pour un temps, et ceux qui en jouirent, s'en emparèrent définitivement au moyen de quelques services auxquels ils furent assujétis, et d'une dépendance convenue, à laquelle cependant il falloit quelquefois les rappeler parla force. De cet ordre de choses, se formèrent des duchés, des comtés, des marquisats, des principautés¹³, dont les possesseurs n'étoient, en quelque sorte, que pour la forme, soumis à un grand suzerain. Une autre institution contribua encore à donner du relief à la noblesse, en établissant sa considération sur des services plus désintéressés. Dans le sein des gouvernements barbares où la puissance exécutrice étoit sans force, s'étoit élevée une multitude de tyrans qui opprimoient les peuples. Les châteaux d'un grand nombre d'entre eux étoient autant de forteresses d'où ils s'élançoient sur les voyageurs, sur les marchands, sur les femmes qu'ils entraînoient dans leurs repaires pour les dévouer à leur brutalité. La noblesse, mue par des sentiments dignes de son origine, entreprit de suppléer aux lois et à la police, par une institution sans exemple dans l'histoire ancienne, et d'opposer une digue à de si barbares excès. En conséquence, une association fut établie sous le nom de *chevalerie*, à la fin de la seconde race : des conditions furent prescrites pour y être admis, et la

première étoit de prouver une illustre origine. Les chevaliers faisoient serment de fidélité à leur souverain, juroient de protéger les foibles et le sopprimés, et de défendre surtout ce sexe qui joint la foiblesse à la beauté. L'imagination exaltée des nouveaux chevaliers les porta aux plus héroïques entreprises, et transforma, en quelque sorte, les, femmes en divinités, à qui ils rendirent un culte religieux. Aucun danger ne les arrêtoit quand il s'agissoit de défendre leurs personnes, de combattre pour le soutien de leur innocence attaquée. Leur chiffre, un ruban, un portrait, une écharpe étoit souvent leur seule récompense et leur sembloit une égide dans les plus grands dangers. Des idées que cette institution inspira, naquirent la galanterie et l'honneur. Ce dernier sentiment élevoit l'homme par l'amour-propre, jusques à la hauteur de la vertu, et produisit de sublimes actions. La chevalerie donna, comme je l'ai dit, à la noblesse, un nouvel éclat, et les souverains même s'empressèrent de s'y faire admettre. Le titre de *chevalier* devint un mot générique pour désigner un homme qui joignoit l'avantage de la nais sance à une valeur éprouvée et à une vertu irréprochable. Le mot grec ατλαδος (sans tache) qu'une des premières familles de France portoit sur ses armes, est une devise vraiment chevaleresque.

Les rois ont de tout temps eu le privilège d'élever au rang de nobles des familles obscures. Si l'on ne fait remonter les ennoblissements qu'au temps où ils ont donné des lettres de noblesse, c'est à peu près au treizième siècle qu'on en fixeroit l'époque. Mais lorsqu'on lit dans Grégoire de Tours, qu'un homme, nommé *Adaste*, avoit été fait comte de Tours, et qu'une de ses oreilles coupées manifestoit la punition qu'il avoit subie comme esclave transfuge, on voit qu'antérieurement à cette époque, des hommes d'une naissance obscure avoient été quelquefois, par la faveur du souverain, élevés au premier rang de la noblesse. Charles Martel semble avoir eu pour but, de consacrer cette prérogative royale quand il institua l'ordre de la *genette*, auquel il avoit donné pour devise, ces mots : *Exaltat humiles*.

Les grands, les nobles, ont attaché beaucoup de prix dans tous les temps et dans tous les pays, à l'antiquité et à l'illustration de l'origine ; mais cependant il existe, dans leurs manières d'être affectées à cet égard, des différences que j'exposerai. Chacune de ces fa milles, en établissant ses

titres, a souvent ajouté des chimères à la vérité. C'est ainsi qu'Alexandre prétendoit être fils de Jupiter, que Jules César disoit, dans une de ses harangues, qu'il descendoit des dieux ; que la famille des Jules joignoit à la majesté divine la sainteté des rois. Les maisons souveraines ne sont point exemptes de cette universelle prétention, et quoique dans ce rang suprême, on n'ait besoin de rien ajouter à l'éclat qui l'environne, il en est qui ont cherché à faire remonter leur origine jusqu'à des temps qui sont hors de la portée de l'histoire. Il est sans doute, dans tous les pays, des familles illustres dont l'origine remonte à la plus haute antiquité ; mais l'Allemagne est la contrée où l'on met le plus de prix à la naissance, et cet attachement à l'antiquité des races y est porté jusques à la passion. Le premier des mérites, parmi les Allemands, est celui des *quartiers* et des *titres*. La première des considérations, l'objet qui excite la curiosité d'un homme d'une haute naissance, n'est pas de savoir si celui qu'il l'encontre est homme de mérite, s'il a de l'esprit, des talents, mais s'il est d'une grande naissance. Quelles que soient ses qualités personnelles, sa réputation à la guerre ou dans les lettres, l'accueil prend la nuance du dédain, si la naissance est inférieure. Un ministre, un ambassadeur, peut recevoir chez lui, en société particulière, une femme dont le mari n'a que deux cents ans de noblesse ; mais s'il donne un grand repas, il ne peut l'inviter avec des femmes d'une noblesse plus ancienne. Semblables aux gens de certaines castes de l'Inde, qui seroient souillés en mangeant avec ceux des castes inférieures, elles déserteroient la maison. Comme le goût des lettres et des arts qui, suivant Ovide, *emollit mores, nec sinit esse feros*, n'est pas commun dans plusieurs contrées de l'Allemagne, que les agréments de l'esprit et des manières glissent sans être sentis, les talents, le mérite ne peuvent que très-rarement obtenir des exceptions et faire admettre, avec quelque distinction, un homme sans naissance. Cet orgueil du rang, donne aux nobles allemands une telle idée d'eux-mêmes, qu'ils croiroient s'avilir en usant du style direct avec des bourgeois, sur tout avec un secrétaire, et à plus forte raison des domestiques. En conséquence, ils ne disent pas : Avez-vous fait telle chose ? mais, *a-t-il fait...* etc. ; ce qui équivaut, en françois, à ces mots : *a-t-on fait ?* Il n'est point de membre du conseil de Wetzlaer, qui ne fût tenté de

sortir de table, si le hasard lui faisoit apprendre qu'un ennobli s'y trouve avec lui. Le roman de Werther est fondé sur un événement véritable ; mais ce n'est point un désespoir amoureux qui a porté l'amant de Charlotte à se tuer : c'est l'humiliation qu'il avoit éprouvée chez un ministre étranger, où il avoit été admis à dîner en particulier, L'heure de l'assemblée étant arrivée, plusieurs nobles qui s'y étoient rendus furent surpris de voir ce jeune homme dans le salon. Le ministre ayant remarqué leur air de mécontentement, donna à Werther le conseil de sortir. Ce fait, ajouté à d'autres du même genre, arma contre lui la main du malheureux jeune homme, trop sensible à un affront qui ne méritoit que le sourire de la pitié¹⁴.

La haute noblesse, en France, avoit, comme ailleurs, le sentiment de sa supériorité ; mais diverses circonstances, l'importance de certains emplois dans l'Etat, la considération dont jouissoit la magistrature, les alliances multipliées avec les financiers, ne permettoient pas qu'il y eût une ligne de séparation marquée dans la société habituelle. Ensuite, le goût des arts, des talents ; le prix que l'on mettoit aux agréments, l'empire qu'on accordoit à la beauté, le goût du plaisir établissoient dans la société une sorte d'égalité, ou du moins bannissoient toute marque caractéristique d'inégalité. Cette urbanité des Romains, cet atticisme si vanté des Grecs s'étoient fondus ensemble pour composer la politesse françoise. Il falloit qu'un grand eût formé le projet de faire sentir sa supériorité, pour qu'il ne se montrât pas par son ton, ses gestes, ses manières, dans une égalité apparente vis-à-vis de ceux qui avoient avec lui des rapports de société. Il entroit dans l'éducation des grands seigneurs de leur faire sentir la nécessité d'être polis ; on intéressoit leur vanité à l'être, en inculquant dans leur esprit que la politesse devoit être un attribut de la véritable grandeur, et que, dès le premier abord, c'étoit ainsi qu'elle s'annonçoit. Les gens en place se conduisoient par les mêmes principes, et loin de se montrer altiers, d'être rebutants par leur morgue, ils se plaisoient, en général, à satisfaire, au moins, la vanité par leur accueil s'ils ne pouvoient contenter l'ambition ou l'intérêt. Le proverbe populaire : *Donner de l'eau bénite de cour*, est la preuve de ce que j'avance.

Quand on parle de la noblesse et des grands, on est nécessairement entraîné à parler de la vanité humaine. C'est un sentiment qui s'identifie avec tous les sentiments, et qui est en rapport immédiat avec tout ce qui frappe par l'élévation, la puissance et l'éclat. Au nombre des privilèges dont jouissent les nobles et les grands, il en est un des plus marqués, et qui souvent leur procure des avantages notables : c'est le pouvoir de flatter la vanité des gens inférieurs, de les enivrer, en quelque sorte. Cette vanité devient complice de l'orgueil des grands. Ecoutez ce parvenu, qui défend avec tant de chaleur un homme que l'on a fort légèrement attaqué. « Il faut convenir, monsieur, lui dit quelqu'un, que vous êtes un bon ami. – Je ne crois pas avoir de mérite à cela, répond-il, en se rengorgeant ; je regarde comme un devoir de soutenir mes amis, et personne, j'ose le dire, n'est plus attaché que moi au prince de *** ». Voilà le mot de l'énigme. Si c'eût été son égal, il l'auroit abandonné. Il n'est pas jusques aux marchands, aux artisans, aux valets, qui ne s'empressent pour servir de préférence un homme titré. « Je viens de chez la duchesse de ****, dit l'orfèvre Germain ; c'est une bien belle femme » : Et la vérité est, qu'elle n'est rien moins que belle. Il ajoute : « Elle a causé long-temps avec moi, comme si j'étois un duc. Il faut convenir qu'elle a des manières charmantes. – Et vous lui avez vendu quelque belle pièce d'argenterie, M. Germain ?

– Je lui ai vendu un beau surtout, qui est un chef-d'œuvre de mon art. – Et elle vous l'a payé ? – Non, mais c'est de l'argent sûr. – Le vôtre, s'entend. – Elle a deux cents mille livres de rente, et une femme comme ça, ne voudroit pas manquer à sa parole. – Je parie qu'elle n'a point marchandé. – Cela est vrai, et voilà comme sont les grands : jamais de difficulté. – Que pour le paiement ? – Quelquefois ; mais cela vient tôt ou tard. J'oubliois de vous dire qu'elle m'a donné deux billets pour sa loge à l'opéra ; si vous voulez y venir, jamais vous n'aurez si bien vu le spectacle. C'est réellement une femme adorable ! Pendant que j'étois-là, est venu monsieur le maréchal de ***, son oncle : elle m'a présenté à lui, en disant : C'est M. Germain, que vous connoissez sûrement de réputation, et qui est aussi obligeant qu'il est habile. Son nom est très-célèbre ; a dit le maréchal, après m'avoir salué très-gracieusement, et je lui ai dit : *monseigneur est*

trop bon ; c'est sans doute à cause de ce qu'a dit M. de Voltaire, que mon nom lui est connu :

Et ces plats si chers que Germain
A gravés de sa main divine.

On m'a souvent dit que je passerois à la postérité¹⁵ ».

La réponse de la duchesse de C**, depuis madame de G**, est d'une grande franchise et d'une grande vérité. Elle avoit pour amant, dans un âge avancé, un financier de vingt-cinq ans. Une de ses amies lui ayant représenté combien il lui paroissoit singulier qu'à son âge elle prît un amant, et un amant si jeune : « Vous ne savez donc pas, répondit-elle, qu'une duchesse n'a jamais que trente ans pour un bourgeois ».

Il est arrivé, dans une circonstance bien rare à la vérité, que l'élévation du rang a été, par le même principe, fatale à un personnage malheureusement célèbre de notre temps. M. de Lally, paroissant sur la sellette avec son cordon rouge ; Lally, regardé comme un roi dans l'Inde, étoit un trophée pour la vanité de ses juges. Celui qui connoît les replis secrets du cœur humain sera porté à penser, que l'orgueil d'avoir à prononcer sur le sort d'un homme élevé en dignité et si supérieur aux accusés qui paroissent ordinairement sur le même théâtre, a pu déterminer l'extrême et injuste rigueur du tribunal.

Lorsque le chevalier de Rohan fut exécuté, une femme de condition, sa complice, fut décapitée après lui. Un maître d'école et un autre complice du même rang étoient condamnés à être pendus. Le bourreau après avoir tranché la tête aux deux premiers coupables, jette sa hache, et fier des nobles exécutions qu'il avoit faites, dit à ses valets : « Pendez ces gens-là, vous autres ». Ce qu'on raconte d'un M. Sanson, qui venoit d'acheter une charge de secrétaire du roi, est très-vrai, quoique ressemblant à une plaisanterie. Il avoit coutume, lorsqu'il vouloit affirmer quelque chose, de dire : *Je veux être pendu si cela n'est pas*. Et le jour qu'il fut reçu secrétaire du roi, il commença à dire : *Je veux être décapité*, etc.

Si la vanité des inférieurs se complait dans les relations qu'ils peuvent acquérir avec les gens d'un nom illustre et d'un rang élevé, il en est parmi

ceux qui possèdent ces avantages, qui en sont éblouis, enivrés en proportion de la dose d'orgueil et de vanité qui les domine. Ces fumées font dégénérer chez eux, en manie et presque en folie, l'importance qu'ils mettent à la naissance exclusivement à toute autre qualité, à la vertu même et aux talents. Il est une foule d'histoires ridicules de gens entêtés de leur noblesse, dont je ne citerai que quelques-unes. On parloit dans un cercle de la mort du fameux maréchal de Luxembourg : quelqu'un ayant dit qu'il avoit bien des choses à se reprocher devant Dieu, et qu'on devoit craindre pour son salut, une dame s'empressa de répondre : « On doit croire que Dieu y regardera à deux fois pour damner une personne de cette qualité ».

Un évêque de Noyon, de la maison de Tonnerre, étoit fameux sous Louis XIV, pour son entêtement de sa noblesse. Il refusa de faire à l'Académie, selon l'usage, l'éloge d'un membre de ce corps, auquel il succédoit, parce qu'il étoit roturier. Entendant parler des diverses commodités qu'on peut se procurer en voyage : « Je ne connois rien, dit l'évêque, de plus commode qu'un dais brisé que l'on porte sur sa voiture, et que l'on fait élever partout où lon s'arrête ».

Le mot de la chanoinesse : Monsieur, ces bourgeois *l'ont-ils* vu ? C'est un des traits les plus plaisants que cette manie ait inspirés.

FACÉTIES.

LE ROYAUME DES QUEUES.

IL Y avoit autrefois, dans le royaume de Bassora, un sultan nommé Assad, qui avoit plus d'esprit que n'en avoient eu vingt sultans ses prédécesseurs. Son bisaïeul avoit su se procurer une partie de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, avant que l'ordre de la brûler fût exécuté ; et Assad avoit trouvé ces fameux rouleaux auxquels personne avant lui n'avoit touché. Il avoit passé vingt ans de sa vie à les lire et relire, et savoit, par conséquent, en histoire, morale, métaphysique, histoire naturelle, astronomie, tout ce que l'on peut savoir. Il avoit appris par cœur les plus beaux vers grecs et latins, et il en composoit de charmants en Arabe. Assad, aux plaisirs de l'esprit, avoit joint tout ce que la volupté a d'attrayant. Les plus belles femmes de l'Asie ornoient son sérail. Il avoit été plusieurs fois enivré d'amour, ou avoit cru l'être. Il avoit fait la guerre avec succès, embelli sa capitale, animé l'industrie de ses peuples, et en même temps favorisé l'agriculture. Les académies, depuis quinze ans, retentissoient de ses justes éloges, et la renommée de ses talents et de ses vertus sembloit n'avoir de bornes que celles de l'univers. Il avoit deux femmes légitimes, belles, douces et complaisantes, et un fils qui, à l'âge de quinze ans, annonçoit les plus heureuses dispositions. Enfin, il étoit possesseur de douze éléphants blancs, et joignoit ce titre aux titres pompeux de beau-frère du soleil, de cousin du prophète, de descendant d'Aly, et de roi des rois. Telle étoit la

brillante situation d'Assad, et tant de grandeurs, tant de prospérités n'étoient point dues à un long espace de temps. Assad n'avoit pas quarante ans, et pouvoit raisonnablement se promettre encore de longues années de bonheur. On disoit dans ses Etats : Heureux comme Assad ; et l'on ne croyoit pas qu'il fût donné à un mortel de réunir plus de gloire à plus de plaisir. Mais que l'apparence est trompeuse ! Assad languissoit consumé d'ennui au fond de son palais ; il avoit épuisé toutes les voluptés, et la facilité émoussait ses désirs. Il avoit tout éprouvé : la gloire, il en étoit rassasié ; les louanges, il en étoit excédé ; et l'encens le plus fort étoit sans odeur pour lui. La conversation avoit aussi perdu ses charmes. Son esprit, exercé sur tous les sujets, enrichi de tous les trésors de l'antiquité, le rendoit trop supérieur aux autres, et il ressembloit à un joueur qui, ne trouvant personne de sa force, est obligé de renoncer au jeu. Dans cet état de dégoût et de satiété, il résolut de consulter un vieil hermite qui demeuroit au pied d'une haute montagne, et passoit pour posséder des secrets merveilleux, même celui de lire dans l'avenir. Assad se rendit un jour chez lui, sans aucune marque de souveraineté, accompagné de son fils et de son favori. L'hermite le reçut avec simplicité et politesse, et écouta patiemment le récit de sa situation. « Que puis-je faire, lui dit Assad, pour ranimer mes sens, mon esprit et mon âme ? – Vous ne me dites pas tout, lui répondit l'hermite ; il faudroit aussi m'apprendre votre état. Mais d'après ce que j'ai entendu, il m'est aisé de deviner que vous ne pouvez être que le roi de Bassora. On vous croit heureux, parce que vous possédez tout ce qui éblouit les hommes ; mais il vous manque, pour l'être, les deux plus grandes satisfactions que l'homme puisse obtenir : la connoissance de la vérité et l'amitié. – Quoi, dit le roi, en regardant son favori, cet homme ne m'aime pas » ? L'hermite fit un léger sourire : « Sans égalité, dit-il, il n'y a point d'amitié ». Assad sentit la force de cette assertion, et demanda à l'hermite s'il devoit mourir avant de connoître et l'amitié et la vérité ? Ces deux mots seuls excitoient son enthousiasme, et ranimoient les facultés de son âme et de son esprit. « Il est possible de trouver l'une et d'entendre l'autre, dit l'hermite ; mais c'est dans un pays presque inaccessible à l'homme, dans le royaume des Queues. Il est à cinq cents lieues d'ici, et voici la raison du

nom qu'il porte : les habitants de ce pays ont des queues comme les chiens ; ils sont d'ailleurs beaux, bien faits et spirituels ; mais ces queues, d'une forme élégante, se dressent et s'agitent par un mouvement indépendant de leur volonté, dès qu'ils expriment un sentiment, donnent un conseil ou proposent quelque mesure intéressante. Le roi paroît toujours avec un manteau, parce que la politique exige souvent qu'il ne trahisse pas ses sentiments. Mais, avec son favori ou sa maîtresse, il néglige quelquefois cette précaution, et l'un ou l'autre s'aperçoit que sa faveur diminue, lorsque, sous prétexte qu'il fait froid, le souverain garde son manteau ». Assad se mit à rire. « Et les femmes, dit-il, comment connoît-on si elles disent la vérité ? – On leur laisse, répondit l'hermite, la faculté de tromper pour amuser leur coquetterie. Mais comme elles ne peuvent déterminer les hommes à être faux avec succès, il n'en résulte aucun inconvénient. Il n'y a point de flatteurs, personne n'osant s'exposer à tenir un langage qui seroit démenti par cette saillante physionomie dont la nature a pourvu tous les sujets du royaume. Si vous voulez partir pour ce singulier pays, ajouta l'hermite, je vous accompagnerai ». Le roi accepta cette offre avec plaisir et empressement, et se mit en route sous la conduite d'un aussi bon guide. Chemin faisant, on parla beaucoup. Le premier jour on s'entretint de métaphysique, des causes finales, de l'origine du bien et du mal, et à la fin de la journée, on s'aperçut, qu'au moyen de ces sublimes discussions, on n'avoit point avancé d'un seul pas vers une certitude quelconque. Chacun définissoit à sa guise, et interprétoit de même. « Cette science, dit l'hermite, ressemble aux nuages où chacun voit la figure qu'il a dessinée dans son imagination ». On parla, le jour suivant, de l'histoire ; on cita des actions héroïques, on rapporta les dispositions des grands généraux dans les circonstances mémorables ; on les mit en parallèle entre eux, comme si la différence des lieux et des temps permettoit qu'il y eût quelque justesse, dans ces sortes de comparaisons.

Après trente jours d'une marche très-pénible, et après avoir surmonté les plus grands obstacles à l'aide de son conducteur, le sultan de Bassora arriva dans la capitale du royaume des Queues. Tous les gens qu'il rencontroit dans les rues étoient couverts de manteaux flottants, de sorte qu'au premier

aspect on n apercevoit point le signe caractéristique de la nation. La première fois qu'ils en remarquèrent le mouvement, fut lorsqu'ils arrivèrent au caravansérail. L'hôte vint au-devant d'eux, et ayant entendu qu'ils s'apprêtoient à faire une grande dépense, sa queue frétille en signe de joie. L'hermite quitta son vêtement ordinaire pour en prendre un qui le fit moins remarquer, et il se rendit le lendemain à la cour avec le roi de Bassora. Ils trouvèrent dans les antichambres, du souverain une foule de courtisans couverts de leurs manteaux. Ils se prodiguoient, comme ailleurs, les compliments et les offres de services. Les ministres traversèrent les antichambres pour se rendre au conseil, et l'hermite fit remarquer à son compagnon de voyage qu'ils n'avoient point de manteaux. Comme on parloit à demi-voix d'une bataille perdue, on ne fut point étonné de voir que le grand-visir avoit la queue entre les jambes. La pièce où s'assembloient les ministres étoit entourée de glaces, afin que le roi, d'un coup-d'œil, pût voir s'ils lui disoient la vérité. – Quel ques jours après, on donna un grand bal à la cour, et les billets portoient qu'on y viendrait en manteau. C'étoit afin de donner un plus libre essor à la politesse, et pour que, sans conséquence, on pût faire des compliments aux dames. Mais dès qu'il s'agissoit de choses sérieuses, le manteau n'étoit plus admis. Dans les commerces de galanterie, c'étoit à la femme à s'assurer, si elle le vouloit, de la sincérité de son amant. Les femmes à sentiments, plus difficiles que les autres, exigeaient qu'on leur parlât toujours à physionomie découverte. Elles prétendoient n'en vouloir qu'au cœur, et c'étoit là, disoient-elles, le moyen de s'en assurer. Il en étoit, au reste, des queues comme des organes de l'ouïe, de la vue, qui s'affoiblissent en vieillissant ; elles se dressaient et frétilloient moins facilement et avec moins de vivacité lorsqu'on avançoit en âge. Il y avoit cependant des hommes favorisés de la nature qui conservoient cette faculté jusqu'à la fin de leur vie, en raison de ce que leur âme plus vive, plus franche, plus énergique, donnoit à ce sixième sens une plus forte impulsion. Ils étoient alors bien plus heureux que les hommes des autres pays qui sont jugés uniquement sur leur âge ; ils montraient qu'ils étoient encore capables d'amitié et de franchise, tandis que la plupart des vieillards sont défiants et dissimulés.

Le roi de Bassora fit connoissance avec un homme à peu près de son âge, qui lui fit beaucoup d'avances. Il prenoit plaisir à s'entretenir, et même à discuter avec lui, quoique son adversaire ne lui donnât pas toujours raison. Mais l'habitude d'être loué donnoit du prix à une douce contradiction ; il étoit enchanté de son esprit, de ses connoissances, et plus encore des marques d'amitié qu'il en recevoit, et qui avoient quelque chose de simple et de naturel qu'il n'avoit jamais trouvé dans les discours de son favori. Il alla un matin chez lui pour le surprendre, et comme il n'étoit pas habillé, il vit, avec une extrême satisfaction, que la queue de son nouvel ami remuoit avec une grande vitesse. « Voilà, dit-il, un homme qui m'aime, un homme qui me dira la vérité » ; et il répondit à ses prévenances par un tendre attachement. Le favori n'en étoit pas jaloux. Sa main, comme on dit, étoit faite, et il ne songeoit qu'avec plaisir au bonheur d'être supplanté pour jouir en paix de ses richesses. Les affaires du roi de Bassora le rappelèrent bientôt après dans son royaume ; il révéla alors à son ami le secret de son rang, et il vit, avec surprise, que celui-ci, à cette nouvelle, avoit la queue entre les jambes, et soupiroit. « Venez avec moi, dit le sultan ; vous serez aussi maître que moi dans mes États. – Cela n'est pas possible, dit l'homme à queue ; je ne puis vivre intimement avec un homme puissant, dont je serois obligé de peser les paroles et les gestes, et avec qui il faudroit arranger les miens. Je veux un ami que je puisse boudier, avec qui je puisse me brouiller et me raccommoder ; un ami qui ne croie pas m'honorer, et qui n'ait pas sur moi cette supériorité que donnent les bienfaits ». Le roi de Bassora fut affligé, et sentit que toutes instances seroient vaines. Ne pouvant l'attirer à sa cour, il promit de venir tous les ans passer trois mois avec lui, pour entendre la vérité et goûter les charmes de l'amitié.

L'AMOUR PLATONIQUE,

CONTE¹⁶

LA ville de Gênes a toujours été fameuse par la galanterie de ses habitants ; il n'est pas rare d'y voir un homme de qualité se vouer entièrement au service d'une belle dame, et la suivre dans tous les endroits publics pendant une vingtaine d'années, sans obtenir d'autres faveurs qu'un doux regard, ou la permission de toucher sa main blanche. De tous ces amants désintéressés, le plus amoureux, le plus constant et le plus respectueux étoit le seigneur Ludovico. Sa maîtresse, Violante Grimaldi, fille unique d'un sénateur de ce nom, étoit la beauté la plus célèbre et en même temps la femme la plus timide et la plus réservée du temps où elle vivoit. Sa délicatesse en fait d'amour étoit si grande, que, quoiqu'elle ne pût être insensible aux démarches de Ludovico, elle ne pouvoit supporter l'idée de se lier par le mariage avec lui. Cette union, disoit-elle, l'autoriseroit à prendre des libertés incompatibles avec le respect dû à mon caractère. En vain lui représentoit-il l'excès de sa tendresse : « La mienne pour vous ne lui cède en rien ; mais c'est de votre âme, de votre âme seule que je suis amoureuse ; et c'est un trésor dont je puis jouir sans partager votre lit ». Elle réduisoit au désespoir le malheureux Ludovico, et quoiqu'il admirât des sentiments aussi délicats, il auroit mieux aimé que sa belle maîtresse fût un peu moins parfaite. Il lui écrivit une lettre dans laquelle il peignoit son martyre. Il en reçut une réponse en vers, remplie des expressions les plus passionnées, mais sans un seul mot qui pût lui faire entrevoir un terme à son impatience. Enfin, il la demanda à son père, et pour engager le sénateur à user de son autorité, il promit de la prendre sans dot. Le père, qui étoit un homme sans détour, reçut cette proposition avec plaisir, et répondit à Ludovico du succès. D'après cela, il alla déclarer à sa fille qu'il falloir qu'elle se décidât pour le lendemain à choisir entre un mari ou un couvent. Cette déclaration l'étonna beaucoup. Mais, malgré la répugnance qu'elle avoit pour le

mariage, elle se familiarisoit encore plus difficilement avec l'idée du cloître. Dans cette extrémité, elle lut plus d'une centaine de romans, pour tâcher de trouver des modèles à suivre. Enfin, après une infinité de combats avec elle-même, elle se décida pour le mariage, à condition qu'elle ne deviendrait la femme de Ludovico que par degrés, et qu'après la cérémonie, il ne pourroit prétendre à aucun droit ni privilège des époux ; mais qu'il laisseroit à sa modestie le temps de faire une retraite dans toutes les formes. Cette capitulation n'étoit pas trop du goût de Ludovico ; mais plutôt que de perdre Violante, il consentit à payer ce tribut à son caprice. Ils se marièrent, et au bout du premier mois, le mari se trouvoit. déjà fort heureux d'être parvenu à embrasser sa femme quand il lui semblait bon.

Tandis qu'il gagnoit ainsi du terrain pied-à-pied, son père mourut, et lui laissa un héritage considérable dans l'île de Corse. Sa présence y étoit nécessaire ; mais comme il ne pouvoit détacher la destinée de Violante de la sienne, il s'embarqua avec elle, espérant fermement qu'à son arrivée il prendroit possession de ses biens et de sa femme tout à la fois. Soit qu'il fût favorisé par Vénus, qui en naissant de l'écume de la mer, conserva plus de puissance sur cet élément que sur la terre ; soit qu'il tirât parti de l'aisance qui règne ordinairement à bord d'un vaisseau, il est certain que, pendant la traversée, il se permit des libertés qu'il n'avoit encore jamais osé hasarder. On assure même que ces libertés avoient eu tant de succès, que l'on commençoit à sentir un penchant irrésistible à passer par-dessus tous les scrupules. Mais au moment où un vent favorable venoit de les conduire à la vue du port, la fortune qui prenoit plaisir à persécuter les deux amants, amena à leur rencontre un corsaire africain qui mit fin à leur badinage en les faisant esclaves.

Qui pourroit exprimer l'affliction et le désespoir de ce couple amoureux, devenu si vite et si mal à propos victime de ces ravisseurs ! Quelle situation que celle de Ludovico se voyant enlever son intacte épouse, au moment peut-être où elle alloit combler ses désirs ? Et celle de Violante, craignant avec raison d'être tombée en des mains plus grossières, et chez des barbares que des considérations platoniques n'arrêteroient certainement pas, n'étoit-

elle pas terrible ? Mais le supplice qu'elle redoutoit alors fut différé jusqu'au moment de son arrivée à Tunis.

Le corsaire la voyant si belle, jugea que c'étoit un morceau de prince, et il n'eut pas plutôt touché la terre qu'il alla présenter sa captive au dey, sans égard pour ses larmes et les prières de son époux. Déplorable issue d'un amour si pur et si héroïque ! étoit-ce pour une telle fin que les faveurs de Violante avoient été si long-temps et si obstinément refusées à Ludovico, pour devenir en un instant la proie d'un grossier brigand, . qui ne daigna seulement pas la remercier ? Mais laissons-la dans le sérail du dey, et voyons ce que devint Ludovico après une séparation si cruelle.

Le corsaire ayant trouvé son captif incapable de tout autre travail, l'employa auprès de ses enfants pour leur apprendre la musique, qu'il savoit parfaitement. Cette occupation n'auroit eu rien de pénible, s'il n'avoit été tourmenté par le souvenir de Violante, et l'image de la brutalité à laquelle elle étoit exposée. Son image ne la quittoit ni jour ni nuit, et il étoit bien convaincu qu'elle se poignarderoit mille fois plutôt que de se laisser outrager ; mais tandis qu'il se tourmentoit ainsi pour une femme, une autre ressentoit pour lui une passion non moins vive, et presque aussi difficile à satisfaire. La favorite de son maître l'aperçut au travers d'une jalousie, et devint éperduement amoureuse de lui. Les femmes de l'Afrique et de l'Asie sont étrangères à la délicatesse et à tous les Raffinements de nos contrées ; en conséquence, elle ne se fit point un scrupule de lui faire connoître sa passion, par une esclave affidée, qui devoit l'introduire pendant la nuit dans l'intérieur du harem. Ludovico eût bien voulu s'en défendre, étant désolé de commettre une telle infidélité envers sa chaste Violante. Mais l'esclave le prévint que s'il vouloit vivre, il falloit qu'il se prêtât à la passion de sa maîtresse, parce que, en Afrique, des refus de cette nature sont toujours vengés par le fer ou le poison. Il n'est pas de constance qui tienne contre une pareille menace. Il vint donc au rendez-vous à l'heure indiquée, et là il trouva une femme infiniment plus complaisante que sa fantasque italienne... Mais au milieu de leurs plus tendres épanchements ils entendirent le corsaire à la porte de l'appartement. Dans le saisissement de la première alarme, le galant ne trouva rien de mieux à faire que de se jeter par la

fenêtre : comme elle n'étoit pas très-haute, il eut le bonheur d'arriver à terre sans se blesser : le corsaire ne le vit point \ mais au trouble de sa femme, il jugea qu'il l'avoit surprise au moment d'une entrevue ; la jalousie dirigea tout naturellement ses soupçons vers Ludovico, et il résolut de se mettre de ce côté là en sûreté pour l'avenir. En conséquence, il ordonna à ses eunuques de le mettre dans le même état qu'eux, ce qui fut exécuté à l'instant, et à la manière des Turcs, manière désespérante et beaucoup plus complète qu'aucune de celles pratiquées en Italie. La révolution que ce traitement opéra dans la constitution de Ludovico fut telle, qu'il devint le meilleur chanteur de l'Afrique ; sa réputation parvint jusqu'aux oreilles du dey de Tunis, qui l'envoya demander à son maître, et lui donna un emploi dans son sérail. Le nouveau captif devoit bientôt trouver l'occasion de voir Violante, et de ménager sa fuite. Dans ce dessein, il s'étoit secrètement assuré d'une barque pour être tout prêt à l'enlever, ne doutant pas qu'elle ne le suivît avec empressement ; il la vit en effet bientôt après, et l'on peut juger de l'excès de leur surprise et de leur joie. « Est il possible, s'écria-t-elle, que je vous retrouve ici ! ô mon cher Ludovico ! je mourrai de plaisir entre vos bras. Mais par quel artifice avez-vous pu réussir à vous introduire dans le sérail, à tromper la vigilance de mon tyran et de ses gardes ? – Mon habit doit vous l'apprendre, répondit-il d'un ton de voix plus doux qu'à l'ordinaire ; je me félicite maintenant de la perte que j'ai faite, puisqu'elle me fournit les moyens de vous sauver. Abandonnez-vous à moi, chère Violante, et je saurai vous soustraire à un brutal qui connoît si peu les égards dus à votre délicatesse. Vous pouvez aujourd'hui être plus heureuse et plus tranquille avec moi qu'auparavant, car je ne vous fatiguerai plus par ces sollicitations qui vous sembloient si importunes ; nous nous aimerons d'un amour aussi pur que celui des anges, et nous laisserons les plaisirs sensuels au vulgaire, qui n'a, pas le bonheur de connaître des voluptés mille fois plus célestes. – Eh quoi, dit Violante, ne seriez-vous plus un homme ? Hélas non ! répondit-il ; mais vous m'avez toujours dit que vous n'aimiez que mon âme, et je puis vous assurer que mon âme na pas changé. – Hélas ! dit Violante, je suis bien fâchée que la mienne ne soit plus la même ! mais depuis mon séjour ici, je me suis fait mahométane, et ma religion ne me

permet, pas de m'enfuir avec un mécréant. Mon nouveau mari m'a enseigné certains points de doctrine que je ne connoissois pas, et dans la pratique desquels je suis résolue de vivre et de mourir. Adieu, je te le dis franchement ma conscience ne me permet pas d'avoir une, plus longue conversation avec un mécréant. tel que toi ».

FIN.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Portraits et caractères de personnages distingués de la fin du dix-huitième siècle...

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k96923680>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine

de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et

notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect

de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 Le montant de ces pensions s'élevait à deux millions, dont il était évident qu'on aurait pu augmenter le prix des baux au profit de l'Etat. L'usage d'accorder des pensions de ce genre subsista pendant quarante ans, jusqu'à Necker, qui les supprima. Ainsi voilà quatre-vingt millions perdus pour l'Etat dans cet espace de temps. (*Note de l'auteur.*)

2 Madame de Monconseil. Ce portrait a paru piquant, quoique incorrectement écrit ; 1^o. parce qu'il est de la main d'une femme ; en second lieu, parce qu'il présente le Maréchal sous un aspect tout différent de celui où l'on a coutume de l'envisager.

3 Père de l'auteur. Le jeune homme est l'auteur lui-même.

4 Ces caractères étoient des portraits de personnes vivantes à l'époque où M. de Meilhan écrivoit. On reconnoîtra aisément, dans le premier, celui d'une dame déjà célèbre alors par la supériorité de son esprit, et qui l'est devenue encore bien plus depuis par ses ouvrages ; nous devons imiter la discrétion de l'auteur. (*Note de l'éditeur.*)

5 C'est le portrait de madame de Giac dans une autre manière.

6 Le *Méchant* fournit une preuve frappante de la différence qui existe entre la plaisanterie et le comique. Cette pièce est un assemblage d'épigrammes et de plaisanteries excellentes, et n'offre rien cependant de ce qui constitue le vrai comique. (*Note de l'auteur.*)

7 Newton a distingué avec beaucoup de sagacité les générations des princes et leurs règnes. Un exemple rendra sensible cette différence. On compte en France, depuis Hugues – Capet jusqu'à Louis XVI, vingt-cinq générations, et ce même espace de temps renferme trente-trois règnes. (*Note de l'auteur.*)

8 En admirant ce morceau si pittoresque, ne seroit-il pas permis de demander si la plupart des détails qu'il renferme ne sont pas superflus dans l'Histoire, où l'on ne doit peindre qu'à grands traits ? S'il n'eût pas suffi d'exprimer, en peu de mots, l'empressement des citoyens de toutes les classes à l'arrivée d'Agrippine, et leur désolation à son aspect, sans parler de l'allégresse que font ordinairement éclater les matelots à leur arrivée,

sans comparer la douleur récente des spectateurs et celle du cortège d'Agrippine ? Je crois qu'en y réflé chissant, il seroit possible qu'on trouvât dans cette manière de peindre un peu d'affectation. (*Note de l'auteur.*) .

9 Ceci est tellement vrai, que si, dans un apologue, un conte, un roman, l'auteur indique, en débutant qu'il se propose de prouver quelque vérité, comme le vice puni, la vertu récompensée, l'intérêt du lecteur est dès lors affaibli. Il veut lui-même faire l'application de ce qu'il lit, et découvrir la moralité. (*Note de l'auteur.*)

10 Les Gaulois et les Germains faisaient suivre et précéder la plupart des noms d'une aspiration gutturale. Ainsi, le nom de *Clovis* est écrit, dans les anciens monuments, *Hludevic* ; il est écrit dans d'autres *Ludwig* ; en grec *Clodacos* ; par d'autres *Ludowis*, et enfin nous en avons fait *Louis*. Ce nom, en langue teutonne, veut dire : bon pour le peuple. La connoissance des langues fait voir qu'une foule de noms qu'on croyoit personnels ou attributifs d'un seul objet, sont génériques. *Ar*, en persan, signifie grand ; de là le fleuve *Ar-axes*, dont la traduction en langue russe est *Velika*, qui veut dire grand ; d'où est venu *Volga*. (*Note de l'auteur.*)

Avec un peu plus d'érudition, M. de Meilhan auroit su que *Clovis* ne veut pas dire autre chose que, le roi *Lovis*. Les monuments portoient *K. Lovis*, et la lettre *K.* étoit l'abrégé de *Konyng*, roi. On a supprimé le point d'abréviation, et l'on en a fait un seul mot. Cela est aussi arrivé pour *Clotaire*, *Clodoald*, etc. (*Note de l'éditeur.*)

11 Ceci a été écrit en 1792.

12 La Turquie offre une exception à ce que je dis : il n'est point de nobles dans ce vaste empire. Mais la différence prodigieuse de leurs mœurs et de leur religion explique cette singularité.

13 Le titre de prince, qui vient des Romains, ne signifioit que *principal* ou *chef* : il y avoit un *prince du sénat*, un *prince de la jeunesse*, qui fut, depuis, choisi dans la famille impériale. Auguste, à son avènement, fut désigné par le nom de Prince. Les enfants et proches des empereurs d'Allemagne, des rois et de tous les souverains, ont pris depuis ce titre par *définition d'état*. Le nom de principauté fut ensuite attribué à des terri toires qui devinrent

des souverainetés, mais relevant de l'empire que Charlemagne avait fait revivre. (*Note de l'auteur.*) 1.1

14 Le vrai nom du héros de Goëthe étoit Jérusalem. (*Note de l'auteur.*)

15 Ce dialogue est exactement vrai, et l'orfèvre Germain a fini par faire de mauvaises affaires. (*Note de l'auteur.*)

16 Ce conte est imité de l'anglois.

Table des matières

1. Page de titre
2. AVIS DE L'ÉDITEUR.
3. NOTICE. SUR M. DE MEILHAN.
4. EXAMEN DES PRINCIPAUX OUVRAGES. DE M. DE MEILHAN.
5. ŒUVRES. DE M. DE MEILHAN.
 1. M. DE MEILHAN, PEINT PAR LUI-MEME.
 2. LA DUCHESSE DE CHAULNES,, depuis M AD. DE GIAC.
 3. DUCLOS,, HOMME DE LETTRES.
 4. MADAME DE CHATEAUROUX.
 5. MADAME DE POMPADOUR.
 6. MADAME DU BARRY.
 7. LE DUC DE CHOISEUL.
 8. LA DUCHESSE DE GRAMMONT,, SOEUR DU DUC DE CHOISEUL.
 9. LE MARÉCHAL DE RICHELIEU.
 10. AUTRE PORTRAIT DU MÊME,, PAR UNE FEMME .
 11. M. D'ARGENSON.
 12. LE COMTE DU BUAT.
 13. LE DAUPHIN,, PÈRE DE LOUIS XVI.
 14. STANISLAS-AUGUSTE, ROI DE POLOGNE.
 15. GUSTAVE III,, ROI DE SUÈDE.
 16. MARIE-ANTOINETTE,, REINE DE FRANCE.
 17. CARACTÈRES .
 1. ANECDOTES, RÉFLEXIONS. SUR DIVERS SUJETS.
 2. DE L'OPINION PUBLIQUE.
 3. DE L'ENTHOUSIASME.
 4. DE L'ESPRIT ET DU TALENT.
 5. SUR LE GOUT.
 18. INFLUENCE DU CLIMAT. SUR LE GOUT.

19. PENSÉES DÉTACHÉES.
20. SYNONYMES.
21. DIALOGUES.
 1. DE LA SENSIBILITÉ,. ET DE LA NOUVELLE HÉLOÏSE.
 2. DE L'AMITIÉ.
 3. DU GÉNIE.
22. MÉLANGES HISTORIQUES.
 1. RÉFLEXIONS SUR L'INCERTITUDE DE L'HISTOIRE, ET. SUR QUELQUES ÉCRIVAINS ANCIENS ET MODERNES.
 2. SUR LES PEUPLES DU NORD.
 3. SUR LA POPULATION DE LA RUSSIE,. ET DE SA SITUATION COMMERCIALE.
23. NOTE A CONSULTER. POUR LES AUTEURS QUI ÉCRIRONT L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION.
 1. SUR L'HÉROÏSME.
 2. DES HOMMES HONORÉS. DU TITRE DE GRAND.
 3. DE LA NOBLESSE.
24. FACÉTIES.
 1. LE ROYAUME DES QUEUES.
 2. L'AMOUR PLATONIQUE,. CONTE
6. Notes
7. À propos de cette édition numérique